

Un partenariat Belgique - Tunisie
pour encourager et partager l'écriture créative
en francophonie



Les meilleurs textes du concours 2021/2022

Musique et bruits du monde



www.maison.de.la.francite.be



Avec le soutien de la Commission communautaire française - Services du Gouvernement des francophones bruxellois, de la Fédération Wallonie-Bruxelles, du Parlement francophone bruxellois, du Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Wallonie-Bruxelles International

Avec le soutien du Gouvernement francophone bruxellois.

Dans la même collection :

- **Variations sur trois thèmes**
Textes lauréats des concours d'écriture 2002, 2003 et 2004
- **L'invention du siècle**
Les meilleurs textes du concours 2005
- **Le pays de mes rêves**
Les meilleurs textes du concours 2006
- **Mon histoire romaine**
Les meilleurs textes du concours 2007
- **Lutin au Québec. Une aventure du "vingt-et-unième" en Amérique du Nord**
Les meilleurs textes du concours 2008
- **La tête dans les étoiles**
Les meilleurs textes du concours 2009
- **Une rencontre africaine**
Les meilleurs textes du concours 2010
- **Je t'appelle citadelle**
Les meilleurs textes du concours 2011
- **Si j'étais magicien...**
Les meilleurs textes du concours 2012
- **Destination ailleurs**
Les meilleurs textes du concours 2013
- **Prisonnier**
Les meilleurs textes du concours 2014
- **Étincelles**
Les meilleurs textes du concours 2015
- **Je suis qui, au fait ?**
Les meilleurs textes du concours 2016
- **Moi, président.**
Les meilleurs textes du concours 2017
- **Histoires élémentaires.**
Les meilleurs textes du concours 2018
- **Circuit**
Les meilleurs textes du concours 2019-2020

Introduction - Anne Vandendorpe	7
Jury	11
Palmarès	13
Textes des lauréats "Jeunes"	19
BERTRAND Lily - <i>En silence</i>	21
HANIN Laureline - <i>La goutte d'eau</i>	25
MARCU Ana - <i>Le portrait du silence</i>	31
DE BUCQUOIS Hélène - <i>Un monde différent</i>	41
LAM Elina - <i>Un soliste dans l'âme</i>	45
BOUABID Rayen - <i>Le soupir du pianiste</i>	51
JRAD Maysem Fatma - <i>Flute alors !</i>	55
GHJAWALIA Farah - <i>Les mélodies du rêve</i>	61
GAMHA Yasmine - <i>Où aller ?</i>	65
Textes des lauréats "Adultes"	67
BEN HAMIDA Imen - <i>Au rythme du bendir</i>	69
JRAD Sami - <i>HUM... trois lettres qui ont bouleversé ma vie</i>	77
HAJJEM Rafiaa - <i>Musique pour tous les goûts</i>	89
PIROTTON Pierre - <i>Avec un ciel si bas</i>	95
LECLERCQ Valérie - <i>La grande Cloche du poème 340</i>	101
ERKEN Geneviève - <i>À toi qui as été souvent rompu</i>	111
BEUGIN Estelle - <i>Ce soir-là</i>	115
VINCKE Pierre - <i>Le cœur de pierres</i>	121
THIRIFAYS Pauline - <i>Album</i>	129
ROELANTS Hubert - <i>À la recherche du son perdu</i>	135
RAU Guy - <i>Prélude et fugue pour une cloche</i>	139
LOMBRY Marianne - <i>Cacophonie feutrée</i>	145
JACOBS Catherine - <i>De mémoire d'Homme</i>	149
Textes des lauréats "En collectif"	153
BOUTHEINA Chebil et GHARBI May - <i>La fête de la musique</i>	155
CHEVUTSCHI Roxane et DE BAROCHEZ Noémie - <i>Tu entends ?</i>	161
DE MOL Fatima-Zahra et MEROUAL Fatima - <i>J'entends venir...</i>	167
TOUNKARA El Hadj et Ousmane - <i>Renaissance d'une espérance</i>	171
FERRANT Garance et LACROIX Christine - <i>Battements de cœurs</i>	177
Élèves de l'École Provinciale des Métiers de Nivelles - <i>On va créer, on va crier</i>	181

Musique et bruits du monde
Les meilleurs textes du concours 2021-2022
Tunisie-Belgique

Introduction

1. La seconde édition du concours d'écriture créative Belgique-Tunisie

Cet imposant volume contient les textes primés dans le cadre de la seconde édition Tunisie-Belgique de notre concours de textes, organisée en partenariat avec Samir Marzouki, auteur et président de l'Association Tunisienne pour la Pédagogie du français.

L'aventure où nous conduit le concours international de textes jette des ponts dans la communauté francophone mondiale, et consacre l'idéal d'enrichissement mutuel des cultures voulu par les pères fondateurs de la Francophonie institutionnelle, qui consistait à mettre à profit le français au service de la solidarité, du développement et du rapprochement des peuples par le dialogue des civilisations. Il y a désormais de Bruxelles à Tunis une voie ouverte au croisement des imaginaires, grâce au travail des nombreux partenaires francophones du concours, mais aussi grâce aux enseignants qui ont mis dans les mains de leurs élèves le superbe outil que le concours est en train de devenir, en termes de pédagogie du français et de la francophonie.

Nous avons en effet multiplié les accès à la lecture et l'écriture créative, pour les jeunes de ces deux pays, dans un esprit de rencontres et d'interconnexion. L'opération « un écrivain en classe », spéciale concours de textes, mise en œuvre d'octobre à décembre 2021 en partenariat avec le Service général des Lettres et du Livre de la Fédération Wallonie-Bruxelles, a offert à une vingtaine de classes du secondaire, en Belgique et en Tunisie, de

recevoir dans leurs classes six écrivains¹ renommés, issus de Belgique, du Rwanda et de Tunisie, pour les aider à concourir. À l'avenir, nous ambitionnons de déployer encore ce réseau des écritures créatives en français par la multiplication des partenaires opérateurs du concours dans les pays francophones.

2. Le bilan de l'édition 2021-2022

Avec un nouveau demi-millier de participations au total pour cette seconde édition, nous ne pouvons que nous féliciter de la confiance et du soutien administrés par Wallonie-Bruxelles International à ce projet qui rapproche les auteurs et auteures francophones et promet l'enrichissement des imaginaires et des esprits.

Les pages qui suivent présentent les textes primés en Belgique et en Tunisie lors de l'édition 2021-2022. Pour que résonne la langue française de part et d'autre de la Méditerranée, elle invitait les participants à raconter les sons de l'aventure humaine, en s'emparant du thème des "Musique et bruits du monde ». Il est à noter qu'en Tunisie, aucun des textes primés ne provient de la capitale, Tunis, qui passe pour la ville la plus francophone du pays. À l'exception de Sousse, troisième ville du pays, tous ces textes sont issus de petites villes du centre ou du sud.

Le concours était ouvert aux personnes de plus de 11 ans. En Belgique, près de la moitié des participants sont des jeunes de moins de 18 ans (40%). Nous nous réjouissons qu'une quinzaine de participations nous soient également venues de personnes de plus de 70 ans, concrétisant ainsi le paysage multigénérationnel du concours.

¹ Pour la Tunisie : Mohamed Harmel. Pour la Belgique : Lisette Lombé, Mathieu Pierloot, Nicolas Marchal et Joseph Ndwaniye. Pour le Rwanda : Beata Umubyeyi Mairese.

Ce sont 52 lauréats du volet belge et neuf lauréats du volet tunisien de ce concours qui sont récompensés pour leur participation, le nombre de prix accordés étant en rapport avec le nombre de textes reçus en Belgique et en Tunisie. Les meilleurs textes des deux listes primés ont été mis en concours dans un deuxième temps pour sélectionner les lauréats du prix « coup de cœur du jury » dans les deux catégories d'âges. Les meilleurs textes reçus sont disponibles dans une adaptation radiophonique, téléchargeable sur notre site internet (mise en voix : Constant Vandercam et Romane Gaudriaux). Nous attirons votre attention sur le fait qu'en les éditant, nous avons choisi de conserver intacte la spontanéité des styles et de certaines expressions voulues par les auteurs et auteures, mais nous leur avons appliqué les règles de la nouvelle orthographe et des graphies simplifiées.

Nous vous souhaitons une belle découverte, et remercions tous ceux qui ont contribué à la réussite de cet ambitieux concours : les auteurs et auteures, les organisateur.rice.s, les collaborateur.rice.s extérieur.e.s, les sélectionneurs et sélectionneuses, les membres des jurys belge et tunisien et bien évidemment nos fidèles partenaires, notamment la Commission communautaire française et la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Anne VANDENDORPE

Chargée des projets liés à la maîtrise du français
pour la Maison de la Francité.

Jury belge

- **Daniel SOIL (Président)**
Diplomate Wallonie-Bruxelles honoraire
- **Michel DE GRAVE**
Gouverneur du Cercle Richelieu de la région Escaut
- **Laurence GHIGNY**
Attachée culturelle à la Fédération Wallonie-Bruxelles
- **David GIANNONI**
Poète, thérapeute et organisateur d'évènements poétiques
- **Arnaud NIHOUL**
Auteur et coordinateur de la Compagnie de Lecteurs
et d'Auteurs CLÉA
- **Magali PLOVIE**
Présidente du Parlement francophone bruxellois
- **Anne VANDENDORPE**
Chargée de projets à la Maison de la Francité

Jury tunisien

- **Béchir GARBOUJ**
Romancier francophone
- **Wafa GHORBEL**
Romancière francophone
- **Mohamed HARMEL**
Romancier francophone

Jury belgo-tunisien

- **Samir MARZOUKI**
Écrivain, Président de l'Association Tunisienne
pour la Pédagogie du Français
- **Daniel SOIL**
Diplomate Wallonie-Bruxelles honoraire

Palmarès

Catégorie « jeunes » - 11 ans à 15 ans

BELGIQUE

1^{er} prix

M^{lle} BERTRAND Lily (de Liège)
pour son texte *En silence*

2^e prix

M^{lle} HANIN Laureline (de Harsin)
pour son texte *La goutte d'eau*

3^e prix

M^{lle} MARCU Ana (de Watermael-Boitsfort)
pour son texte *Le portrait du silence*

4^e prix

M^{lle} DE BUCQUOIS Hélène (de La Hulpe)
pour son texte *Un monde différent*

5^e prix

M^{lle} LAM Elina (de Waremme)
pour son texte *Un soliste dans l'âme*

TUNISIE

1^{er} prix

M. BOUABID Rayen (de Kalaa Sghira)
pour son texte *Le soupir du pianiste*

2^e prix

M^{lle} JRAD Maysem Fatma (de Kairouan)
pour son texte *Flute alors !*

3^e prix et coup de cœur du jury belgo-tunisien

M^{lle} GHJAWALIA Farah (de Tozeur)
pour son texte *Les mélodies du rêve*

4^e prix

M^{lle} GAMHA Yasmine (de Msaken)
pour son texte *Où aller ?*

Palmarès

Catégorie « adultes » - 16 ans et plus

BELGIQUE

1^{er} prix et coup de cœur du jury belgo-tunisien

M. PIROTTON Pierre (de Retinne)
pour son texte *Avec un ciel si bas*

2^e prix

M^{me} LECLERCQ Valérie (de Forest)
pour son texte *La grande Cloche du poème 340*

3^e prix

M^{me} ERKEN Geneviève (de Jette)
pour son texte *À toi qui as été souvent rompu*

4^e prix

M^{me} BEUGIN Estelle (de Sauvagemont)
pour son texte *Ce soir-là*

5^e prix

M. VINCKE Pierre (de Villers-la-Ville)
pour son texte *Le chœur de pierres*

6^e prix

M^{me} THIRIFAYS Pauline (de Marchin)
pour son texte *Album*

7^e prix

M. ROELANTS Hubert (de Marchienne-au-Pont)
pour son texte *À la recherche du son perdu*

8^e prix

M. RAU Guy (de Tournai)
pour son texte *Prélude et fugue pour une cloche*

9^e prix

M^{me} LOMBRY Marianne (de Forest)
pour son texte *Cacophonie feutrée*

10^e prix

M^{me} JACOBS Catherine (de Namur)
pour son texte *De mémoire d'Homme*

TUNISIE

1^{er} prix

M^{lle} BEN HAMIDA Imen (de Tozeur)
pour son texte *Au rythme du bendir*

2^e prix

M JRAD Sami (de Kairouan)
pour son texte *HUM... trois lettres qui ont bouleversé ma vie*

3^e prix

M^{me} HAJJEM Rafiaa (de Tozeur)
pour son texte *Musique pour tous les goûts*

Palmarès

Catégorie « textes collectifs » - dès 11 ans

BELGIQUE

1^{er} prix

M^{lle} CHEVUTSCHI Roxane et DE BAROCHEZ Noémie (Lycée français Jean Monet)
pour leur texte *Tu entends ?*

2^e prix

M^{mes} DE MOL Fatima-Zahra (texte) et MEROUAL Fatima (musique)
pour leur texte *J'entends venir...*

3^e prix

MM. TOUNKARA El Hadj et Ousmane (de Schaerbeek)
pour leur texte *Renaissance d'une espérance*

4^e prix

M^{mes} FERRANT Garance et LACROIX Christine (d'Evrehailles)
pour leur texte *Battements de cœurs*

5^e prix

Une trentaine d'élèves de l'École Provinciale des Métiers (de Nivelles)
pour leur texte *On va créer, on va crier*

TUNISIE

Prix unique

M^{me} BOUTHEINA Chebil et M^{lle} GHARBI May (de Sousse)
pour leur texte *La fête de la musique*

Textes des lauréats “Jeunes”

BELGIQUE

BERTRAND Lily - *En silence*

HANIN Laureline - *La goutte d'eau*

MARCU Ana - *Le portrait du silence*

DE BUCQUOIS Hélène - *Un monde différent*

LAM Elina - *Un soliste dans l'âme*

TUNISIE

BOUABID Rayen - *Le soupir du pianiste*

JRAD Maysem Fatma- *Flute alors !*

GHJAWALIA Farah - *Les mélodies du rêve*

GAMHA Yasmine - *Où aller ?*

Lily BERTRAND

En silence

Plic. Ploc.
Vroouuummm...
Clic. Clac.
Tap. Tap.
Brouhaha...
Toc. Toc.

Une averse qui tambourine sur un toit, un véhicule dans un virage, une clé dans une serrure, le voisin qui fait les cent pas à l'étage, des conversations qui fusent pendant la réunion de famille annuelle, ou encore un ami qui frappe à la porte, elle n'a jamais entendu tous ces bruits insignifiants du quotidien. Vu, lu, senti et décrit, oui. Mais entendu, écouté, jamais.

Setsuko n'a jamais entendu le rire de sa mère ou les pleurs de son fils. Les mots doux de feu son époux ou les taquineries de ses sœurs. Le bruissement du vent dans les rizières ou la buche qui crépite dans le poêle.

Tous ces bruits, doux ou assourdissants, ces paroles, affectueuses ou odieuses, toutes ces joies et ces peines sont inconnues de Setsuko. Elle parle avec ses mains et écoute avec ses yeux. Son ouïe éteinte, ses autres sens sont en éveil, aux aguets, prêts à enregistrer les informations que ses oreilles ne peuvent entendre.

Dans l'incapacité de parler, Setsuko a pris l'habitude de rester en retrait, de se faire discrète et d'observer... D'observer et de ressentir. Et

elle pense. Setsuko pense beaucoup, elle pense constamment. Les pieds immergés, cueillant du riz, elle pense... Penchée au-dessus d'un bol de bouillon fumant, elle pense... Plongée dans son livre favori, elle pense...

À nonante-trois ans, Setsuko a l'esprit vif et clair et ne se désole pas de sa condition. Cadette d'une fratrie de quatre, elle est l'unique survivante de sa famille, décimée lors du bombardement de Nagasaki.

Aout 1945, Setsuko avait quinze ans. Alors qu'elle était attablée avec sa famille, la terre s'est tout à coup mise à trembler et sans comprendre comment, Setsuko s'est réveillée dans les gravats. Sa tête était chaude et lourde. Ses cheveux étaient poissés de son sang tiède et collant. Sa vue était troublée, mais elle distinguait sa mère, couverte de poussière, enlaçant le corps sans vie de son père. Cette dernière pleurait, bouche ouverte déformée par la douleur. Elle hurlait... Setsuko ne l'a pas entendue, mais le souvenir de sa maman restera à jamais ancré dans sa mémoire. Elle n'avait pas besoin de l'entendre pour être imprégnée de ce sentiment glaçant qu'elle n'a jamais su nommer.

Personne n'est venu chercher la cadette... Portée par une pulsion d'adrénaline, elle s'est dégagée des décombres. Apeurée et sonnée, elle s'écorcha les mains sur les pierres obstruant la sortie. La jeune fille s'est faufilée dehors et s'est éloignée du lieu du sinistre en titubant. Silencieusement, elle s'est effondrée devant le spectacle de désolation qui se déroulait sous ses yeux. Le cœur serré par l'angoisse, elle s'est retournée pour secourir sa famille lorsque les murs s'écroulèrent et l'engloutirent. Sans bruit... Elle aurait dû hurler, mais aucun son n'est sorti de sa bouche figée en une expression de désespoir absolu.

Ce jour-là, Setsuko n'entendit rien, mais elle sentit tout. Elle trembla avec la terre et pleura avec les survivants. Après ce malheur, c'est meurtrie et traumatisée qu'elle a été recueillie par sa tante. Elle a guéri lentement, silencieusement, se laissant bercer par les vibrations de la vie dont elle ne pourra jamais pleinement profiter.

Setsuko s'est mariée plus par devoir que par amour, mais elle apprit à apprécier la présence discrète et chaleureuse de son époux, ils se complétaient. Hiroki souffrait de cécité et s'était, comme son épouse, placé en retrait, loin de la société et avait appris à vivre seul, autonome, jusqu'à ce qu'il rencontre Setsuko. Tous deux se ressemblaient plus qu'ils ne l'auraient cru. L'un entendait et l'autre voyait, compensant les lacunes de sa moitié.

Depuis le décès de son mari, une douzaine d'années auparavant, Setsuko se suffit à elle-même. Elle ne se rend en ville que rarement, lorsqu'elle vend son riz ou qu'elle a besoin de quelque chose qu'elle ne produit pas. Elle déteste la rapidité avec laquelle la vie se déroule sous ses yeux, bienheureuse, dans ces moments, d'être épargnée du tumulte permanent de la ville et des migraines qui en découlent. Elle ne saurait l'expliquer, mais elle se réjouit plus qu'autre chose de son incapacité à écouter. Setsuko n'a pas qu'accepté sa condition, elle a fini par la chérir comme un don. Elle se sent privilégiée, épargnée de la violence que la plupart d'entre nous vivons quotidiennement. Elle vit une vie paisible, préservée de tout ce qu'elle juge néfaste.

Aujourd'hui est un jour comme les autres, la caresse réconfortante du soleil sur sa joue réveille Setsuko en douceur. Comme tous les matins, émergeant du royaume de Morphée, elle prend dix grandes goulées d'air frais qui dissipent la brume amassée dans sa tête après une nuit des plus reposante. Elle se lève lentement, s'étire délicatement, mange calmement. Setsuko entame sa routine matinale dans un silence qui l'aurait étouffée si elle l'avait entendu.

Cette matinée d'avril commence comme toutes les autres, et alors qu'elle s'apprête à entamer sa première activité de la journée, une imposante voiture vert olive dévale le sentier de terre qui mène à l'habitation. Elle pile brutalement, soulevant un nuage de poussière dense et étouffant devant la nonagénaire intriguée. Cette dernière a reconnu le véhicule de sa première petite-fille et est curieuse de la voir

débarquer de si bon matin à une telle vitesse. Ses visites sont tellement rares qu'elles sont d'autant plus surprenantes. Le cœur gonflé de joie, le sourire aux lèvres, elle ouvre grand sa porte et attend, bras ouverts, qu'Hana vienne s'y loger, son grand corps plié en deux pour s'abaisser à la hauteur de sa grand-mère.

La raison de cette visite est évidente, les seules fois où Hana déboula sans prévenir, elle venait annoncer une nouvelle grossesse. Setsuko l'emmène à l'intérieur et disparaît dans la cuisine pour lui laisser le temps de préparer son annonce. Elle revient quelques minutes plus tard, un plateau fumant dans les mains. Une fois assises l'une à côté de l'autre, Hana lui signe quelque chose de bien étonnant. Elle n'est pas venue annoncer une quatrième grossesse, loin de là, elle est venue pour sa grand-mère et rien que pour elle. Après de longs mois de recherches, Hana a enfin atteint son but et elle est prête à lui livrer toutes les informations qu'elle a rassemblées. Setsuko vit alors coupée du monde, loin d'Internet et des tonnes d'informations dont il regorge. Elle ne s'y intéresse pas et ne comprend pas ses possibilités infinies, qui ne cessent d'enfler à chaque seconde, à chaque article publié, chaque photo postée, chaque analyse partagée. C'est à force de persévérance et de recherches sur le net qu'Hana a trouvé, grâce à une étude expérimentale, une cure à la surdité de Setsuko, et elle vient enfin le lui annoncer... Elle s'attend à ce que la vieille femme fonde en larmes et l'embrasse. Hana rayonne, sa grand-mère va accepter et elle va enfin pouvoir entendre tout ce dont elle a été injustement privée jusque-là. Une nouvelle porte s'ouvre...

Laureline HANIN

La goutte d'eau

Le bruit d'une goutte d'eau. Encore et encore et encore...

Que suis-je ?

Où suis-je ?

J'ouvre les yeux. Une faible lumière me brûle la rétine. Une zone de mon front me brûle atrocement. J'écoute... des pas viennent briser le silence.

Arrêt, hésitation, départ.

Les pas sont étouffés par la distance. Maintenant, mes yeux se sont habitués à la pénombre. J'aperçois les murs, et une porte. Je suis couché, attaché sur une table avec des sangles en cuir, un cathéter dans le bras.

Encore cette goutte d'eau... J'essaie de tourner la tête, je n'y arrive pas. Soudain, j'entends des voix qui se rapprochent, de plus en plus, je peux presque distinguer ce qu'elles disent, je lutte pour rester conscient, la porte s'ouvre...

Je sombre à nouveau dans le néant.

Je pense.

Qui suis-je ?

Où suis-je ?

La réponse surgit, effarante.

Je ne sais pas.

Est-ce que je rêve ? Je ne sais pas.

Je me trouve dans une vaste étendue noire, qui semble infinie. J'essaie d'avancer, je ne peux pas. Je fais du surplace. Tout à coup, mes oreilles crient, j'entends des bruits à nouveau. Mais lesquels ? Tout se mélange, un tintamarre assourdissant qui joue en boucle dans ma tête, tout devient insupportable, quand soudain, tout se tait.

La goutte d'eau refait surface.

Plic, ploc, plic, ploc...

Puis, les bruits reviennent peu à peu, un à un, si bien que j'entends tout. Tous les bruits à des centaines de kilomètres à la ronde. J'entends des personnes qui parlent à voix basse, des bruits de pas dans le couloir, une mélodie murmurée, les nuages qui grondent, le galop d'un cheval, le rugissement d'une tornade qui détruit tout sur son passage, l'embrassement d'une étoile filante au loin...

Tout clairement dans ma tête, en même temps, au même moment.

Mais, par-dessus tout, j'entends cette goutte d'eau. Plus fort que tous les autres bruits.

Cette goutte d'eau, j'ai la désagréable impression qu'elle s'évertue à rentrer dans ma tête.

Des voix me réveillent. Pourtant, quand j'entrouvre les yeux, il n'y a personne. La pièce est vide. D'où viennent ces voix ? Je les entends avec clarté. J'essaie de comprendre ce qu'elles disent, mais c'est incompréhensible.

Je connais pourtant cette langue ?

Soudain, je me rappelle la goutte d'eau. Je sens, non je ressens, qu'elle s'est creusé un chemin jusqu'à l'intérieur de ma tête. Ma peau brûle comme si cette goutte d'eau était constituée d'acide. Depuis combien de temps suis-je là ? Je ne me souviens de rien, si ce n'est que je me suis évanoui.

Comment ai-je entendu tous ces bruits ?

Cela devait être une hallucination.

J'essaie de me concentrer sur le moment présent : je dois essayer de savoir où je suis. Sans cela, je n'ai aucune chance de partir, ni même de survivre. Les ceintures qui me maintiennent attaché me lacèrent les bras. Je dois être là depuis pas mal de temps, car je suis tout ankylosé. Je dois probablement avoir une multitude d'os cassés. J'essaie à peine de bouger un bras qu'une douleur sourde me fait hurler. Les voix se taisent, et je replonge dans l'inconscience.

Je me retrouve encore une fois dans le noir, sauf que cette fois, je n'entends rien.

Rien, comme rien. Le néant. Le vide.

Comme c'est étrange...

Je n'avais jamais expérimenté le silence absolu. C'est une sorte de beauté fragile, qui peut se briser à tout moment. C'est comme tirer sur une toile d'araignée, comme capturer un flocon de neige, comme avoir une goutte d'eau au bout de son doigt.

Comme aimer, finalement ?

Je profite, j'ai peur du moment où tous ces bruits vont refaire surface.

Je n'ai plus envie d'entendre. J'ai envie de rester ici, de me morfondre dans le noir, de m'étouffer avec mon propre silence, quand soudain...

Plic, ploc, plic, ploc.

Cette goutte d'eau me ramène à la réalité.

Et je me rends compte que j'ai failli mourir.

Volontairement.

Serait-elle bénéfique ?

Cette fois-ci, aucun bruit ne vient troubler le martèlement régulier de la goutte d'eau sur mon front. C'est suspect. Je n'essaie plus de bouger, je me contente de chuchoter. Je sens ma bouche bouger, mais rien n'en sort. Ou plutôt, je n'entends pas ce qui en sort. Je panique. Et si j'étais devenu sourd ? Je hurle. Un sifflement strident me strie les tympans, puis tout s'arrête. J'entends des voix, je vois de la lumière. Les voix sont fermes, mais paniquées. Je ne comprends pas ce qu'elles disent, mais cette fois, je sais que je ne connais pas cette langue. J'entends pourtant toutes les sonorités : les R sont si doux, presque pas prononcés, les A ressemblent à des È, les E à des I...

Comment sais-je tout ça ?

Je ne sais pas.

Je sens qu'on me détache, qu'on me transporte. Je hurle, je ne veux pas quitter la goutte d'eau. Sans elle, je ne suis rien. J'en ai besoin, viscéralement. Je me débats, je distribue des coups dans tous les sens. Je vois une lumière forte, puis je sens une aiguille et je m'endors.

Dans mon sommeil, je pense à cette goutte d'eau. Je n'entends plus son crépitement sur mon front. Elle m'a sauvé, n'est-ce pas ?

Ils disent que je suis fou. Que je suis paranoïaque. Bien sûr, ils ne me le disent pas en face, mais je l'entends. J'entends tout, en permanence. Ils ne me croient pas. Je ne suis pas fou. Ce sont eux qui le sont. Ils m'espionnent en permanence. Ils écrivent sur moi, ils s'interrogent. C'est pourtant simple... C'est la goutte d'eau. Elle me rend puissant. Elle me donne le pouvoir de tout entendre. C'est elle qui me rend capable de supporter tous ces examens, ces caméras qui me filment en permanence. Parfois, ils essaient de me la retirer.

Alors, je ne peux plus rien supporter.

Les bruits explosent dans ma tête, et j'explose avec.

Un jour, proche, je mourrai. Ils reviendront me tuer, je le sais.

Mais je les entends.

Tous les bruits du monde.

Cas Diego Agua de Ciudad Juárez

Dr Nobert - Olvera Street, 938C, Los Angeles

Je vais exposer ici toutes les données concernant le cas de Diego Agua de Ciudad Juárez.

Diego Agua (D.) a été retrouvé lors d'un raid dans une base abandonnée d'un cartel de drogue appelé le cartel de Juárez. Il était ligoté sur une table d'opération, et des lames étaient plantées dans les ceintures qui l'attachaient, de sorte qu'aucun mouvement n'était possible sans causer une souffrance insupportable. Un cathéter lui transférait un liquide qui fait l'objet d'études plus approfondies, et qui n'a pas encore été identifié. La présence d'une plaque rouge, voire d'une brûlure de la peau de son front a été détectée. Lorsque les soldats l'ont emmené, il s'est débattu, a hurlé et a essayé désespérément de retourner vers l'endroit où il était détenu.

Il semblerait qu'il ait subi la torture dite « de la goutte d'eau ». Cette méthode de torture consiste à ligoter le sujet de manière à ce qu'il ne puisse bouger, puis à faire couler une goutte d'eau en permanence sur son front, et à faire mourir le sujet petit à petit par épuisement et érosion de la peau. Dans le pire des cas, le sujet se suicide en bougeant un maximum pour planter les lames présentes dans la table d'opération dans sa peau. Dans ce cas de figure, il mourra d'hémorragie externe.

De graves séquelles psychologiques résultent de cette torture si le sujet n'en meurt pas.

D. ayant été secouru, nous étudions sa santé mentale, qui semble avoir été très affectée. Il déclare qu'il entend toujours le bruit de cette goutte d'eau. Il prétend aussi qu'il entend les bruits du monde entier.

La raison pour laquelle il a été torturé de la sorte est encore inconnue.

D. est examiné par des spécialistes dans l'hôpital psychiatrique de Contact PCH Treatment Center à Los Angeles.

Les premières observations indiquent qu'il ne peut se passer du bruit de l'eau. Sans celui-ci, le patient est sujet à de sévères crises d'angoisse et de panique. D. a été diagnostiqué sévèrement paranoïaque. Quant à sa réaction vis-à-vis de son sauvetage (cris, coups), il semble faire l'objet d'un syndrome proche de celui de Stockholm. Cas à suivre.

Le portrait du silence

Bartimée était peintre. Il n'avait jamais rencontré un énorme succès, et pourtant, il était d'une rigueur impressionnante, doté d'un véritable talent, habité par un esprit sagace, le tout doublé d'une volonté malade d'atteindre l'excellence.

Bartimée était un hyperréaliste. Beaucoup d'artistes tentent de reproduire les plus grands : Picasso, Delacroix, Velasquez, Monet... Mais lui voulait reproduire la création divine à la perfection. Pour Bartimée, les seuls critiques qui méritaient d'être écoutés étaient ses propres yeux. C'étaient eux qui lui indiquaient s'il se rapprochait ou s'éloignait de la perfection.

Mais Bartimée était aveugle, ou plutôt l'était devenu. En effet, c'était aux alentours de la trentaine que son médecin l'avait diagnostiqué comme « malvoyant pouvant devenir non-voyant ». Il vivait depuis dans une maison spécialisée pour les personnes atteintes de troubles de la vue.

Malgré les analyses hebdomadaires des médecins, formelles sur sa maladie, Bartimée refusait d'entendre qu'il ne verrait plus. Lorsque Ruchami, sa jeune soignante, le pria de prendre ses médicaments, elle parlait dans le vide.

Bartimée avait développé une capacité auditive rare depuis le déclin de sa vue : il était muni d'une oreille d'une finesse telle qu'il lui était possible, rien qu'au son des pas, de reconnaître de quel interné ou soignant il s'agissait. C'était comme si ses oreilles étaient devenues ses yeux. Toute sonorité ou le plus petit écho créait presque instantanément

une image nette dans son esprit. Cette faculté acoustique lui avait d'ailleurs permis de continuer à exercer sa vocation originelle : peindre.

Ce matin-là, Bartimée regardait, ou plutôt écoutait par la fenêtre ouverte de sa cellule. Il était heureux.

Le léger souffle du vent qui caressait ses oreilles, accompagné du chant aigu des mouettes, lui indiquaient qu'une belle journée de printemps débutait. Il entendait les feuilles qui frémissaient délicatement, qu'il s'imaginait d'ailleurs vertes, teintées par endroits d'un jaune discret.

Au loin, il pouvait reconnaître le bourdonnement incessant des automobiles. Bartimée les voyait de toutes les couleurs et toutes les formes.

Enfin, il s'écouta lui-même. Le peintre pouvait entendre le va-et-vient de l'oxygène dans ses poumons roses, il écoutait son pouls régulier dans son thorax et, s'il se concentrait vraiment, il percevait même le sang qui ruisselait dans ses veines. Bartimée, le sourire aux lèvres, se visualisa donc plein de vie.

Il fut tiré de cette heureuse chorale par de petits pas pressés résonnant dans le grand couloir central.

C'était Ruchami, elle venait lui annoncer les résultats des tests du jour précédent. Bartimée n'était ni excité ni effrayé, car pour lui, tout allait bien, il avait simplement découvert une nouvelle façon de voir : ses iris étaient devenus ses tympans.

Grâce au léger grincement provenant de sa gauche et aux nouveaux bruits qui envahissaient à présent la petite pièce, Bartimée observa que l'infirmière était entrée. Son souffle était lent et lourd, ce qui, dans le portrait qu'il s'imaginait de Ruchami, effaçait aussitôt le sourire de ce beau minois inventé.

- Bartimée, je viens avec de nouveaux médicaments que...

Bartimée, froissé par la case d'handicapé dans laquelle on l'avait placé, articula avec assurance sans la laisser finir :

- Ruchami, si mes yeux ne peuvent plus voir la mer de toitures dorées de Jérusalem au crépuscule, mes oreilles, elles, en sont parfaitement capables.

- Bartimée, tu sais que tu es mon patient préféré et ...

Ruchami parlait, mais Bartimée ne l'écoutait plus. Il était absorbé.

Pourquoi ne le comprenaient-ils donc pas ? Il était capable de tout s'imaginer. Il préférait même cela, car ainsi, il pouvait modeler le monde comme il le voulait. Il pouvait transformer un israélite usé par la vie et miséreux en rabbin sage et plein de vie rien que par la pensée. Il était capable d'embellir la réalité sans pourtant la changer.

De fait, que l'homme soit prêtre ou bien mendiant, Bartimée l'aurait perçu de façon identique. Le même battement de cœur rythmé lui parviendrait, sauf que l'un aurait été animé par l'espoir, l'autre par la foi. Les mêmes pas lourds feraient vibrer ses tympanes, sauf que pour l'un, ils seraient alourdis par ses propres erreurs, tandis que pour l'autre, ils le seraient par les péchés du monde. Le même halètement serait entendu par sa fine oreille, sauf que l'un serait causé par les appels à l'aide déchirants, l'autre par la fervente lecture de la Thora.

Le gabarit était imposé par les résonances, le reste, c'était Moïse qui le décidait.

- Ruchami, je n'ai rien !

Le malvoyant entendit soudain le rythme cardiaque de la demoiselle

s'accélérer.

- Bartimée, si c'est vraiment le cas, dis-moi, que feras-tu le jour où tu seras confronté au silence ? Comment te débrouilleras-tu ? Comment te déplaceras-tu ? Comment survivras-tu ?

Le silence ? Bartimée n'y avait jamais pensé.

« Je vais peindre », déclara-t-il avec calme.

En se basant sur le silence qui suivit sa déclaration, il vit le beau visage qu'il rêvait constellé de taches de rousseur se crispier de colère et d'incompréhension.

- Mais... Que vas-tu peindre ?

- Le silence.

Ruchami soupira et s'en alla, résignée.

Bartimée ne pensait déjà plus du tout à elle. Il était habité par le génie, brulant d'excitation.

Le silence.

En pensant tout haut, il murmura :

- Qu'est-ce que le silence ?

Puis, après un court moment de réflexion, il chuchota :

- Mais, le silence existe-t-il vraiment ?

Bartimée avait toujours aimé la forêt. Depuis son plus jeune âge, il avait préféré les cyprès et les oliviers à ses camarades footballeurs. Il avait toujours apprécié le silence qui y régnait. Pourtant, il se rendait à présent

compte qu'une forêt n'avait jamais été silencieuse mais plutôt sereine. S'il y pensait, ce groupement d'arbres produisait bien quelques sons, puisqu'il pouvait très bien voir leurs ombres allongées et tremblantes à travers son ouïe.

Bartimée entendait les feuilles et les épines. Elles se caressaient entre elles. Il percevait Zéphyr les faisant toutes danser par son soupir. Il auditionnait les myriades de fourmis lilliputiennes qui rampaient, les scarabées, semblables à des lapis-lazulis, qui grattaient la terre. Les coquilles des oisillons qui craquelaien lui parvenaient. La nature était là, elle chuchotait mais s'exprimait.

- Le silence existe-t-il vraiment ?

Bartimée pensa aux sorties aquatiques du centre. Ils partaient tous les mercredis à la piscine de Jéricho. Le jeune peintre adorait tout ce qui touchait à l'eau. Il en était fasciné. Un des seuls souvenirs d'avant la maladie qui lui restait était celui d'une étendue sans fin, bleue, miroitant de telle sorte qu'on aurait dit qu'elle était constituée des plus belles pierreries d'Israël.

Même si, avec les infirmières, ils ne se rendaient pas à la mer, Bartimée leur était très reconnaissant. Il restait de longues secondes sous l'eau, immobile.

Un jour, Ruchami lui avait demandé pourquoi il appréciait tant rester sous les flots. Bartimée se souvenait lui avoir répondu qu'il aimait le silence nautique. Il souhaitait à présent rectifier sa réponse.

Sous l'eau, Bartimée entendait le clapotis des mains et pieds qui plongeaient dans le liquide, le cliquetis régulier produit par les bijoux de famille des vieilles dames qui heurtaient le carrelage froid de la piscine, le chant doux de Ruchami qui remplissait ses rapports au bord du bassin, les bulles d'air éphémères produisant des sons gargouillants qui

s'échappaient de sa bouche. L'eau n'était aucunement silencieuse, on pouvait même penser que toutes ces émissions acoustiques n'étaient que le suave écho du chant des naïades antiques.

- Le silence existe-t-il vraiment ?

Bartimée avait souvent froissé son médecin, M. Salomon, qui lui reprochait de se coucher trop tard constamment. Mais il était impossible pour Bartimée de sacrifier les heures mystiques de la nuit pour quelques instants de sommeil en plus. Il raffolait des courtes occasions où il pouvait s'accouder à la fenêtre, sentir la brise tiède de la ville sur son visage et écouter le silence de la ville. Mais il se trompait. La tranquillité de la nuit étoilée rendait chaque son plus assourdissant que jamais.

Le vrombissement très distant de l'autoroute dessinait dans la tête de Bartimée un ogre gargantuesque ronflant. Les aboiements discrets des chiens errants se confondaient avec les rugissements d'un cortège fantastique de félins issus de terres disparues comme Babylone imaginé par Bartimée. Il s'échappait des différentes habitations environnantes des voix étouffées qui donnaient lieu à des scénarios dignes des plus grands films hollywoodiens dans l'esprit du peintre. La nuit, la ville ne dormait pas, elle rêvait.

- Le silence existe-t-il vraiment ?

Bartimée n'avait jamais aimé se rendre dans la maison de sa défunte grand-mère lorsqu'il était enfant. Effectivement, le profond silence qui s'y trouvait l'angoissait. Il ne faisait que souligner l'absence de son ancienne occupante.

À présent, Bartimée se disait qu'il aurait dû mieux tendre l'oreille. La demeure était complètement décatie, ce qui laissait place à un curieux concerto : en écoutant, on pouvait entendre, à intervalles réguliers, le parquet de bois craquer, l'eau des égouts de la cité de David suinter par

le robinet de la salle de bain, les carreaux poussiéreux trembler à la moindre brise légère, le corps ovale des cafards, deuxièmes résidents du logement, se glisser entre les cloisons. La maison de Mutter Salomé était plus vivante que jamais, s'exprimant avec son propre langage.

- Le silence existe-t-il vraiment ?

Bartimée pensa alors à quelque chose de plus personnel. Il pensa à son père. Souvent, sa mère avait reproché à ce dernier d'être trop silencieux lors de leurs débats. Le débit de parole de la femme contrastait intensément avec celui de l'homme. Il ne disait rien, il ne faisait que la regarder dans les yeux. Ce regard désespéré l'avait marqué, il faisait aussi partie de ses souvenirs « d'avant ».

Longtemps, Bartimée avait qualifié son paternel de taciturne. Aujourd'hui, il changeait d'avis, aujourd'hui il entendait son père. Comme le jeune peintre voyait par les oreilles, son père criait par les yeux. Si l'on se plongeait dans son regard, on pouvait y lire une grande souffrance. On pouvait presque entendre ses gémissements, discerner ses hurlements de fureur, ouïr ses plaintes.

Dans ces moments-là, son père était même très bruyant. Bartimée s'était un jour fâché avec lui à propos de son infirmité. À ce moment-là, même si la bouche du papa ne parlait pas, son corps le faisait. Son cœur cognait dans sa poitrine, semblable à un tambour, ses dents grinçaient telle une armée de portes âgées s'ouvrant et se fermant, ses jambes, tremblantes de colère, tapotaient le sol avec nervosité, comme s'il était en train d'envoyer des messages en morse de façon pédestre. Le vieux rabbin n'avait pas prononcé un seul mot, et pourtant, il avait parlé haut et fort.

- Le silence existe-t-il vraiment ?

Il sembla à Bartimée que c'était en vain, qu'il n'allait jamais trouver

quoi que ce soit pour représenter le silence. Il repensa à l'origine de son projet.

Il était à présent totalement aveugle, mais il avait ses oreilles. Ruchami lui avait alors présenté le silence comme son plus grand ennemi, le seul élément pouvant poser problème à Bartimée.

L'infirmière lui avait souvent parlé d'alternatives pour compenser plus efficacement son aveuglement, pourtant, il ne l'avait jamais écoutée. Elle lui avait tant parlé, et cependant, il ne se rappelait rien. Il l'avait complètement ignorée. Dans ces moments-là, il réfléchissait toujours à quoi peindre pour soulager sa fureur. En portant toute son attention sur autre chose, Bartimée réussissait à complètement effacer Ruchami et sa voix.

Le peintre aveugle se redressa brusquement. Il avait trouvé ! Il savait comment représenter le silence !

Les résonances de la pièce lui permirent de localiser son long chevalet, ses pinceaux de toutes les tailles et ses pigments, dont il ne connaissait d'ailleurs pas la couleur. Il refusait de savoir. D'après lui, les couleurs n'avaient pas vraiment d'importance tant que le message passait.

Vers 16 heures, voyant qu'il ne sortait pas de sa chambre, Ruchami s'y rendit elle-même.

Bartimée avait reconnu sa démarche depuis l'ascenseur.

Elle ouvrit lentement la porte :

- Alors monsieur l'artiste, comment ça avance, cette représentation du silence ?

Posant lentement sa palette, Bartimée dit avec une grande félicité :

- J'ai fini.

Curieuse, l'infirmière se pencha pour voir le tableau.

Sur la toile, une multitude de lignes, de points, de croix se superposaient sans aucun sens. C'était un gribouillis exécuté avec énergie. Les couleurs se mélangeaient maladroitement, donnant des nuances parfois déplaisantes, voire laides. À part un petit contour dans le coin gauche de l'œuvre, qui ressemblait légèrement à une oreille difforme, le dessin ne représentait strictement rien. On aurait dit que l'artiste était un bébé de deux ans.

Pendant un court instant, elle se demanda s'il n'était pas tombé dans une sorte de folie dépressive. Jusqu'à maintenant, les tableaux du peintre privé de la vue n'avaient également eu aucun sens, mais ils avaient toujours renvoyé quelque chose de joyeux, de chaud. De celui-ci émanait une onde d'anxiété, de détresse et de fièvre.

Prise de pitié pour l'artiste quelque peu déchu, elle demanda :

- Mais, qu'est-ce que ça représente ? Je n'y vois rien, encore moins le silence.

Avec un air sérieux, le peintre se retourna en fixant Ruchami dans les yeux. Un frisson d'émotion la parcourut : pendant un court instant, un court instant seulement, ses yeux croisèrent ceux de l'artiste et il lui sembla qu'il pouvait la voir. Ruchami eut l'impression qu'il la contemplait au plus profond de son âme.

La fraction de seconde passée, les yeux de l'aveugle reprirent leur danse incessante dans leurs orbites. Avec une certaine majesté, Bartimée articula très lentement :

- C'est un autoportrait.

Hélène de BUCQUOIS

Un monde différent

Aujourd'hui, rien ne s'était passé comme prévu. Comme d'habitude, les autres adolescents s'étaient moqués d'elle, pourtant, elle n'avait pas l'impression d'avoir fait quelque chose de déplacé ou de bizarre. De toute façon, quoi qu'elle fasse, ils trouveraient toujours un moyen de la rabaisser, de la rendre ridicule. Julie ne parvenait pas à comprendre les raisons qui les poussaient à agir ainsi et sans doute ne les comprenaient-ils pas eux-mêmes. Après son cours particulier, elle était sortie dans son jardin et avait tenté de se calmer, d'évacuer toute la rancune qu'elle avait accumulée, toute sa souffrance, son incompréhension du monde qui l'entourait. Un monde qui l'étouffait, qui la faisait suffoquer. Elle avait l'impression de se noyer et de ne pas pouvoir refaire surface toute seule.

Julie repensa alors à tout ce qu'elle avait vécu depuis ce moment fatidique, ce moment où ses parents avaient appris qu'elle était atteinte d'un trouble du neurodéveloppement, le mot savant pour dire autisme. Elle avait bien vu qu'ils ne se comportaient plus de la même façon. Elle avait l'impression qu'une paroi de verre la séparait des autres. Parfois, cette distance oppressante devenait tellement insupportable qu'elle s'enfuyait en courant, incapable de résister. C'était dans ces moments qu'elle s'enfermait dans sa chambre et se murait dans son silence.

Ce jour-là, Julie prit une décision qui avait l'air insignifiante, celle de sortir de sa chambre et de visiter sa maison, ce qu'elle n'avait jamais vraiment fait. Elle commença donc sa visite. En passant devant une des grandes baies vitrées du salon, elle s'arrêta pour observer les oiseaux et les écouta attentivement. Certains chantaient, d'autres gazouillaient, d'autres encore pépiaient gaiment. Tant d'insouciance alliée avec une

liberté totale... Julie ne pouvait s'empêcher d'envier le bonheur de ces cavaliers du ciel. Elle savait qu'elle n'aurait jamais ne serait-ce que la moitié de leur liberté, qu'elle serait toujours prisonnière d'elle-même et des autres. Souvent, les personnes autour d'elle lui donnaient l'impression de tisser une toile autour d'elle, l'empêchant de s'échapper, l'immobilisant en voulant soi-disant l'aider. De l'aide, elle en avait désespérément besoin. Hélas, elle ignorait elle-même comment s'aider.

Elle continua sa visite. Elle passa dans une multitude de pièces qui lui semblaient toutes parfaitement inutiles sauf une, une seule qui retint son attention. Dans cette salle se trouvait un magnifique piano à queue qui trônait au milieu de plusieurs autres instruments. Julie s'installa devant le clavier et ses doigts trouvèrent le chemin tout seuls, comme si toute sa vie n'avait été qu'une préparation en attente de ce moment précis. Un véritable Kairos, le point de basculement décisif, la seconde où elle devait faire un pas en avant pour que sa vie soit transformée. À ce moment-là, Julie réalisa que la musique lui permettrait de communiquer avec les autres à travers elle et qu'elle serait peut-être enfin comprise par le reste du monde par le biais de son art. Comme les oiseaux.

Après un laps de temps indéterminé, Julie avait l'impression d'avoir perdu la notion du temps pendant qu'elle jouait, elle se leva et quitta la pièce et le piano. Elle se sentait beaucoup mieux. Lorsqu'elle sortit de cette pièce, c'était dans un certain état d'extase, une euphorie qui dura quelques courtes minutes avant de rendre sa place au tourbillon de sentiments néfastes qui l'assaillaient continuellement. Sa nouvelle thérapie serait la musique et même si elle ne l'aiderait pas à résoudre ses problèmes, elle les adoucissait considérablement, elle les effaçait temporairement en envoutant Julie, la berçant de ses mille-et-une harmonies, lui chuchotant ses douces mélodies à l'oreille, lui faisant découvrir ses merveilles infinies, peignant son imaginaire de mille couleurs, voguant de thème en thème sur une mer de notes, parfois douce et calme puis soudainement furieuse et violente, l'entraînant avec elle vers un monde où tout était possible et où l'art et la vie étaient

confondus.

C'était cet univers que le cœur de cette jeune fille désirait ardemment, le seul qui pourrait vraiment combler le vide qui s'était formé au sein de son être pendant toutes ces années de souffrances, d'angoisses, de vexations, d'espoir incompris et de rejets répétés et irrationnels.

Maintenant, Julie avait un moyen de s'évader, de s'échapper du monde. Lorsqu'elle se sentait désespérée des autres et d'elle-même, elle s'asseyait devant son piano et se laissait emporter par la musique, son seul vrai moyen d'évasion. Les notes la remplissaient tout entière et elle avait l'impression de faire partie intégrante de la musique, de vivre avec elle. Julie savait qu'elle ne pourrait pas éternellement fuir ses problèmes. Un jour, elle devrait les affronter en combat singulier et ce jour-là, elle serait seule. Pourtant, elle tentait toujours de se convaincre que rien n'était grave, que tout finirait par s'arranger, ce qui était assez improbable, et se réfugiait dans la musique, la seule chose qui ne l'abandonnerait jamais.

Lorsque Julie était seule avec son piano, le flot tumultueux de ses émotions se déversait et s'exprimait à travers la musique. Il lui semblait que ces instants passés avec son instrument étaient les seules échappatoires qui lui permettaient de s'isoler d'un monde trop compliqué pour elle. La musique... quoi de plus harmonieux, de plus romantique, de plus entraînant, de plus doux et léger à la fois, de plus expressif, de plus absolu ? Rien, lui semblait-il, ne pouvait égaler ce qu'elle ressentait lorsqu'elle était assise au piano, se livrant corps et âme à sa passion... Elle avait enfin trouvé sa voie, la musique, son refuge dans la tempête, son paradis sur terre que personne ne pourrait jamais lui enlever.

Un soliste dans l'âme

Mik était un jeune enfant passionné par la musique. Il passait ses journées à chercher des journaux parlant de musique, il pouvait danser et improviser les morceaux du soliste pendant des heures, il écoutait musique, il rêvait musique, il écrivait musique. Les notes volaient sous son vieux crayon et le frottement de la mine contre le papier envahissait peu à peu la pièce. Il était émerveillé par la musique et surtout un instrument en particulier : le violon. Il n'admirait pas cet instrument par hasard. Il se souvenait très bien du premier journal qu'il avait ramassé deux ans auparavant. À l'affiche se trouvait une photo d'un jeune garçon, petit, aux cheveux bruns à reflets blonds, coupés court, en train de jouer. Le titre était écrit en gros et en gras : UN NOUVEAU PRODIGE EST NÉ.

Elle lâcha prise sur son stylo et réfléchit. Elle jouait elle-même de cet instrument. Elle connaissait son instrument et elle continuait de découvrir diverses mélodies chaque jour. Elle avait décidé de piquer la curiosité des lecteurs concernant cet instrument. Son effet était très souvent magique, et elle voulait pouvoir décrire ce sentiment à travers les mots. Cependant, il était important pour elle d'expliquer les différences qu'il était possible de discerner entre une personne qui jouait pour jouer et une personne qui jouait parce qu'elle voulait jouer. Le ressenti des notes n'était pas le même à travers ces deux personnes, elle le savait. Elle réfléchit encore quelques instants et se décida à écrire...

En dessous de la photo, un paragraphe tiré de l'interview avait été écrit. Mik se rendit vite compte que ce jeune garçon était très mûr pour son âge. Ce qu'il disait alluma une petite flamme dans le cœur de Mik.

Il y a deux types de solistes. L'un veut briller seul et l'autre veut briller avec les autres. Être soliste, c'est être dépendant et indépendant des gens qui vous accompagnent dans votre aventure, mais c'est également pouvoir vous approprier le morceau, lui donner une histoire et la raconter à travers les notes que vous allez jouer.

Mik sortit de sa transe, leva la tête, regarda le feu de cheminée qui crépitait doucement et constata qu'ils allaient manquer de bois pour le lendemain. Il regarda à travers la fenêtre et vit les montagnes au loin. Même si c'était le mois de juin, les chaleureuses montagnes de verdure dans lesquelles chantaient les oiseaux et où broutaient paisiblement divers animaux, avaient laissé place aux montagnes enneigées, glaciales et silencieuses. Elles représentaient la mort, le froid et la douleur pour les adultes, alors que pour Mik, celles-ci représentaient un endroit inconnu rempli de bruits et de sons à découvrir. Il sortit le soir-même.

Il pénétra doucement dans le bois, il sentait les picotements d'excitation traverser son corps, tel un bambin qui observait l'orchestre et qui voulait s'en approcher sans accord. Il entendit les animaux courir dans la neige tels des notes d'accompagnement, il sentit le vent glacial caresser son visage telle une douce mélodie, il ressentit le froid glisser dans ses poumons telle une inspiration avant l'entrée du soliste, il commença à courir et à sauter dans la neige, comme s'il rebondissait sur des notes de musique qui le guidaient dans son solo, il voyait les flocons de neige comme des touches de piano qui résonnaient dans son regard et dès que ceux-ci touchaient son visage, ces touches cristallines se transformaient en longues notes de musique qui s'estompaient au contact de la chaleur de son visage, comme si les notes arrivaient et s'accordaient à son rythme effréné, il foulait la neige comme si on l'accompagnait de majestueuses notes, il voyait la lune comme une mélodie dans son morceau, le thème qui lui permettrait de couper le souffle aux spectateurs, la partie la plus importante du morceau, la partie qui lui permettrait de briller, la partie qui lui permettrait de ne faire qu'un avec la musique !

Il s'arrêta de bouger. Il était essoufflé tel un violoniste après des doubles et des accords en folie. Il fixait les étoiles en attente de quelque chose, tel un public suspendu aux cordes du violon. Il courut comme des doubles - que dis-je ! des triples, il sauta comme le public sursaute au changement soudain de la mélodie, il caressa la neige comme l'archet caressait une corde, il se sentait libre comme les doigts qui changent sans cesse de corde ou de position pour donner libre cours à la liberté, ses cheveux virevoltaient comme les notes de musique dans la salle, il fit trois pas en avant et s'envola comme des accords assourdissants qui résonnent dans une salle...

Silence... Les yeux clos depuis le début, il sentit soudainement le vent se lever comme une foule en acclamation devant sa prestation, la lune éclaira le paysage comme des projecteurs éclairent le soliste.

Sa main droite s'arrêta d'écrire. Le bruit du stylo à bille qui griffonnait sur le papier quadrillé s'était estompé dans la nuit. La lampe de bureau vrombissait légèrement, l'horloge produisait un bruit constant et la musique qui sortait de la radio venait dérégler ce tempo régulier. Elle tourna la tête vers la fenêtre. La nuit s'était installée et il était approximativement minuit et demie quand elle ne trouva plus rien à écrire. Et pourtant, une fine lumière vint légèrement illuminer son visage et sa main se remit à écrire, le décor avait changé dans sa tête.

Mik ouvrit les yeux et devant lui se trouvait un paysage époustouflant. À force de courir, sauter et grimper, il était arrivé au point culminant de la montagne.

Devant lui se trouvait un paysage à couper le souffle : la pleine lune était haute dans le ciel et illuminait tout ce qu'elle pouvait de son fin voile blanc. C'était la première fois qu'il la voyait si belle. On aurait dit une sphère de lumière soigneusement emballée dans un fin tissu de soie transparent qui venait doucement vous caresser la peau comme sa mère qui caressait autrefois ses cheveux de sa si douce main. Mik tendit l'oreille

un instant. La nuit était silencieuse et pourtant, il y avait divers bruits qui prouvaient que la vie régnait la nuit...

Mik sentait la neige se tasser sous son poids. Il redescendait chercher du bois, mais pendant qu'il effectuait sa tâche, il entendit de doux craquements de branches derrière lui.

Il déposa lentement les bois dans la neige et entreprit de doucement s'approcher de la source du bruit. Peut-être, pensa-t-il, cela n'était qu'un animal sauvage qui parcourait le bois ou un oiseau tombé dans un buisson. Ce qu'il vit l'époustoufla.

Une jeune fille dansait. Elle était habillée tout en blanc, de petits chaussons à ses pieds, elle tournait sur elle-même en effectuant de gracieuses pirouettes. Elle était magnifique. Ses longs cheveux à reflets dorés suivaient ses mouvements comme une rivière qui suivait son courant déjà tout tracé, ses fines jambes paraissaient si fragiles et pourtant, Mik fut ébloui quand elle fit un grand saut en l'air les deux jambes écartées. Elle ne dansait pas pour danser, Mik le sentait, elle dansait pour raconter une histoire. Mik se mit, sans s'en rendre compte, à fredonner un air qui s'accordait parfaitement aux mouvements de la jeune fille. Celle-ci dut l'entendre car elle lui sourit, comme une invitation à venir danser avec lui. Hypnotisé, Mik vint rejoindre la jeune fille et ils dansèrent tout au long de la nuit, la mélodie de Mik fredonnant à travers la nuit, les pieds de la jeune fille qui foulaient la neige avec légèreté et leur complémentarité qui donnait l'impression de voir deux jeunes enfants danser dans un ensemble hors du commun. Mik savait qu'ils n'étaient pas seuls, les animaux de la nuit, les étoiles et la lune les observaient en silence.

Le soleil pointa doucement sur la montagne. Ils étaient toujours en train de danser, Mik était essoufflé, mais ne pouvait s'empêcher de continuer de danser avec cette inconnue, il avait froid, il avait mal, il suait, mais son histoire le captivait. Il pensait pour toujours pouvoir ressentir

cette sensation de bonheur à travers de si beaux mouvements. Ils bondirent haut dans le ciel, marquant sur la neige leurs ombres à jamais, et ils s'envolèrent ensemble...

Le lendemain, la disparition d'un jeune garçon fit la une des journaux...

Rayen BOUABID

Le soupir du pianiste...

Je te remercie...

Non pas parce que tu m'as écouté, mais parce que tu étais la seule à me comprendre....

Je te serai éternellement reconnaissant ... C'est la moindre des choses que mon modeste pouvoir puisse accomplir...

Je n'ai pas honte de pleurer toutes les larmes de mon corps devant ce public... Mais je ne peux même pas verser une larme en ta présence de peur que je ne te déçoive...

Même si tu m'as déjà déçu...

En fait, tu n'y es pour rien...C'est juste ce monde d'insensibles qui n'est pas à la hauteur...Qui ne t'arrive pas à la cheville...Qui fait tout pour te faire souffrir...

Tu n'as pas ta place dans ce monde...

Tu n'as ta place nulle part...

Tu dois retourner à l'endroit où tu as vu la lumière pour la première et la dernière fois ... Entre les lignes des partitions et les notes de solfège... Au fin fond du monde de la musique...

M'entends-tu ?

Je sens ta présence, je suis certain que tu es là, parmi les centaines d'enfants, d'hommes et de femmes présents ici... Mais ils ne te voient pas, ils ne pourront JAMAIS te voir, même moi suis incapable de dire où tu es... Ils ne te verront pas tant qu'ils n'auront pas franchi le seuil du monde...Et là ce sera trop tard...

Ils affronteront la mort...

Dans quelques secondes, je vais commencer ma performance...Tout me revient à l'esprit, du moment où j'ai fait ta connaissance jusqu'à présent... Pourtant je sens que ça prend une éternité...Tu m'as appris

qu'un pianiste doit être insensible au temps, aux heures qu'il passe à déchiffrer et à jouer, s'il veut vraiment devenir un grand musicien digne de ce nom Malheureusement, je suis loin de l'être...

Je ne suis rien, en fait... Je ne suis que le portrait du souffre-douleur idéal sur lequel les sadiques se défoulent... Je ne suis rien sans toi...

Toi ! Oui toi ! Toi, qui m'as montré le chemin du bien-être. Toi, qui ne t'es jamais lassée de m'aider au piano... Toi, qui m'as fait aimer la vie...

Ne suis-je pas pathétique ? Sans espoir ? Sans rien du tout sauf ce piano qui attend avec patience que j'appuie sur la première note ?

Ah ! Et puis épargnez-moi vos railleries ! Vous qui vous amusez à inventer des histoires à l'eau de rose à propos de moi ! Vous qui êtes de simples adolescents qui considèrent le moindre contact entre un garçon et une fille comme le tabou du siècle ! Vous me faites presque pitié... Vous ne comprenez rien du tout...

Ce n'est pas de l'amour... C'est autre chose... Indescriptible... Seules les notes peuvent l'exprimer, seuls ces crescendos et ces diminuendos sont en mesure de montrer sa gravité....

Une première larme s'écoule...

Je ne peux pas me permettre de pleurer devant ce monde... Si seulement tu étais là, tu m'aurais donné un de tes mouchoirs qui sentent toujours bon, comme tu l'as toujours fait...

Je laisse cette larme tendre s'écouler sur ma joue, puis d'un geste sec je l'essuie... L'heure est grave...

Parlons un peu du passé ! Des moments passés ensemble...

Quand j'ai d'abord intégré le conservatoire, je ne connaissais personne, je me sentais seul entre ces cliques d'expérimentés qui jouaient depuis des années... Tu m'as gentiment aidé à trouver ma place parmi eux...

Pour être tout à fait honnête, tu étais de loin la meilleure pianiste dans la région, et peut-être dans le pays, qui sait ? J'écoutais avec stupéfaction tes prestations, je regardais jusqu'à avoir le tournis tes doigts jouer

aisément sur le clavier. Tu n'étais ni prétentieuse ni arrogante... Quand je me bloquais dans une partition, c'était toujours toi qui me venais en aide... Tu m'as fait aimer la musique...

Je pose les mains sur le clavier...

Sais-tu quel morceau je vais jouer ? C'est « liebestraum 3 » de Liszt, le morceau que tu aimes le plus... Tu voulais tellement le performer mais tu n'as pas eu le temps nécessaire pour ça...

Tu as attrapé, à mon grand accablement, ce cancer...

Tout le monde a négligé tes souffrances, personne ne s'est soucié de toi ! Même pas tes proches ! Mais moi je sentais que quelque chose n'allait pas chez toi, on était si proches l'un de l'autre que tes sentiments étaient les miens... Ce n'est que lorsque tu as été diagnostiquée que le choc a eu lieu... Mais c'était déjà trop tard....

Une seconde larme s'écoule...

Personne n'a vraiment apprécié ton talent à part moi... Tu n'as jamais eu l'occasion de le montrer en fait, à part les petits récitals du conservatoire... Mais je ne te pardonnerai pas une seule chose : tu m'avais promis d'assister à mon concert...

Tu te rappelles quand j'ai parlé de déception tout à l'heure ? Eh bien, nous y sommes !

Comment as-tu pu me laisser à mi-chemin ? Pourquoi n'as-tu pas fait un petit effort pour retenir temporairement ces tumeurs ? Tu es la détermination elle-même ! Et voilà que tu baisses les bras devant cette vilaine maladie sans remède...

J'ai voulu t'offrir un dernier cadeau... Un véritable cadeau... Maintenant que j'y pense, je ne t'ai jamais rien offert... Et je ne le pourrai jamais...

Comme je suis ingrat ! ...

Peut-être que je ne suis pas réaliste... Peut-être que tu n'as pas eu le temps de manifester de résistance face à la maladie... Mais bon, je ne peux pas t'en vouloir... « C'est comme ça », comme tu me dis toujours

en souriant à chaque fois que je te demande le secret de ta technique...
Le regard vide mais l'esprit plein d'émotion, je commence mon
morceau... Un vrai chef-d'œuvre...

M'entends-tu ?

Peu importe où tu es à présent... L'essentiel c'est que tu es entre de
bonnes mains... Et que tu seras très fière de moi quand nous nous
rencontrerons de nouveau... Au Paradis...

Je t'adore... Merci infiniment...

Que Dieu ait ton âme pure et sereine...

Fatma Maysa JRAD

Flute alors !!!

Vendredi 13 novembre 2020.

Mon frère et moi venions d'emménager ensemble dans un appartement situé tout près de notre université, après avoir galéré pendant des mois et des mois entre les différents moyens de transports et les horaires difficiles pour arriver à l'université ; cette perte de temps considérable a fini par persuader les parents, qui ne se réjouissaient pas trop à l'idée de nous louer un appartement au lieu de faire le trajet quotidien. Et à l'occasion, on a décidé d'inviter nos amis Eunice et Killyann pour une petite célébration dans notre propre appartement qui n'était en fait qu'un minuscule S+2 équipé des commodités nécessaires, meublé d'anciens objets divers.

Ils étaient tous dans le salon en train d'attendre les pizzas en regardant un film à la télé, alors que moi, je préférais explorer mon nouveau chez-moi tout en écoutant les sempiternelles chamailleries de la bande...

« Je n'arrive pas à croire que vous nous avez invités sans même que vous n'ayez pris la peine de cuisiner quoi que ce soit », venait de s'exclamer Killyann.

« Crois-moi, tu ne voudrais certainement pas finir empoisonné par un plat dégueulasse cuisiné par Félicia », lui a calmement répondu mon frère. « Oui, mais il ne parlait pas de moi. Il parlait de toi espèce de radin. C'est toi qui fais à manger, normalement. En plus, tu es le plus vieux de nous deux et tu sais cuisiner beaucoup mieux que moi », ai-je crié à Félix depuis MA nouvelle chambre que je découvrais avec admiration.

« J'ai cinq minutes de plus que toi, je ne suis pas plus vi... »

« Taisez-vous, vous gâchez le film ! », lâcha Eunice en coupant la parole à mon frère.

Je continuai de fouiner dans la chambre et installer mes affaires tout en gardant un œil attentif sur ce qui se passait dans le salon, épiant le moindre mouvement annonçant la livraison des pizzas qui allaient être livrées, je l'espérais, d'une minute à l'autre, lorsque je tombai sur un magnifique objet qui semblait très ancien puisqu'il était orné d'innombrables motifs similaires à une écriture ancienne : l'objet en question était une sorte de flute en bois d'ébène gravée et richement ornée. Il était incrusté dans une partie de l'unique armoire du studio, si parfaitement emboîté qu'il semblait en faire partie tellement il s'enfonçait parfaitement dans le recoin du meuble. Précautionneusement, je saisis la flute et l'avançai vers ma bouche pour souffler dedans lorsque j'entendis la sonnette de la porte retentir.

Driing, Driing : la sonnerie avait retenti, causant un bruit horrible qui hanta tout l'appartement pendant quelques secondes, annonçant l'arrivée de nos pizzas. C'était en effet le livreur de pizzas. Malgré mon ventre qui criait famine, je résistais, comme hypnotisée par le charme de la flute pour souffler dedans.

Des cris parvenaient du portail pour me demander si j'avais de la monnaie quand je soufflai pour la première fois dans la flute et qu'un son étrangement harmonieux se répandit dans les airs, un son qui semblait être accompagné d'une sorte de spectre ou de fumée légère au point de croire que ce n'était qu'une chimère, fruit de mon imagination, ou peut-être de la poussière accumulée.

Brusquement, un silence percutant submergea l'espace et j'entendis des cris venant depuis la porte d'entrée : « Appelez les secours, il ne respire plus ... »

En arrivant sur le seuil de la porte, j'ai vu le livreur en combinaison gisant par terre, image terrifiante encore incrustée dans ma mémoire.

On a déclaré à la police l'incident et fourni les vidéos capturées par les caméras de surveillance, qui ne montraient pas le monstre que j'ai vu. Les agents ont affirmé qu'il était mort d'une intoxication et je ne dis rien au sujet du monstre que j'ai vu à qui que ce soit sauf à Félix...

Samedi 14 février 2021.

Félix et moi sommes en famille chez nos parents avec notre oncle et sa femme, pour un dîner familial. Puisqu'aujourd'hui on ne travaille pas et qu'on termine tôt les cours, on a accepté de venir pour passer le week-end ; je prends avec moi quelques affaires sans oublier ma mystérieuse trouvaille que je comptais présenter à la famille. Dès que je saisis la flute de mon sac, Félix s'en empare, impressionné par la rareté de son apparence et souffle dedans. C'est à ce moment-là que mon oncle met la main sur la poitrine, se lève pour quitter le salon en disant qu'il ne se sent pas bien. Je l'ai donc accompagné à la chambre d'amis mais j'avais l'impression que je venais de voir les mêmes spectres émaner de la flute et se disperser pour se loger dans les narines de mon oncle, mais cela ne pouvait évidemment pas être réel. Félix s'est joint à moi pour m'aider à le soutenir, puisque je n'y arrivais pas toute seule. Mais son teint blême et sa respiration de plus en plus difficile, nous ont amenés à avertir le reste de la famille qui débarqua. Mon frère et moi regardions, tétanisés, le truc noir flottant au dessus de notre oncle, qui était en train d'aspirer son âme tout en suivant sa trajectoire... Elle avançait, sinueuse, depuis le salon... Non... depuis la flute.

Je savais désormais que mon oncle était en train de mourir mais je ne savais absolument pas quoi faire et comment je pouvais faire fuir ce truc. Ma main heurta un objet sur la commode qui tomba et une musique que je ne connaissais que trop bien s'en échappa. C'est ma petite boîte à

musique que mon grand-père m'avait offerte pour mes dix ans. Avant même que je ne m'en rende compte, le "fantôme" avait disparu. Nous nous sommes précipités vers l'oncle pour voir s'il respirait encore. Quoi ? Comment ça se fait qu'il soit vivant ? il respire et son cœur bat. J'ai quand-même appelé une ambulance pour être sûre qu'il va bien. Les ambulanciers nous ont dit que, juste après qu'ils l'ont emporté, mon oncle a eu une crise cardiaque et qu'ils ont pu le sauver grâce à nous.

Dimanche 15 mai 2021.

On vient tout juste de rentrer de chez nos parents bouleversés par cette série d'évènements tristes alors qu'on avait commencé une nouvelle étape de notre vie. Nous étions dans le salon lorsque Félix osa revenir sur ce qu'on venait de vivre :

- Dis-moi que tu as bien vu la chose noire, hier.
- Je l'ai bien vue mais les autres n'avaient pas l'air de remarquer quoi que ce soit. Ils sont entrés et sortis comme si de rien n'était... D'ailleurs c'est la même que celle que j'ai vue avec l'incident du livreur de pizzas, la dernière fois avec Eunice et Killyann. Je crois que..... c'est le son de la flute qui l'attire.
- Tu crois ??!!! moi, je crois qu'il est parti lorsque tu as fait tomber la boîte à musique ; il avait même l'air de s'enfuir quand la musique a commencé. Et je crois bien que nous sommes les seuls à le voir. D'ailleurs, regarde... je l'ai apportée...

M'a -t- il dit en sortant la boîte à musique de son sac à dos.

Lundi 16 mai 2021.

Je suis avec Félix, on vient de terminer nos heures d'étude pour aujourd'hui et on est seuls dans le salon. J'ose enfin lui proposer de confirmer nos doutes autour de cette maudite flute. Je propose de faire un essai en me munissant de la boîte à musique pour faire disparaître le

mal qui émanait de la flûte du diable.

Je saisis le satanique objet en tremblant tout en espérant que tout ceci ne soit qu'un cauchemar qui prendrait bientôt fin. Je demande à Félix de faire très attention et de bien ouvrir la boîte à musique dès qu'il entend les sons de la flûte. Je souffle doucement lorsque la porte d'entrée s'ouvre et que je découvre devant moi Eunice, un sourire s'arrêtant net sur son visage masqué par cette sorte de fumée à peine visible qui s'enfonçait dans ses orifices !!

Incrédule, je commence à crier à Félix, tétanisé, afin qu'il ouvre la boîte et donne une chance à notre amie d'échapper à une mort certaine. Ce dernier finit par réagir en ouvrant la boîte pour nous laisser voir clairement ce que notre esprit refusait de croire.

On a appelé les secours et les ambulanciers ont accepté de nous laisser venir avec eux. Comme je m'y attendais, l'âme d'Eunice était en train de se faire aspirer hors de son corps et Félix essayait de faire fuir le spectre en gardant la boîte à musique sur lui, bien enfouie dans son sac, car les ambulanciers n'avaient pas compris ce que faisait Félix et le lui avaient même interdit : c'était inapproprié, selon eux. Mais dès qu'on a vu le spectre revenir, on ne pouvait pas rester les bras croisés !! C'est alors qu'une idée me vint et je fis semblant de faire tomber maladroitement la boîte à musique du sac. Le monstre s'en alla aussi rapidement qu'il était arrivé. Il rendit à mon amie son âme en partant. Elle ouvrit soudainement les yeux...

Eunice est à l'hôpital et elle va bien pour l'instant.

- Tu penses que c'est la boîte à musique ?
- Oui je pense que c'est le fait de la faire tomber, ça envoie des radiations.
- Comment tu sais ça, toi ?
- Je les entends.
- Mais qu'est-ce qui l'attire ?

- Le son de la flute !! je te l'ai dit ...
- Le livreur !!! puis l'oncle et maintenant Eunice !!! C'est trop !! Il faut faire quelque chose !
- Oui ! il faut la détruire !

Une semaine plus tard.

Depuis l'accident qu'a eu Eunice rien ne s'est passé jusqu'à aujourd'hui, d'ailleurs elle va très bien maintenant. Pour éviter d'autres accidents, on a bien brulé la flute maudite pour que personne ne tombe dessus et ne risque de se faire tuer ou de faire du mal autour de lui ; c'était bien étrange que la musique soit aussi bien à l'origine du mal que du remède. Depuis, on a quitté le studio, préférant passer de longues heures de trajet plutôt que de faire des trouvailles aussi mortelles.

Farah GHJAWALIA

Les mélodies du rêve

Je suis une personne qui a son propre monde, et la seule façon pour accéder à ce monde est d'écouter de la musique. Je peux dire qu'elle est ma meilleure amie.

Comme tous les jours, après des heures fatigantes à l'école, je prends mes écouteurs pour écouter ma chanson préférée, celle des « The Neighbourhood », c'est une bande de rock. Les yeux fermés, perdue dans mon monde. Je peux écouter les notes jouées par les anges. Des milliers de personnes crient en même temps. Le bruissement, les bavardages, les cris... C'est incroyable, je ne peux supporter tout ce bruit. Ma tête est sur le point d'exploser.

J'ouvre les yeux, très surprise par ce que je vois ! Je suis arrivée à leur concert !! Je ne peux pas croire ce que j'ai sous les yeux ... Une grande scène et un public qui crie d'une seule voix. Je me bouche les oreilles à cause de ce brouhaha. Mais soudain, cinq hommes apparaissent sur cette vaste scène. Les cris et les hurlements se multiplient...

J'aperçois les instruments musicaux : une guitare basse, une batterie, une guitare électrique...

Les larmes aux yeux, je mets la main sur la bouche d'incrédulité. La musique dynamique est comme de la magie non seulement pour moi... mais pour tout le public. Je chante à tue-tête avec tout le monde. Je perds la notion du lieu et du temps. La suavité de leur musique est incroyable. Je sens que ma fatigue n'est plus là. Elle a disparu. Je suis le rythme avec enthousiasme et excitation. Ma joie ne peut être décrite avec

les mots ; les paroles, les notes, les voix angéliques... tout me rend vivante à nouveau. Cette chanson mélancolique fait couler mes larmes. Chaque chanson a son histoire. J'ai toujours rêvé d'assister à un de leurs concerts. Voir d'autres fans pour partager la même passion.

Je rêve de chanter sur scène pour partager mes sentiments, mes idées, mes points de vue...

Je murmure : « Est-ce que ce rêve se réalisera ? ».

En un clin d'œil, je me trouve sur scène, avec mon microphone. Mes yeux brillent de joie, le public crie mon nom pour m'encourager. Je prends une profonde inspiration et je commence. Je ne contrôle plus mon corps. La musique chantante m'a complètement engourdie. Je chante joyeusement. Tout le monde suit mes mouvements. J'aperçois les expressions d'admiration sur les visages. Le public, satisfait, crie d'enthousiasme. Je me sens fière, fiévreuse quand les applaudissements se multiplient. Je souris jusqu'aux oreilles.

Je salue les membres de la bande avec une douce émotion. Je peux dire que je suis heureuse comme un poisson dans l'eau.

Mais mon sourire a disparu au moment où j'ai vu quelque chose de bizarre... Je ferme les yeux mais je la vois encore... « Est ce que c'est ma mère ? Pourquoi est-elle là ? À New-York ? »

Soudain, tout est flou...Rien ne semble réel !

J'entends la voix de ma mère... Elle porte une cuillère à la main et une marmite dans l'autre main. « Viens, aide-moi ! Je suis toujours fatiguée... personne ne m'aide. »

La scène... le public... tout a disparu... ?!

J'ouvre les yeux ; le bruit des voitures, des motos, des bus et des camions. Ma mère est en colère, mes sœurs et mon frère crient en jouant...

Je frotte mes yeux. « J'ai pleuré ?? » Je me lève et me dirige vers la cuisine.

« Je pense que tu as fait un beau rêve, tu as souri en dormant », dit ma sœur.

Je lui réponds « Vraiment ? Je ne me souviens pas de mon rêve... »

Où aller ?

Six heures après l'opération, allongé sur le lit, il ouvre les yeux doucement. Depuis quand était-il là ? Avait-il sombré dans le sommeil, ou perdu connaissance ? La soif lui desséchait la bouche. Sa vision est floue, et brusquement une douleur terrible comme un poignard dans le coeur le saisit. Il a une forte nausée au point qu'il vomit ses tripes. Quelques minutes qui durent plus que mille ans et pèsent aussi lourd que l'éternité passent ; l'image de cette pièce solitaire et lugubre s'éclaircit enfin. Ses mains, tenues par des menottes, sont presque paralysées sous l'effet de l'anesthésie. Des voix étranges, sourdes et déformées par l'écho, proviennent du fin fond de cet hôpital abandonné. Ces voix à peine audibles discutent entre elles, planifiant un stratagème pour le manipuler et l'utiliser comme une arme pour terroriser les gens. Il a du mal à déchiffrer ces paroles, mais avant tout, il doit penser à sauver sa peau. Saisi d'une force extraordinaire, il a pu briser les chaînes et détruire toutes les portes qui barrent son trajet. Il ne sait guère où aller mais il ne peut plus rebrousser chemin. Sans reprendre haleine, de toutes les fibres de son corps, il court, court frénétiquement, puis se force à s'arrêter. Il arrive à un endroit isolé au milieu des bois où personne ne peut le trouver. Il regarde derrière lui : il n'y a personne, il est désormais loin, très loin. Troublé. Anxieux. Inquiet. William prend du temps à réfléchir. Si seulement il avait renoncé à participer à l'expérience. L'expérience, pense-t-il soudain. Il eut des flashbacks. Mentalement, il revit plan par plan la scène. Il s'est porté volontaire pour participer à une recherche sur le cerveau. Il a subi une opération risquée, c'est surprenant le fait qu'elle ait réussi. Oui, il se souvient maintenant de tout. Plus tôt, il utilisait onze pour cent de son cerveau. Des vibrations parcourent tous ses membres et le font tressaillir. Dorénavant, il est capable de sentir tous les sons de

la planète dans son corps : tonnerres de l'orage, cacophonie, chocs, bruissements... murmures, cris, sifflements... Les vibrations sonores pénètrent son corps jusqu'aux profondeurs. C'est ainsi qu'il décide de commencer son aventure pour découvrir les bruits du monde.

Il sent la peur, qui se cache toujours dans de l'obscurité, derrière un faux sourire. Il se bouche les oreilles mais ces sons criards, ces bruits rauques ne cessent de l'effrayer.

Il se raidit, frémit et claque des dents. Ses mains sont moites, des sueurs froides glissent sur son front et il respire intensément.

Les images de ces enfants innocents terrifiés, terrorisés, lui parviennent : leurs larmes, leurs gémissements, leurs soupirs fugitifs qui, ensemble, forment une si sombre, si triste symphonie.

Ses battements de cœur et sa circulation sanguine ralentissent. Il a des ecchymoses sur l'âme, sa gorge se serre et ses yeux se sont éteints. Comme il était ignorant, insensible aux tragédies qui l'entouraient !

Comme il était égoïste !

Maintenant, William ressent tellement leurs blessures et leur douleur qu'il semble aussi mélancolique qu'un bonnet de nuit et fond en larmes.

D'un coup, toutes ses idées s'arrêtent et avec eux s'arrête la vie de cet homme.

Il a quitté ce monde !

Textes des lauréats “Adultes”

TUNISIE

BEN HAMIDA Imen - *Au rythme du bendir*

JRAD Sami - *HUM... trois lettres qui ont bouleversé ma vie*

HAJJEM Rafiaa - *Musique pour tous les goûts*

BELGIQUE

PIROTTON Pierre - *Avec un ciel si bas*

LECLERCQ Valérie - *La grande Cloche du poème 340*

ERKEN Geneviève - *À toi qui as été souvent rompu*

BEUGIN Estelle - *Ce soir-là*

VINCKE Pierre - *Le chœur de pierres*

THIRIFAYS Pauline - *Album*

ROELANTS Hubert - *À la recherche du son perdu*

RAU Guy - *Prélude et fugue pour une cloche*

LOMBRY Marianne - *Cacophonie feutrée*

JACOBS Catherine - *De mémoire d'Homme*

Imen BEN HAMIDA

Au rythme du bendir

Une turbulence secoue l'avion.

Dalila s'agrippe de nouveau au dossier de son siège et se concentre sur sa musique. Elle a, toujours, craint les hauteurs.

Les notes de piano qui résonnent dans sa tête lui font rapidement oublier le monde qui l'entoure, les vibrations des réacteurs, les voix des autres passagers.

La musique est pour elle plus qu'un simple son rythmé. C'est une thérapie pour le cœur. Elle raconte l'histoire d'un peuple, ses espérances et ses désirs. La musique est si importante dans sa vie que Dalila a passé ces dernières années à l'étudier au Conservatoire Royal de Belgique.

Une autre secousse, suivie de l'applaudissement des passagers, le commandant annonce l'atterrissage.

Dalila est de retour dans son pays natal pour revoir sa grand-mère, Zina. Elle a insisté pour qu'elle lui rende visite. Le voyage est long jusqu'à Redeyef, mais tout aussi excitant.

Enfant, la maison de sa grand-mère était son monde magique. Elle y passait toutes ses journées à jouer et quand venait le soir elle posait sa tête sur le genou de grand-mère Zina. Une histoire ou deux et elle se retrouvait dans les bras de Morphée.

Dalila arrive, le soir, à Redeyef. Après tant d'années, il faut qu'elle

retrouve son chemin. Heureusement, tout le monde connaît la maison de Zina. À peine cinq minutes pour être devant la porte d'entrée. Et là, juste avant de frapper, elle entend une voix douce dire : « Entre ma fille ».

Avec un léger grincement, la porte s'ouvre. L'antichambre est sombre excepté un coin de lumière qui s'infiltré depuis l'intérieur de la maison qui est construit selon les traditions de la région. Le centre est à ciel découvert et toute les chambres s'organisent tout autour.

Dalila suit la lueur qui la guide vers une vieille femme toute vêtue de rouge, une ceinture jaune en laine marquant sa taille. Assise sur un tapis à même le sol, au clair de lune, elle porte bien son costume traditionnel, le houli. Zina a gardé le même sourire fier, les mêmes tatouages berbères même s'ils se sont un peu estompés par le passage du temps. Elle fait signe à Dalila et lui demande de s'asseoir près d'une table basse.

De la vapeur s'échappe encore du plat de couscous, posé là, comme si grand-mère savait l'heure exacte de son arrivée. Elle garde le silence le temps que Dalila finisse de manger. De temps à autre elle remue les braises sous la thèière.

Le silence rythmé par le craquement des braises ressemble à une berceuse. Il fait resurgir un tas de souvenirs. Soudain, Dalila se sent de nouveau comme la petite fille qu'elle était auparavant. Et comme par réflexe, elle pose sa tête sur les genoux de sa grand-mère qui aussitôt commence à lui caresser les cheveux.

Elle hésite plusieurs fois à parler, à briser ce silence qui a duré longtemps. Peut-être se sent-elle un peu gênée de se comporter comme une enfant ? Mais le réconfort d'être de nouveau dans cet endroit magique la paralyse pendant un moment.

Le ciel est beau dans cette région du monde. Loin de la pollution, elle peut voir les étoiles scintiller. Depuis combien de temps n'a-t-elle pas

levé la tête vers le ciel ? senti l'air frais du soir ? écouté la douce brise ? Quelque chose au loin brise ce silence. Un son familier transporté par le vent. Le son des bendirs et des chants qui résonnent. Plus elle écoute, plus elle se sent légère. Son cœur bat au rythme du bendir.

Le son métallique d'un plateau la réveille. C'est le matin, elle s'est endormie. Elle se retrouve seule à la maison. Sa grand-mère est sortie sans dire un mot.

Dalila s'assoit sous l'arbre, au centre de la maison, pour prendre le petit déjeuner, son esprit encore sous le charme de ces sons mystérieux de la veille.

Elle aperçoit une chambre toute particulière. Depuis la fenêtre, elle remarque d'anciennes photos de son père Chérif. Le mur est orné de certificats et de prix scolaires. Elle entre dans la chambre, curieuse de découvrir peut-être une autre facette de cet homme qui a toujours joué un rôle central dans sa vie.

La chambre semble figée dans le temps, même la poussière n'a pu l'altérer. Elle est pleine d'artefacts d'un jeune homme remarquable qui aimait la science et l'art. Elle se sent attirée par un ancien tourne-disque, majestueux, au coin de la chambre, peut-être dans l'espoir de guérir de ce vide qui est né à son réveil, ce matin. Une collection somptueuse de classiques se présente à elle. Le choix est rapide : un album des Bee Gees. Son père lui en avait tellement parlé.

Allongée sur le vieux lit, elle écoute la musique s'entremêler au gazouillis des oiseaux nouvellement arrivés, peut-être eux aussi sont-ils en quête de bonheur ou d'un son capable de faire vibrer l'âme.

La porte d'entrée grince. C'est grand-mère Zina qui revient à la maison.

L'âme de Dalila s'éprend d'un tourbillon d'émotions. Elle sait que c'est à côté de sa grand-mère qu'elle pourrait retrouver la sérénité.

Dalila lui pose un tas de questions sur le passé de son père, ses passions et son amour pour la lecture et la science. Elle babille auprès d'une grand-mère laconique de nature. Elle sent un nœud dans l'estomac comme si elle voulait avouer quelque chose. Mais elle ne sait pas comment aborder le sujet avec elle. Soudain, comme si elles étaient dotées d'une raison propre à elles-mêmes, ses lèvres prononcent la « Hadhra ». Dalila rougit, détourne le regard et tire sur sa chemise. Confuse de ce comportement inattendu, elle s'efforce de reprendre le contrôle sur son corps devenu étranger. À sa grande surprise, sa grand-mère a le sourire au visage.

« Oui », dit Zina.

Elle lui parle de la Hadhra d'hier et d'aujourd'hui. Elle lui parle de ce rituel ancien presque perdu, maintenu en vie par quelques hommes croyants et désireux d'aller au-delà des frontières du matériel. Pour la première fois, Dalila voit en sa grand-mère un côté profond et mystérieux. Zina la sage.

Une mélodie s'incruste au milieu de ce nouveau monde plein de mystère. À la fois familière et perturbatrice, la sonnerie du téléphone portable de Dalila sonne le réveil, le rappel à la réalité. C'est sa mère toute joyeuse et excitée de lui annoncer que le poste qu'elle – Dalila - a toujours rêvé d'obtenir lui est accordé.

Fille unique, sa vie a toujours été minutieusement tracée par ses parents et tout particulièrement par son père. Et cette annonce doit normalement représenter le point culminant de leur travail et de leurs sacrifices. Seulement, ses oreilles sont submergées par les battements incessants d'un bendir au loin qui l'appelle à l'aventure.

Dalila, ivre de passion et de joie, entre rêve et réalité, ne cesse de revivre le son du bendir. « Jeudi soir », lui a dit sa grand-mère. C'est le jour où elle assistera aux anciennes coutumes de ses ancêtres, et où elle s'abreuvera de ce son magique qui l'ensorcelle depuis son arrivé au bled. Jeudi soir, Dalila se revêt d'une jebba blanche, offerte par sa grand-mère, et met des baskets aux pieds, mariant le style oriental avec l'occidental. Elle se regarde dans le miroir, en se tournant à droite, à gauche, telle une petite fille essayant pour la première fois les habits de sa mère. Le moment venu, elle marche avec Zina au clair de lune vers le mausolée de Sidi Abid, un saint très respecté dans la région.

Au loin, Dalila entend une foule s'animer dans le mausolée. Des enfants passent la grande porte jaune en bois. Ils tournent autour de Zina en affichant des visages d'anges et ne repartent que les mains pleines de bonbons. Dalila tourne son attention vers l'intérieur du mausolée, attirée par la vibration qui s'en échappe.

Un long couloir sombre s'étend le long de la structure. Au fond, Dalila aperçoit les kanouns, à même le sol, illuminant d'une couleur rouge sang les bendirs disposés en cercle tout autour afin de chauffer et de tendre leur peau. Certains tambours émettent déjà des battements alternés de l'autre côté du couloir dans un patio où beaucoup de gens se sont rassemblés.

Une belle odeur d'encens flotte dans l'air et ne semble pas disparaître car certains hommes habillés de jebbas blanches en mettent constamment dans les kanouns. Le reste des gens est éparpillé dans le patio, dos au mur et à même le sol. Ils chuchotent et regardent les différentes préparations. Dalila veut s'approcher d'un des hommes qui vérifient les bendirs mais la douce main de sa grand-mère la retient. « Viens t'asseoir, ma fille », lui dit Zina.

Le silence s'abat d'un coup sur le patio quand un grand homme à la peau couleur olive arrive. Dix hommes se mettent debout, certains ont

des bendirs à la main. Pendant un instant, Dalila se rappelle qu'elle a laissé son téléphone à la maison. Elle pensait ainsi éviter les appels incessants de sa mère et les messages furieux de son père, mais elle regrette son choix. Elle aurait voulu tout enregistrer.

Des coups de bendirs se font entendre ici et là, désordonnés et libres. Les hommes commencent à réciter le nom de Dieu : « Allah, Allah, Allah ». Et comme si un son en appelait un autre, les deux se mettent en unisson. La résonance est captivante.

Soudain, le derviche commence à réciter des paroles poétiques qui traitent des qualités du prophète, de ses compagnons et de Sidi Abid. Il parle aussi de l'amour de Dieu et de la beauté divine.

Le rythme s'accélère, les hommes s'alignent en deux rangées formant un couloir où le derviche va et vient. De temps à autre, il ordonne à ses disciples de réciter un des autres noms de Dieu.

Les mouvements du groupe et les changements du rythme ressemblent au va-et-vient des vagues d'une mer capricieuse, tantôt calme, tantôt déchainée. Et comme un brouillard, les vapeurs blanches de l'encens deviennent plus denses, couvrant le derviche et ses disciples. Dalila ne voit plus que les silhouettes qui dansent et récitent les paroles de plus en plus rapidement, de plus en plus fort. Elle remarque que son corps danse au gré de cette musique ancestrale, se laissant guider par le rythme des bendirs qui résonnent au plus profond de son âme. Son souffle se raréfie et son cœur bat la chamade. Elle ne se contrôle plus et ne cherche pas à reprendre le contrôle.

Une voix s'élève au-dessus des autres, des mots insensés dans une langue obscure. Le derviche apparaît parmi les ombres, frappant le sol de ses pieds, sa tête projetée de haut en bas. Il s'avance vers les groupes de personnes et prononce des mots inaudibles. Leur bonheur est indéniable.

Puis, il se dirige vers une chambre où on peut percevoir un tombeau majestueux. Dalila se sent contrainte de s'en approcher. Elle redoute la main de sa grand-mère, mais cette fois elle est libre de tout mouvement. Comme si le monde lui obéissait, tout s'éloigne de son chemin, même le brouillard. Ses yeux sont fixés sur le derviche qui continue de hocher la tête, face au tombeau.

Il se retourne d'un geste brusque mais calculé. Son apparence semble différente, plus douce et plus familière. Dalila perçoit des points de lumière comme des lucioles sauvages qui dansent tout autour d'eux. Elle arrive à peine à se maintenir debout. Elle veut parler, prononcer n'importe quel mot mais elle ne le peut pas. Elle n'a pas peur. Elle se sent sereine. Le derviche la fixe d'un regard doux et chaleureux et lui dit d'une voix angélique : « Ma fille, ta vie verra un grand changement que tu ne pourras pas arrêter. Telle est ta destinée. Tu dois sauvegarder tes origines. » Elle essaye de raisonner mais en vain. Ses yeux se font lourds. Elle regarde le monde tourner autour d'elle en un tourbillon de lumière et le sol se rapprocher rapidement.

Les sons des tambours et les chants sont lointains, tandis que le derviche tient un verre à la main et lit quelques versets du Coran. Dalila se retrouve la tête sur le genou de sa grand-mère Zina qui, lui caressant les cheveux, l'aide à boire l'eau.

Elle se retourne vers sa grand-mère dans l'espoir de comprendre ce qui vient de se passer et partager son expérience pour calmer cette voix dans sa tête qui ne cesse de répéter les paroles du derviche.

« Ne t'inquiète pas », lui dit Zina. « Ce que tu as vu, c'est pour toi. C'est ça la Hadhra. »

Le lendemain, alors qu'elle tente d'extirper de sa grand-mère plus d'informations sur la Hadhra et l'expérience qu'elle a vécue, Dalila entend des bruits de pas. Quelqu'un est entré dans la maison. Elle se retourne

vers l'antichambre, et à sa grande surprise, son père se tient debout. Il a un regard glaçant, et les lèvres pressées en une fine ligne. Elle a oublié de répondre aux appels de ses parents.

Son père salue sa mère rapidement et se retourne vers Dalila. Son expression n'a pas changé.

« Tu fais quoi, au juste ? Tu joues avec nos nerfs », lui crie son père. Prise de court, elle ne sait quoi répondre. Son père ajoute : « Adulte et responsable. Après tout le mal qu'on s'est donné, tu ne t'intéresses plus à ton avenir ? »

Dalila sent les larmes s'accumuler dans ses yeux. Elle essaye de chercher, de trouver les mots justes pour raisonner son père, mais elle se sent impuissante. Elle comprend la responsabilité qu'elle a face à ses parents et leur désir de la voir réussir dans son domaine, mais la colère de son père a toujours érigé une barrière entre eux.

La respiration de son père s'emballe. Dalila s'attend à ce qu'il hausse le ton, mais, à sa surprise, il s'est calmé. Elle remarque que Zina a posé sa main sur celle de son père. Un geste aussi simple a été suffisant pour adoucir les expressions de son père.

Celui-ci soupire. Ses épaules se détendent. Il lui dit : « Je m'inquiète peut-être un peu trop. Au moins, j'ai rendu visite à ma mère. » Et, après un court silence, il ajoute : « Elle commençait à me manquer. »

Ce revirement de son père et ces quelques jours passés auprès de sa grand-mère ont été pour Dalila une expérience unique : la découverte de la Hadhra avec sa musique et ses coutumes mais surtout un pas en avant dans sa relation avec son père.

Sami JRAD

HUM... trois lettres qui ont bouleversé ma vie

Pérou, 1995.

Comment j'en suis arrivée là ? À courir seule dans cette jungle hostile une nuit de pleine lune. Délestée de tous mes équipements de mesures sophistiqués généreusement offerts, à charge de résultats probants, par le MIT, j'arrive à me faufiler dans cette dense végétation sans mes lunettes à vision nocturne confisquées par le chef Uturunku Sapa¹.

C'est que je me trouve dans un territoire où les maîtres des lieux sont les jaguars, en Amazonie occidentale, à Curanja, un affluent de la rivière Rio Purus, à une dizaine de kilomètres de la localité de Puerto Esperanza².

Je m'appelle Hayley Craft, chercheuse en physique des ondes électromagnétiques et acoustiques dans le prestigieux MIT à Boston. Mon rêve c'était d'intégrer une équipe de la NASA pour écouter l'espace ou plutôt pour étudier les ondes radios émises depuis le cosmos. Et me voilà en train de suivre le rêve d'un professeur excentrique pour prouver je ne sais quelle théorie farfelue.

Le professeur Albert Assimov, mon directeur de projet, était l'un des plus grands spécialistes des ultrasons. Il était convaincu que certains bruits de très faibles fréquences signalés dans plusieurs pays et entendus par certaines personnes seulement, les "HUM", ne sont pas de simples acouphènes dus à des bruits industriels ou à des champs électromagnétiques élevés mais qu'ils avaient une origine biologique. Assimov s'est rendu au début des années quatre-vingt dans un village péruvien dont les habitants se plaignaient très fréquemment de bruits non identifiés et qu'ils attribuaient à une tribu d'autochtones indiens dont

ils avaient une peur viscérale. Sur place, il a pu faire des mesures étonnantes sans jamais pouvoir entrer en contact avec la tribu des "Comedores de manos³", et il a échoué à apporter des preuves corroborant ses thèses.

Pourquoi Assimov m'avait-il choisie pour continuer ses recherches ? Pour lui, j'étais la seule de son équipe de doctorants digne de parachever ses recherches et cette fois j'avais un atout infailible : un guide exceptionnel qui me ferait entrer en contact avec les Indiens, sujets de sa thèse. Mais, il avait omis de me révéler que je devais entrer en contact avec des indigènes dont l'hostilité cannibalique vis-à-vis des étrangers alimentait les légendes locales.

Aujourd'hui, il va faire trois mois que j'ai pris l'avion en direction de Lima avec plusieurs milliers de dollars d'équipement scientifique à la pointe de la technologie. Donc, il a fallu que je me trimbale, à travers une demi-douzaine d'escales, une tonne d'outils, dont le cout pourrait rembourser mon prêt étudiant, dans un sac à dos où, en surplus, je devais fourrer ce que j'avais de moins encombrant dans ma garde-robe.

Je vous épargnerai les détails qui ont jalonné les trois jours de mon périple. Arrivée à Puerto Esperanza à bord d'un minuscule avion, un tacot volant pour le transport de marchandises, unique moyen pour arriver dans cette enclave de Purus qui comptait environ trois mille âmes et pratiquement inaccessible hormis par les airs. Sur place, je devais me rendre à "El Instituto Tecnológico de Purus" pour rencontrer un certain Miguel Saldaña : mon guide.

Saldaña était, comme Assimov, obsédé par cette tribu des Comedores de manos et quoique n'ayant jamais rencontré un de ses membres, il croyait dur comme fer que les ultrasons auxquels il était sensible, étaient émis par les hommes de cette tribu, leur permettant de se déplacer la nuit. Une sorte de radar... *comme pour les chauvesouris*. C'était sarcastique de ma part, mais lui il a réagi par un hochement de tête

approbatif. Il était un improbable mélange entre un Amérindien et un cowboy, une sorte d'Indiana Jones local qui avait tout l'attirail du parfait aventurier et parlait espagnol, quechua et même plusieurs dialectes panoanes.

Il m'informa que la seule façon d'atteindre mon but, c'était de descendre le Rio Purus sur sept ou huit kilomètres à bord d'une jangada⁴ pour nous amener d'abord jusqu'au village de Puerto Estiron de Marcos. Ensuite, continuer jusqu'à l'embouchure du Curanja, puis en remontant sur un ou deux kilomètres en amont de cet affluent, on devrait parvenir à notre objectif.

Arrivés à Puerto Estiron, dernier village d'autochtones sur notre itinéraire, les habitants nous ont parlé de sons étranges qui effrayaient surtout les enfants pendant les nuits les plus sombres. Dans ce hameau, on pensait aussi que cet attribut vocal permettait aux chasseurs Manos de voir dans l'obscurité totale comme en plein jour. Ce qui était sûr, c'est qu'ils leur inspiraient une peur viscérale alimentée par une abominable légende locale.

La remontée du Curanja était infernale, pas parce que la rivière était infestée d'alligators et de piranhas, mais parce que l'air était envahi de moustiques que je soupçonnais de chauvinisme tant ils me ciblaient et épargnaient Saldaña et qu'il y flottait une odeur âcre d'eau stagnante, ce qui était bien étrange vu que nous naviguions à contre-courant.

Il nous a fallu une poignée de minutes à partir de la confluence des deux cours pour atteindre notre destination. Un village qui longeait l'affluent avec un terrain défriché en cercle à la lisière de la forêt, des huttes typiques sur pilotis aux toits de chaume. Et des Indiens peu ou prou vêtus à la mode du pays et qui nous observaient sans hostilité apparente.

Les Indiens qui nous observaient étaient surtout des femmes et des

enfants, ils nous ont entourés dès qu'on a mis pieds à terre puis conduits indolemment à la cabane principale qui faisait îlot central. Une femme d'un certain âge dont l'accoutrement laissait supposer un rang élevé, s'est approchée tout près, à quelques centimètres de moi, elle était aveugle, elle a pris mon visage entre ses mains, presque maternellement, en me murmurant quelques mots en quechua.

J'étais incapable de manifester la moindre réaction. Pourtant aucune crainte, aucune appréhension ne m'animaient. La douceur de cette femme, l'accueil qu'on m'avait réservé me mettait absolument en confiance.

D'un ton autoritaire la matriarche s'est adressée à mon guide qui s'en est retourné sans demander son reste puis il s'est évanoui dans la nature. Et comme si elle anticipait mon inquiétude, elle m'a parlé en parfait espagnol castillan, affirmant qu'on n'avait nullement besoin d'interprètes. Elle se prénomme "Inti Lakha" (soleil obscur) mais je pouvais l'appeler, comme tout le monde ici, "Mama Inti".

Je lui ai dit que je m'appelais Hayley. Elle m'a souri, m'a tenu la main en m'invitant à pénétrer, pour me reposer, dans sa propre hutte, celle de la cheffe du village pour me présenter le soir même au reste de la communauté. Peu lui importait mon véritable prénom, pour elle j'étais celle qu'ils attendaient, celle évoquée dans leur ancienne prophétie.

Au crépuscule, Mama m'a invitée à venir me joindre à eux pour dîner et pour me présenter son chef-chasseur et les membres de sa communauté. À la lueur du gigantesque feu de camp, je découvris une silhouette longiligne avec une certaine prestance : plastique sculpturale, crâne rasé et âge indéfinissable : Uturunku Sapa avait quelque chose d'étrange dans sa physionomie. Des yeux à la pigmentation très claire, mais ce n'était pas le regard pénétrant et incisif qui vous subjuguait, c'était surtout dérangent, presque inhumain. Puis je me suis rendu compte que tous les hommes autour du brasero qui me dévisageaient

telle une déesse, avaient les mêmes yeux vitreux, presque sans vie.

Au lendemain, je me réveillai dans un hamac suspendu entre deux troncs lisses de palmier pacaya dans une cabane inondée des rayons d'un soleil au zénith. J'ai dû m'endormir au moins quinze heures. Mon sac était dans un coin par terre, visiblement fouillé ; plus de caméscope, d'appareil photo, de magnétophone et mon téléphone satellitaire était aussi manquant. Coupée du monde extérieur, je n'avais aucun moyen de laisser une trace de mon périple amazonien.

Hors de ma hutte, plusieurs femmes et une poignée d'enfants (à priori toutes des fillettes) étaient dispersés en petits groupes et toujours aucun mâle à cent mètres à la ronde.

"Mama Inti" surplombait ce beau monde. Des explications s'imposaient.

Au sujet de mon guide, elle m'a répondu qu'elle lui avait suggéré dans son dialecte de Mashco Piro, de décamper, s'il ne voulait pas finir avec moi dans le menu du soir.

Au sujet des yeux étranges des hommes de la tribu, sa réponse était sans détour : seuls les garçons de leur lignée naissaient avec des yeux bleus. À l'adolescence, ils sont initiés à la chasse qui, chez eux, ne se passait qu'à la nuit tombée et jamais pendant les pleines lunes.

Elle m'a même proposé de les accompagner si je désirais en savoir plus, ce n'était pas la coutume mais elle allait faire une exception pour moi. C'était à moi de lui expliquer le secret de mon atypique physiologie.

New-York, 1970.

L'histoire débutait il y avait 25 ans, pendant le marathon de New-York.

Mon père, Isaac Craft, fils d'un diplomate suédois à Washington, rencontra quelques minutes avant le départ une magnifique jeune Éthiopienne. Selina, ma mère, était championne universitaire de courses de fond. Elle, elle n'a pas gagné la course. Lui, il ne l'a même pas terminée. Ils se sont retrouvés sur la ligne d'arrivée pour ne plus se quitter. Un an plus tard, j'étais née, ma mère décéda en couches et papa me baptisa Hayley⁵. Mon physique atypique : des yeux d'un bleu magnétique (héritage paternel) et une allure mince et athlétique (merci maman).

Le soir même, comme promis, Mama Inti me donna sa permission d'accompagner Uturunku et ses hommes à la chasse. Je pouvais choisir parmi mes instruments non confisqués ceux dont j'avais besoin. Je pris mes lunettes à vision nocturne, un enregistreur d'ultrasons et mon compteur Geiger.

22h, il faisait nuit noire et mes compagnons de chasse se faufilaient dans la dense végétation comme en plein jour. Moi, même équipée de mes lunettes à infrarouge, j'avais du mal à évaluer distances et bonnes trajectoires. Ces satanés palmiers nains aux troncs jonchés d'épines me tailladaient les bras, mes jambes étaient prises dans des lianes qui sortaient de je ne sais où et mes cheveux aspiraient les toiles d'araignées à dix mètres à la ronde. Ils avançaient à quelques mètres d'intervalles les uns des autres et moi je suivais leur chef comme son ombre. Des bruits d'animaux nocturnes emplissaient les alentours, quand Uturunku donna le signal aux autres et, à l'unisson, ils se mirent tous à ... crier. Je ne sais si crier décrivait vraiment ce qu'ils faisaient : je voyais bien leurs bouches entrouvertes et ils étaient en train d'émettre des sortes de sons que je ne pouvais entendre. Même les bruits ambiants de la jungle se sont tus et, à mesure que nous pénétrions dans les entrailles de la forêt, je sentais un malaise m'incommoder ; comme si j'étais dans une chambre pressurisée après une longue plongée en apnée. C'était loin d'être insupportable, c'était juste désagréable.

Je jetai un œil sur mon capteur ultrasons : une bande était

enregistrée ; je pourrai donc l'amplifier et la convertir après pour y voir plus clair une fois notre escapade cynégétique terminée. La plupart des hommes se mirent à chasser à l'arc pendant que trois d'entre eux continuaient à émettre leurs bruits comme s'ils faisaient le guet, placés en triangle sur les extrémités de la horde en mouvement.

Le bilan de la nuit côté chasseurs : différents volatiles exotiques, des sortes de ragondins encore plus exotiques et deux sapajous, petits primates fruitiers, qu'un des chasseurs m'avait, littéralement, mis sous le nez pour me signifier qu'on les avait chassés en mon honneur. Côté scientifique : un compteur Geiger avec des taux de radiations inhabituels, des enregistrements énigmatiques et encore moins de certitudes qu'auparavant. Une évidence pourtant : le soi-disant lien qu'Assimov établissait entre les bruits suspects et la faculté de voir la nuit était infondé ; les chasseurs Manos se déplaçaient à merveille dans une obscurité totale avant même de s'adonner à leur rituel sonore.

Au petit matin, je me mis au travail pour analyser mes enregistrements. Des ultrasons d'une fréquence inouïe. Trente mille... quarante mille hertz. Des pics à 120 khz, peut-être même plus, mon matériel ayant atteint sa limite. La question qui me taraudait n'était pas comment on pouvait entendre ces bruits mais comment un être humain était-il capable de générer physiologiquement des bruits avec de pareilles fréquences ?

Il n'y avait pas chasse cette nuit mais un banquet spécialement pour moi. Au menu : cervelle de singe au manioc, un mets de grandes occasions et au vu de tous les regards qui me fixaient bol en main, nulle possibilité de m'y dérober. J'en avalai des petits bouts, un hurra d'acclamation rythmant mes mastications. Me voilà officiellement une des leurs.

Les deux, trois semaines suivantes, j'accompagnai à plusieurs reprises les hommes à la chasse. Des mesures similaires et des conclusions s'affinaient de jour en jour. Dans une forêt infestée d'animaux sauvages

et qui était la chasse gardée des jaguars, on n'avait jamais croisé ces fauves qui sévissaient exclusivement la nuit. Quant aux proies, elles se laissaient chasser comme hypnotisées par quelque chose ; j'en conclusais que les ultrasons ne servaient pas à voir dans l'obscurité mais à tenir éloignées les potentielles menaces. Et, pour la capacité à se déplacer dans l'obscurité, cela devait être une sorte de spécificité génétique se transmettant de père en fils. D'ailleurs la nyctalopie⁶ n'est pas un phénomène si rare.

Cela faisait trois mois que je me la coulais douce dans ce qui était désormais un peu comme mon nouveau foyer. Mama Inti était d'une bienveillance omnisciente malgré sa cécité et les autres m'avaient adoptée sans façons.

J'étais notamment proche de "Wawa Quilla"⁷, la jeune épouse d'un des chasseurs les plus respectés. Enceinte et proche du terme, elle portait en elle une profonde inquiétude que je n'arrivais pas à dissiper. Notre toute puissante marraine n'intervenait pas, elle me laissait faire : je présumais que c'était sa prophétie en action.

Wawa a donné naissance à une petite fille mais Mama m'interdisait de les voir. Elle a organisé une sorte de "conseil des sages" ; les chasseurs y participaient exceptionnellement en plein jour. Moi, je n'y étais pas conviée, mais j'ai su qu'une décision importante avait été prise.

Une explication de la part de Mama s'imposait ; le mystère autour de cette naissance brisait mon sentiment de sérénité et je sentais que l'atmosphère au camp était plus tendue.

Mon face à face avec elle était simplement surnaturel.

Mama vivait en Angleterre dans les années soixante-dix et était étudiante en archéologie à Cambridge. Avec un groupe de chercheurs, elle était partie étudier les géoglyphes de Nazca où elle avait fait une

découverte exceptionnelle : des coordonnées géographiques d'un emplacement en pleine forêt amazonienne. Arrivés sur place, les membres d'une tribu amérindienne avaient chassé le groupe de chercheurs sans ménagement, sauf elle. À elle, on a accordé toutes les faveurs et elle a pu se rendre au lieu exact correspondant aux coordonnées. Là-bas, elle a découvert "la prophétie qui changera l'histoire de l'humanité", acquis un savoir universel mais elle en a perdu la vue. Ses yeux, ils étaient bleus comme les miens et, d'origine indoue, elle avait la peau aussi brune que moi. Moi j'étais donc un engrenage essentiel dans sa mystérieuse machination. Je repartis de chez-elle avec la conviction que jamais on ne me laisserait repartir vivante. Je devais planifier mon évasion.

Le soir même, c'était la pleine lune. Il était temps pour que la communauté exécute la décision prise lors du conseil des sages. Uturunku et trois autres chasseurs devaient accomplir une mission et je devais en faire partie, décision de Mama. Je devais prendre le bébé de Wawa et les accompagner. C'est là que je compris. La petite fille que je serrais avait les yeux bleus, pas comme les miens, mais comme les chasseurs mâles, ce qui devait-être une anomalie à corriger.

Avant de partir, Uturunku s'est assuré que je n'avais pas mes lunettes à infrarouges mais j'avais encore mon GPS et mon compteur Geiger. Nous pénétrions dans les profondeurs de la forêt et la pleine lune faisait comme une pluie de rais de lumière à travers l'épaisse canopée. Je suivis précautionneusement les autres qui me semblaient moins adroits que de coutume avec une seule idée en tête : sauver la petite fille qui s'était endormie dans mes bras.

Nous étions au-delà de nos habituels lieux de chasse. Arrivés à une sorte de place parfaitement circulaire, débroussaillée sur une centaine de mètres il y a certainement des siècles sans que la nature n'ait repris ses droits depuis. Mon compteur Geiger signalait des taux de radioactivité largement supérieurs à ceux observés auparavant, presque

à la limite de l'humainement supportable. Au centre, il y avait une colline haute comme deux étages mais qui était trop géométrique pour être naturelle. Une sorte de pyramide en ruine recouverte de terre et de végétation dont le sommet était amputé de ses arêtes. Uturunku nous fit signe de nous arrêter. Il me prit l'enfant doucement des bras. Il s'avança jusqu'à un interstice dans le flanc de la colline, il y pénétra avec la petite puis réapparut seul. J'ai tout essayé pour la sauver mais on me fit comprendre que je devais les suivre ou mourir. Je m'exécutai tout en sauvegardant les coordonnées GPS de ce maudit lieu.

De retour au village, tout était paisible. Mama s'est retournée vers moi et j'étais persuadé qu'elle me regardait droit dans les yeux puis elle disparut dans sa hutte.

Me voici donc en train de courir comme une damnée dans la jungle pour retourner à la colline et retrouver la petite, vivante. Délestée de tous mes équipements, excepté mon GPS, il me faudra, à cette allure, moins d'une heure pour y arriver. J'aurais dû être exténuée mais une force surhumaine, et accessoirement mon GPS, guidaient mes pas.

J'y arrive aux premières lueurs de l'aube, il ne me reste qu'à trouver l'étroit passage dans lequel le bébé a été déposé. Je m'introduis par ce qui semble être une porte légèrement entrebâillée. L'intérieur n'avait rien de naturel. Je sens les parois en métal froid et lisse d'une sorte d'antichambre d'un vaisseau venu d'ailleurs. Je me mets à genoux en tâtant par terre pour la retrouver. Mes mains touchent un objet enveloppé dans un drap : le squelette d'un enfant. Il ne s'agit certainement pas d'elle. Elle n'était là que depuis quelques heures. Puis un deuxième... un troisième... plusieurs cadavres de petites filles déposés là depuis des siècles. Puis elle, encore toute chaude dans son enveloppe et comme dans un sommeil profond, qui respire paisiblement. C'est désormais mon bébé, Luna.

Bakersfield, 2015.

Depuis la mort de ma mère, je songe sérieusement à quitter mon patelin perdu du Vermont pour m'installer à Boston ou à New-York. C'est vrai qu'on avait peu de choses en commun, elle et moi. Même nos yeux n'avaient de commun que la couleur bleue. Elle était casanière, retirée, timide. Elle était prédestinée à faire une grande carrière de scientifique mais elle a décidé d'enseigner à des gamins de dix ans.

Moi, je suis née avec une anomalie génétique rare : je suis nyctalope. Ne vous en alarmez pas, ça veut juste dire que je peux voir la nuit, un peu comme les chats. Cela n'a rien d'handicapant, c'est même cool de pouvoir faire mes joggings la nuit. Ça mettait maman dans une colère noire mais une envie irrésistible m'incitait à sortir courir quand il faisait très sombre, seule dans la nature...

To be continued...

-
- ¹ Jaguar solitaire en dialecte quechua
 - ² Près de la frontière brésilo-péruvienne
 - ³ Mangeurs de singes en quechua
 - ⁴ pirogue locale motorisée
 - ⁵ "Héroïne" en ancien scandinave
 - ⁶ Faculté de voir dans l'obscurité
 - ⁷ Fille de la déesse lune en quechua

Rafiaa HAJJEM

Musique pour tous les goûts

Enfin, le jour se lève !

Je retire les rideaux de ma fenêtre et j'accueille le soleil en sa splendeur. Les rayons ne tardent pas à pénétrer ma chambre. On dirait qu'ils attendaient sur le seuil de mon balcon que je leur permette d'entrer et ils jaillissent de partout. C'est à cet instant que je me sens le roi du monde. Les oiseaux s'impatientent à me dire bonjour. Ils gazouillent, survolent la terrasse et répandent leurs sifflements joyeux.

« Quelle belle journée ! », me dis-je. Une journée digne de ce rendez-vous que j'attendais depuis une semaine. Je me prépare et je me lance à la vie, fredonnant ma chanson préférée. Ma guitare au dos, mon sac accroché à mon épaule. Je suis bien armé pour cette rencontre qui déterminera mon destin, et j'avance amusé de voir que toute la nature m'envoie ses encouragements : un pigeon traverse le ciel et me salit de sa fiente. C'est un bon signe ! Un chat miaule et me suit sur ses pattes légères et agiles. « Merci mon vieux ! Je te souhaite bonne journée à toi aussi, mais il faut que je me dépêche, j'ai un rendez-vous important. Demain, nous irons ensemble au parc ! »

Je pousse doucement le chat et je continue mon chemin en sifflant un air joyeux. En fait, pour moi, rien n'est aussi rafraichissant qu'une bonne musique à fredonner. C'est un élixir qui te pénètre l'âme et te purge à l'intérieur. Écouter de la musique, c'est accepter ce flux de tendresse que la vie nous donne, c'est se laisser transpercer par la lumière, céder à cette tentation de vivre et renifler le bonheur. Les gens prennent une bonne dose de caféine pour démarrer la journée, moi, je prends ma dose de musique, de sons et de chant pour éveiller mon esprit

et mes sens et je m'apprête ainsi à accueillir le monde. Je me recharge et me rassasie de tous ces sons que mon esprit capte et transforme en bonheur. Je suis attentif à tous les échos du monde, je déchiffre leurs messages et je m'en enivre.

Paulo Coelho dit que la nature nous donne des signes, elle nous donne aussi des airs et des sons et heureux est celui qui trouve les bonnes notes musicales. J'avance donc dans la rue tout en essayant de rattraper ces notes et leur donner du sens. Les oiseaux qui babillent et piaillent pour nous à longueur de journée ne sont autres que le reflet inavoué de la vie elle-même. Leur chant mélodieux pareil à des battements de cœur rompt le silence de l'univers et nous invite à ouvrir les bras au soleil. Les feuilles qui s'agitent au passage du vent ne sont que des danses muettes cadencées au rythme de la brise. Leur froufrou qui nous berce verse dans nos oreilles les murmures les plus doux. Même la pluie qui vient souvent troubler notre marche ensoleillée n'est qu'une version assez curieuse de nos plaintes et joies. Ce clapotis doux apaise les âmes et fait danser les cœurs.

J'avance presque ivre de toute cette musicalité qui me transporte et allège mes pas. Soudain, un cri strident me remet sur terre. Un conducteur qui perd le contrôle de son véhicule, monte sur le quai et me coupe la voie. Des insultes et des cris de stupeur surgissent de partout. On me regarde et on me fait des signes pour que je réagisse. Dois-je m'arrêter et régler son compte à ce chauffard inattentif ? Non ! Il ne faut pas que ces petits incidents gâchent la beauté de cette journée. Achmed, concentre-toi sur le plus important ! Tu as un rendez-vous vital. Le destin t'attend. Ignore tout et passe !

Je me contente donc d'accepter les excuses de l'inconnu. Je lui souhaite bonne journée et je continue mon chemin. Mais qu'est-ce qui arrive aux gens pour devenir ainsi fous ? Qu'a-t-il, ce monsieur, d'urgent pour se précipiter ainsi au risque de me tuer ? C'est pour ça d'ailleurs que je refuse de m'acheter une voiture. Je refuse qu'un engin me

détourne de l'essentiel. Les humains, à force de vouloir améliorer leur vie, risquent de la voir passer sans vraiment en profiter. Moi, au moins, je connais mes priorités. Je sais parfaitement comment égayer mes jours et faire naître un soleil au milieu de la nuit.

Je me ressaisis et je reprends ma route. Je regagne aussitôt la grande artère de la ville et là, je constate non sans désolation le grand chaos qui noie notre vie et lui ôte ses charmes secrets. Là, il est difficile de prêter l'oreille aux murmures de la nature. En un clin d'œil, un grand torrent de brouhaha bloque les sens dans un tourbillon de vacarme. Aux cris des conducteurs répond le crissement des pneus auquel se joignent les différents sons qui s'échappent des boutiques. Un semblant de musique qui reflète un semblant de bonheur. Un monde de cacophonie qui s'embrase et se presse à étreindre les plaintes et les complaints de ces individus. Ces reflets de personnes qui avancent, perdus dans leurs pensées, inattentifs au reste de l'univers.

Inconsciemment, je presse le pas afin de retrouver le calme des petites ruelles qui me mènent à ma destination. Je fuis ce monde abject à la recherche d'une certaine sérénité que les rayons de soleil m'envoient à travers les branches des arbres. Je reprends mon calme dès que j'entends le bruit de mes pas sur le quai. Le rythme des battements de mon cœur s'harmonise avec celui de mes pas frôlant le sol. J'entends mon haleine et je retrouve cet état de sérénité qui jaillit de tous les pores de mon corps. Aussitôt, une chanson naît sur mes lèvres et me renvoie au Parnasse d'Apollon. Je résiste de tout mon être à ces esprits maléfiques qui essaieront en vain de m'engloutir dans ce monde démoniaque. J'ai ma baguette magique ! Il suffit que je l'agite en l'air pour que le soleil réapparaisse et que l'horizon échappe aux sortilèges.

Me voilà enfin devant la maison de disques. Je suis bien à l'heure.

Je pousse la porte et je prends une bonne gorgée d'air frais. On y est.

Je monte dans l'ascenseur et je me regarde à travers le miroir puis je lui tends mon bras comme pour serrer la main à quelqu'un :

- Bonjour Monsieur Roussel ! Je suis Achmed Nemya. Je viens vous parler de ma chanson... oui, oui, je sais. Elle est magnifique ! Mais, voyez-vous, c'est un travail que je voulais grandiose. Je voulais composer une musique qui soit à la hauteur de ce monde. Une symphonie qui reflètera tout l'univers. Voyez-vous, cher monsieur, nous avons besoin aujourd'hui d'un autre genre musical qui masquera la médiocrité de cette vie, qui nous guérira de tous ces ulcères qui ont rongé l'âme humaine. Dans ma musique, j'ai essayé de traduire toutes les aspirations de la nature. J'ai fait parler les étoiles, j'ai fait pleurer le ciel. C'est un clairon qui annoncera un nouveau monde. Un mélange subtil entre les grondements du tonnerre et le murmure des arbres. Cette symphonie égalera en beauté celles de Beethoven. Je vous garantirai un voyage onirique entre les brumes de l'horizon. Je vous transporterai vers l'Olympe. Je vous organiserai des rencontres avec les nymphes. Je ferai de la lune une auberge où les sirènes sauront encore une fois émerveiller et captiver les pauvres marins. Ma symphonie sera la voix divine qui enchantera les mortels. Je serai le rival des montagnes, je lancerai des défis aux étoiles, je monterai les cieux et je transformerai en statues de sel ceux qui oseront se boucher les oreilles. Cette musique sera la voix de cette nature qui a été longtemps rendue muette par ce hideux bruit des machines. Je ressusciterai l'homme et je chanterai pour la gloire de l'humanité... Pardon ! Oui, oui, je vous remercie pour cette grande confiance... Ah ! Vous aussi, vous avez senti tout cela ? N'est-ce pas merveilleux, monsieur Roussel, de faire taire les démons et les engloûtir à nouveau dans les ténèbres ? Vous avez senti comment ma musique a recréé la vie ! oui, oui, tout à fait. Moi aussi, j'ai eu cette impression. Fermez vos yeux et rouvrez-les sur une autre dimension, un monde parallèle où tout s'incline devant la beauté, où tout se revêt de charme ! Écoutez cette belle nature qui prend vie à mes airs si doux. Je suis un autre Rimbaud qui, à l'aube, saura réveiller la nature morte. Un autre Pygmalion qui saura donner vie à la beauté.

Vous et moi, nous saurons lancer un nouveau jour, nous changerons l'univers...

L'ascenseur s'arrête et le bruit de la porte qui s'ouvre me renvoie à la réalité. Je me lance un dernier regard et je prends une dernière gorgée d'air. Ouf ! Je suis prêt.

- Bonjour, madame ! Je suis Achmed Nemya. Monsieur Roussel m'attend.

- Bonjour, Monsieur Nemya ! Désolée que vous vous soyez déplacé jusqu'ici. Je vous ai envoyé un e-mail que vous n'avez sans doute pas reçu. Monsieur Roussel m'a prévenu que vous n'êtes pas accro à tous ces nouveaux moyens de communication. C'est pourquoi, il vous a laissé cette lettre. Malheureusement, il a eu un empêchement et il ne pourra pas vous recevoir aujourd'hui.

À ces paroles, je me sens tomber des nues. Je prends l'enveloppe et je l'ouvre à la hâte.

Tozeur le/...../.....

Monsieur Achmed Nemya

J'ai le regret de vous dire que votre musique n'a pas plu à l'audience. Nous cherchons de jeunes talents qui répondront au gout du jour, une musique qui serait au gout de cette jeunesse attachée à la vie, qui battrait à son rythme et traduirait sa révolte et ses exaspérations. Nous sommes à l'écoute de notre réalité et nous ne cherchons point la cité des utopies.

Néanmoins, nous sommes toujours ouverts à toutes les propositions et à l'écoute de toute nouveauté.

Dans l'attente d'autres compositions plus intéressantes, veuillez, Monsieur Nemya, accepter mes salutations les plus distinguées.

Raoul Roussel

Directeur artistique de la maison de disque « Mawaheb »

Pierre PIROTON

Avec un ciel si bas

La pluie tombe, verticale, sans imagination. Gris sur gris. Ton sur ton, si vous êtes peintres ou, vous aussi, musiciens. Elle frappe les carrosseries des voitures, alignées devant la salle, avec l'obstination terne du métronome. Elle fait vibrer les gouttières qui s'accordent tant bien que mal, de part et d'autre du boulevard. La partition n'est pas nouvelle. Elle se joue quatre ou cinq fois, chaque été. Le ciel est bas de plafond, barbouillé de gris. L'orage s'orchestre en sol mineur. Il pleut des cordes, de celles que pincet les essuie-glaces sur la table d'harmonie du parebrise des véhicules stoppés au beau milieu de la chaussée pour le laisser traverser en toute sécurité. Certains automobilistes klaxonnent un peu, pour la forme. C'est culturel. Les injures restent dans l'habitacle. La pluie ne permet pas de baisser les vitres.

Il n'a plus que quelques mètres à parcourir sur le trottoir glissant.

Une entrée par la grande porte, bien entendu. L'entrée des artistes, ce n'est pas pour des artistes comme lui. Il a une certaine prestance, une carrure imposante et peut-être même, disons-le, une tendance à l'embonpoint. Ils se sont mis à quatre pour l'accueillir. Le directeur est là qui, selon l'expression consacrée, veille au grain ; pas tellement à la pluie qui fouette maintenant l'entrée de ses lanières humides et tièdes, mais au blé qu'il moissonnera dans les soirs à venir. Il ouvre toute grande la porte de la salle. Une courbette, ou presque. Tapis rouge. Tout fonctionne comme sur des roulettes.

La scène est large, il ne manquera pas de place. Plancher de chêne épais, patiné par tant de si précieuses présences. Des rideaux cramoisis. Le cadre lui sied.

La salle est vide encore mais il peut déjà en prendre la température et aussi le temps d'y trouver ses marques, de se mettre à niveau, au diapason de l'écho qui lui revient des frises ouvragées, des lustres dorés et des courbes lascives du plafond peint, rutilant d'angelots joufflus et crémeux.

Il sait qu'il est une grande vedette. Les autres ne lui arrivent guère aux chevilles. Tous s'accordent à le lui répéter. Il a voyagé en première classe, escorté par des motards bottés comme des chats sauvages, chouchouté comme un monarque en exil. Bientôt, il trônera à l'avant-scène dans son habit noir, brodé des éclats ouvragés des feux de la rampe.

Le spectacle est pour demain, vingt heures.

Quelques heures de repos, dans la stagnation des ombres portées, dans le silence qui tombe des cintres, comme une autre pluie. C'est son *deus ex machina*, ce moment où tout se simplifie, où plus rien ne le touche, où rien ne vibre ni ne tremble. L'air est figé comme un fruit mur qui s'apprête à tomber de l'arbre. *Immobilis in immobile*. Il savoure ce moment précieux. Demain, il en sera tout autrement.

Maintenant, la salle est comble. Elle bruisse de ces petits éclats de voix qui altèrent le silence cristallin des heures qui ont précédé. C'est l'endroit où il faut être. Les robes de soie sont de soirée, les lavallières sont sur le coup, les colliers de perles dessinent les lignes de fuite du regard des hommes. Quelques-unes, endimanmochées de rose pastellisé ou de gris souris, s'agglomèrent ici et là dans un grand froissement d'étoffe avant de migrer dans les travées comme un vol d'oies sauvages menaçant du bec de leurs talons, à peine émoussés, les cuirs italiens de ceux qui sont déjà assis.

Le rideau baissé le protège encore de cette meute de tympanes avides, affamés de vibrations. D'ici, il peut anticiper le cheminement des ondes électriques le long de leurs nerfs auditifs, la stimulation du mésencéphale,

l'intégration des sons dans les méandres du thalamus et la sécrétion brutale de dopamine. Ils ont ça dans le sang qui irrigue leur cerveau limbique. Sa musique coulera comme une évidence le long de leurs bras et de leurs jambes, transformant leurs mains en métronomes, libérant leurs pieds des contraintes de cette gravité qui les centaurent à leur siège. Il les verra bientôt debout, suspendus aux notes, pantins de taffetas et de cachemire encordés aux doubles croches qui les déhanchent entre les rangées de fauteuils au velours anorexique.

Il a connu d'autres salles, en d'autres lieux, mais l'air y est toujours le même, jadis teinté de la fumée des cigarettes ou des vapeurs d'alcool mais toujours sous haute tension dans le cadre étroit où l'alchimie du moment transforme le temps en tempo et l'espace en mesures.

Bien sûr, lui n'est pas de ces bois dont on charpente les regrets même si chaque fibre de son être est tendue vers ces souvenirs-là : son premier enregistrement, la chaleur moite des studios, des doigts qui s'envolent, des poignets qui s'évadent, des bras qui se dénouent puis ce parfum de silence qui embaume la pièce avant que n'éclate le battement si peu mélodique des paumes qui s'entrechoquent crescendo.

Il y a eu bien d'autres voyages, son portrait sur des affiches, son nom sur bien des lèvres, son âme sous les coups et les caresses. Si, il y a bien des années, il traversa la vie et le monde comme un enfant perdu, abandonné, délaissé chaque soir, adopté quelque temps, oublié à nouveau, enfermé dans l'obscurité des jours entiers, ce temps-là est bel et bien révolu. Aujourd'hui, il est incontournable.

La scène s'est peuplée depuis peu : batterie, contrebasse. Discrètes, mais, à partir de cet instant, la solitude n'est plus son luxe. Une fois encore, il va se donner en spectacle, s'exhiber comme un animal exotique, un des derniers survivants de son espèce. Sera-t-il encore à la hauteur ? Ses jointures ont souffert. Récemment, c'est une fracture de fatigue qui a nécessité une intervention sur son pied gauche. Trop de

pression, peut-être. Certains appellent cela le trac. Il n'est pas loin de perdre les pédales.

L'averse a repris. Il y a, donnant sur les coulisses, un vasistas qui vocalise l'incongruité de cette pluie d'été. Le ciel doit jouer dans les basses. À contretemps. Entre deux éclairs. Côté cours puis côté jardin. Le directeur énumère sur ses doigts les secondes qui séparent le son et l'éclair comme s'il décomptait mentalement les trois coups qui précèdent l'entrée en scène de sa vedette. Le rideau, servile, semble frissonner à chaque fois. L'orage finit par s'éloigner. Le jazz-band de ce soir compte un instrumentiste de moins mais personne ne s'en plaindra. Les percussions et les cuivres sont au complet.

La salle est comble, noire de blancs, noire de monde. Cela lui semble toujours tellement dissonant. Arrivera-t-il un jour à s'y habituer ? Il se sent si loin de sa Louisiane, des interminables parties de poker auxquelles il assistait et des doigts poisseux de nicotine. Les rives du Mississippi ne sont plus que deux traits sinueux sur une carte, perdues dans la brume de ses souvenirs comme ces interminables routes qui frissonnent sous la chaleur. Il revoit les night-clubs de Chicago et plus tard les nuits de Harlem. Quelques maisons de passes, aussi. Les lumières du Cotton Club, certains soirs, se reflètent encore dans ses rêves immobiles.

Il a tellement voyagé. Les fonds de cales, les wagons de chemin de fer et maintenant l'avion, en première classe. Reçu comme un chef d'État à l'aéroport de Zaventem. Escorte, camionnette blindée. Pas question d'arriver incognito dans la capitale de l'Europe, c'est une tentation qu'il ne peut plus se permettre.

Il fait donc partie d'une race en voie d'extinction. Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là. Tout le monde en a bien conscience et c'est en cela que le concert de ce soir, le dernier de la tournée, peut leur paraître exceptionnel. La nostalgie est le péché mortel de toute civilisation. Les commémorations jalonnent notre avenir. Nos agendas en sont saturés.

À lui seul, il cristallise tout un pan de leur histoire, celle de la ségrégation, celle de la crise de 1929, celle de ce jeudi, noir lui aussi, qui annonçait la guerre à venir. Il symbolise cette musique qui franchit les océans, échoue sur les plages normandes, inonde les caves enfumées de Saint-Germain, réchauffe cet après-guerre que l'on disait froide pour ne pas prononcer son nom.

Leur ligne du temps se trace sur ses partitions, son passé est à leur portée. Il est l'écho de tant d'insomnies, de tellement d'interdits. Nombre d'entre eux ont improvisé leur histoire à l'abri de ses arpèges, colmaté de ses bémols les brèches de leurs existences brisées, rythmé les vibrations de leur quotidien sous la pulsion tertiaire de ses standards. Trente-trois tours de magie noire qui ont syncopé leurs émotions, sillonné entre les aléas de la vie. Certains disques grattent un peu et les pochettes, fanées d'anciens automnes et du soleil d'un autre *Summertime*, paraissent désuètes mais il est bon parfois que les souvenirs tournent en rond pour raconter le cheminement de nos rêves d'Amérique. Puisque leur trajectoire dans ce monde est aussi complexe à définir que le *swing*, autant en faire des synonymes.

Avant son départ pour l'Europe, des spécialistes, comme des fées bougonnes sur un berceau, s'étaient penchés sur son cas. C'était une exigence des assurances, comme pour Jean Marais avant les premiers tours de manivelle du *Masque de fer*. Les vedettes sont un peu comme des pièces de musée, leur entourage se réduit assez vite à un quarteron de conservateurs.

Leurs conclusions ont été positives. « Pour son âge » a cependant précisé l'un deux. « Apte au service » comme on disait en d'autres temps, quand une autre musique se voulait militaire. Lui sait qu'il n'en est rien, que la fatigue s'est insinuée un peu partout, que sa tension est trop élevée. Ces voyages à travers l'Europe l'ont épuisé. Le *road manager* également, menotté à sa montre-bracelet, et qui, sans cesse, confond le temps qui passe avec le silence que l'aube, toujours, rattrape à la fin du

concert. Cette addiction est venue à bout de sa résistance.

Ce soir, il se sent botté d'hiver, chevillé de plomb. Sous les projecteurs, son ombre n'est plus que la pénombre d'elle-même. Qu'importe, ce soir, sa voix résonnera pour eux une dernière fois. Frémir reste de mise. Le jazz aussi, c'est bien plus beau lorsque c'est inutile. Jam is jam, jazzman is jazzman.

Celui qui vient de s'asseoir en face de lui, ce soir de juillet, sous les cris et les applaudissements du public, s'appelle Wajdi Riahi.

A Nighth in Tunis sera, pour ce concert, leur unique sujet de conversation.

Lui s'appelle *Foreground*, il est un des tout premiers pianos sur lesquels joua Duke Ellington.

La grande Cloche du poème 340

Selon l'éditeur Ralph William Franklin, c'est en 1862 que la plus célèbre des poètes américaines compose son trois-cent-quantième poème. Dans les troisième et quatrième strophes de celui-ci, Emily Dickinson écrit :

*Puis l'Espace – se mit à sonner
Comme si tous les Cieux étaient une Cloche
Et l'Être, rien qu'une Oreille,*

Et Moi et Silence, une Race étrange, Naufragée, solitaire, en ces lieux –

Je passe un doigt sur le texte de ces vers ramassés dans mon petit recueil, en plissant les yeux parce que le salon est sombre et les mots fuyants.

Quand on entre dans le poème comme je le fais, par la quatrième ligne de la troisième strophe, on entre dans un espace qui résonne. L'espace est gigantesque, vaste comme la cour d'une église si on imagine la Cloche attachée à un clocher de campagne. Vaste comme la terre, si la Cloche est le ciel. Vaste comme l'univers, si la Cloche dépasse notre capacité à concevoir et à nommer.

Pour ma part, j'imagine la Cloche comme une cloche à fromage qui viendrait couvrir et cerner un plat que j'imagine à son tour être la surface de la Terre. Cette surface, le poème 340 la nomme « l'Être » parce que sur celle-ci naît, s'épanouit puis s'éteint et se transforme le vivant. La Cloche sonne et vibre, elle a la forme d'un hautparleur. Le plat est légèrement concave, comme la paume de la main ; il est fait de matières organiques, il est la Création prise tout entière dans la résonance de la Cloche, il en reçoit les signaux ; c'est l'oreille.

Ainsi le système fonctionne harmonieusement, les dieux de l'Univers parlent et le vivant écoute.

En plein cœur de cet échange, pourtant, se trouve une poche hermétique aux vibrations sonores qui descendent comme un courant ininterrompu du pistil de la Cloche à l'oreille du vivant. La poche contient deux exclues : la protagoniste du poème 340 et Silence. Les spécialistes supposent habituellement que la poche étanche est un cercueil : cet espace est hermétique, non parce qu'il est fermé aux vibrations, mais parce que son occupante a perdu pour toujours la capacité de sentir et d'interpréter ces vibrations. Dans le poème 340 lui-même, la poche est aussi figurée comme une île déserte, un point isolé contre les plages duquel on viendrait s'échouer et vivre sur soi-même, soustrait à l'ondulant commerce d'une mer exorbitante.

Cette poche pourrait être encore le silence lui-même. Le silence comme un lieu. Le silence comme un état, obstiné, qui refuse de vibrer au son de la Cloche. Peut-être qu'il ne vibre pas parce qu'il est privé d'oxygène, parce qu'aucune particule de matière ne l'encombre et que les rafales de son qui cherchent à le traverser expirent brutalement, fauchées dans leur élan, la bouche grande ouverte.

Aux dix-huitième et dix-neuvième siècles, Silence est un prénom dont héritent parfois les filles des familles congrégationalistes.

Il y a un certain confort à se voir vivre ainsi naufragée dans le vide, au milieu de l'océan, en compagnie de Silence.

La protagoniste vit en 2022. Elle a un nom et l'esprit occupé par un métier, quelques amis, un animal de compagnie, une famille aimante mais dispersée, dont les membres – autonomes chacun – expriment leur

amour par la distance et la liberté qu'ils s'autorisent les uns des autres.

Elle se reconnaît dans le poème 340 car il lui semble qu'elle non plus n'entend pas la Cloche résonner. Quand les autres vibrent, elle les regarde vibrer, interloquée. Au bureau parmi ses collègues, lors des repas avec ses proches, la vibration qu'elle croit percevoir finit toujours par lui échapper et, inlassablement, la voilà comme derrière une vitre, témoin d'une scène vivante qui lui glisse des mains, que les sons désertent peu à peu, dont la collective jubilation lui apparaît soudainement hostile, impossible à décoder.

Ses soirs, elle se trouve bien de les passer seule. Car faire semblant, pour garder la face – même en compagnie de ceux qu'elle aime –, d'entendre la Cloche résonner, l'épuise plus que de raison.

Dans son appartement sombre, elle n'écoute jamais de musique et son animal de compagnie ne lui parle qu'avec les yeux. Le vide presse tout autour d'elle dans la chambre à coucher et la nuit, alors qu'elle attend le sommeil, la sensation de son propre cœur contre ses tympanes parfois l'angoisse sans qu'elle s'explique pourquoi.

La journée, elle se tient debout parfois, derrière ses fenêtres, à moitié dissimulée, pour observer les corneilles jouer sur les angles des toits et les étrangers tourner sur eux-mêmes en sortant de la bouche du métro. Derrière leur volant, les automobilistes pressent, d'un mouvement imperceptible, un pouce sur le klaxon. Les enfants à vélo sursautent, dévient brièvement de leur route ; leurs parents épouvantés ouvrent des gueules d'ours : ils rugissent, sans doute.

Les rugissements ne font rien à la protagoniste, il y a du double vitrage entre elle et les ours des parents, elle et la vulnérabilité des enfants.

Dans l'avenue, sous son balcon, un homme sonne à sa porte. Il est à peine plus âgé que la protagoniste, il a le front haut, la même mâchoire rectangulaire, les mêmes yeux brun-rouge, le même pied gauche agité, tambourinant nerveusement le pavé du trottoir. Il sonne à sa porte mais rien ne vibre dans l'appartement.

Le soleil assaille les façades de l'avenue, à présent. La lumière entre de force dans le bureau de la protagoniste. Son intensité rend certaines parties de la pièce impraticables et lui font détourner les yeux. Mais aujourd'hui, l'animal de compagnie a de la défiance dans le regard, il s'est installé dans l'intensité et son petit être étuvant répand déjà dans l'espace un fumet irrésistible, de poivre et d'été.

J'ai lu un jour que les personnes sourdes de naissance qui recouvrent l'ouïe s'étonnent fréquemment de découvrir que le soleil, dans le ciel, ne fait pas de bruit. La protagoniste s'émeut de cette information.

Un après-midi, alors qu'elle est arrêtée, les bras remplis de courses, devant un passage pour piétons et qu'elle attend que le feu passe au vert, un étrange grésillement s'impose soudainement à son oreille. Le grésillement est d'une inexplicable clarté, ses fibres fragiles devançant de tout leur long l'épais bourdonnement blanc du quartier.

La protagoniste inspecte du coin de l'œil les passants qui attendent à ses côtés : tous l'ignorent, leur esprit absent, dérivant dans la grande intelligence de la ville. Seul un chien tenu en laisse tourne un visage très éveillé vers elle. Les oreilles de l'animal frémissent au passage d'un vélo puis, virant à quarante-cinq degrés, entreprennent la surveillance d'un groupe de pigeons tenant bruyante assemblée au pied d'une poubelle débordante.

Quand les disques rouges des feux de signalisation mettent enfin le holà aux avancées des voitures, une impulsion pousse la protagoniste à

lever les yeux au-dessus des toits. Et c'est là qu'elle le voit, perché dans un bleu indifférent : le soleil comme une ampoule défaillante, dont l'intensité lumineuse chancèle en parfaite synchronicité avec les modulations de l'étrange grésillement.

Quelqu'un lui rentre dans l'épaule, pourquoi ne traverse-t-elle pas ?

Le grésillement se dissipe à la tombée de la nuit puis réapparaît à l'aube ; il est audible dans toutes les pièces de l'appartement. La protagoniste l'étouffe en plongeant la tête dans une montagne de coussins.

Le grésillement est d'une laideur absolue, la protagoniste le déteste. Pourtant, il n'existe que pour elle ; il est un son du silence.

À son travail, la protagoniste ne parvient plus à se concentrer, ses collègues la dévisagent d'un air navré et lui parlent d'une voix douce, feignant d'ignorer le martèlement nerveux de cette semelle contre le sol, et cette galaxie de nerfs aux terminaisons si scintillantes qu'elles sont presque visibles sous sa peau.

Derrière la baie vitrée de la cafétéria, le soleil nargue la protagoniste de son éclat irrégulier. L'astre est immense, le grésillement la poursuit jusqu'aux toilettes.

Puis le grésillement se transforme, prend de la vitesse. Il devient un souffle de cuivre, comme le cri que poussent les saxophonistes dans les conduits d'un instrument retors, privé de son bec. Ou c'est un souffle qui part dans l'autre sens : une aspiration vorace comme un trou noir, appelant bruyamment à sa bouche de quoi abreuver une tuyauterie infinie.

Quand le soleil est à son zénith, les fréquences aigües du souffle métallique s'amoncellent les unes sur les autres et atteignent un volume tel que la protagoniste doit se tenir la tête en criant.

La première semaine qui suit l'apparition du grésillement, la protagoniste dort très peu ; elle reste des heures allongée sur son lit, ahurie, le cœur cavaland dans sa poitrine, comme si elle venait tout juste d'échapper à une grande catastrophe. Elle repousse l'animal de compagnie qui tente de la reconforter, elle le repousse bien que ce soit un animal du silence, parce qu'elle le voit désormais comme un prolongement de la grande agitation des journées et qu'elle ne supporte plus aucun poids, plus aucune masse vivante pressant contre aucune partie de son corps.

Elle inspire, elle expire pour s'apaiser, mais le répit est de courte durée. Peu à peu, la nuit calme est envahie à son tour.

Ce sont d'abord des cliquetis osseux et des raclements qui s'immiscent dans l'atmosphère de la chambre à coucher. La protagoniste allume sa lampe de chevet et, cherchant la source sonore, passe le regard sur toutes les surfaces exposées au halo tamisé. À l'autre bout de la pièce, une mite grise traîne une aile abimée contre le châssis en bois de la porte ; le cliquetement lent de ses pattes rythme son ascension verticale. La protagoniste s'avance vers l'animal, s'en approche si près que sa respiration chasse la poussière du châssis, elle frissonne : l'aile raclant le bois produit un son similaire à celui d'une lourde caisse en carton qu'un rustre trainerait sur un sol bétonné ; c'est un bruit sec et tiède comme la paille, large et incompréhensible, tirant à sa suite une longue remorque résonante. À peine la protagoniste a-t-elle transporté la bête blessée dehors que les battements d'ailes des papillons nocturnes qu'elle a dérangés en ouvrant la fenêtre s'abattent sur ses tempes. Les battements sont lourds et, basculant dans la chambre, fendent l'air comme les pales lestées d'un hélicoptère. Bientôt, la protagoniste entend le

bourdonnement des mouches aussi distinctement que le grondement des moteurs de camion, et les enjambées chirurgicales de l'araignée qui habite son plafond, aussi vigoureusement que les pas musclés d'un acrobate sur une estrade. Certaines nuits, la nation entière des vrillettes qui hantent son plancher donne à écouter la symphonie tonitruante de leur empiffrement : c'est un fracas corpusculaire, hérissé de dents. Voilà la chambre secouée de déchirures sonores, sourdes et cavernueuses ; elle est l'intérieur d'un crâne mastiquant dur, croquant comme un biscuit le sol du premier étage.

L'homme à la mâchoire rectangulaire s'est introduit dans son immeuble et attend, assis sur une marche d'escalier, devant la porte de son appartement.

- Le voisin du dessous m'a laissé entrer, dit l'homme.

L'homme suit sa sœur dans le salon. Il parle de la même voix douce que les collègues du bureau, lentement, et ses gestes sont lents aussi, comme s'il craignait d'alarmer une créature sauvage en l'approchant trop brusquement. La protagoniste n'entend rien : les mots affables de son frère sont masqués par le souffle carnassier du soleil et les vrombissements maniaques de mouchettes à fruits qui zigzaguent dans sa cuisine. Elle voudrait se jeter sur son canapé, ramener ses genoux contre sa poitrine, presser les paumes de ses mains contre ses oreilles et combattre le souffle et les vrombissements en soufflant et en vrombissant elle-même, mais elle reste sans bouger, droite et stoïque contre la turbulence monstrueuse. C'est un effort surhumain, mais elle non plus ne veut pas alarmer l'homme qui lui fait face, et qui s'est arrêté de parler, maintenant.

Elle lui prépare un thé, les mains tremblantes.

Il se baisse pour caresser l'animal de compagnie qui passe et repasse

entre ses jambes.

- Je n'entends rien ! Qu'est-ce que tu racontes ? s'énerve l'homme, plus tard.

La protagoniste lui a tout dit et il ne comprend pas. « Tu ne décroches pas ton téléphone, tu n'ouvres pas ta porte d'entrée, les parents sont morts d'inquiétude ! Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que tu entends ? Qu'est-ce qui se passe, là-dedans ? ». Son frère dit « là-dedans » en cognant un index sur son front. Il a haussé la voix, ses phrases pénètrent le malstrom comme des lames.

L'homme lui apporte un manteau, il essaye de l'entraîner vers l'extérieur. Il dit que le soleil ne fait pas de bruit dans le ciel, qu'il est impossible, même avec un micro, de capter le pas des mouches sur la peau d'une orange. Qu'est-ce qu'elle raconte ? « Il y a des traitements qu'on peut prendre », il dit, « des médicaments pour faire cesser les sons. »

« Non ! », elle crie en repoussant l'homme de toutes ses forces. Ce vacarme est le sien. « Le mien ! », elle répète et le soleil se met à hurler pour elle. Les papillons de jour et de nuit cognent tels des béliers contre les vitres du bureau. Sa rage est incontrôlable.

D'avoir été ainsi abandonnée des dieux de l'Univers.

D'être née d'une race étrange, naufragée, en compagnie de Silence.

Elle se débat encore lorsque l'homme, pris de panique, fait un bond en avant et la capture dans ses bras. De toute sa hauteur, il vient faire abri à sa sœur, se tenant entre elle et l'ouragan, il la serre si fort contre lui qu'elle n'a bientôt plus d'autre choix que de se laisser faire. Alors que se révoltent et se contractent les muscles de sa silhouette, elle sent son frère s'accrocher désespérément à elle ; et la chaleur lui venir par le milieu du

dos ; et le sang déversé par soubresauts dans le chemin des artères.

Ce qui gronde et crache et violente le ciel par-dessus leurs têtes est sublime, soudainement.

Puis cesse.

Geneviève ERKEN

À toi qui as été souvent rompu

Je t'ai cherché à Kinshasa, réclamé parfois au milieu du chaos. Cris des vendeurs, rires et musique saturée de basses te faisaient disparaître. Des moteurs qui grognent, un portail qui grince... et te voilà parti.

Tu t'es dérobé en Palestine, où les détonations des armes nous réveillaient la nuit.

Je t'ai imploré à New Delhi, quand, dès le matin, les klaxons des rickshaws se faisaient menaçants. La voix nasillarde des vendeurs de rue s'intercalait peu à peu dans le grand concert de la ville indienne. Le bruit apparaissait, s'amplifiait, devenait assourdissant. « Chai chai chai chai ! », « Vegetable cutlets ! », « Coffee coffee ? Coffee coffee ? » Ces interpellations agressaient mes tympans.

Quand je fuyais la capitale, tu ne prenais pas le train avec moi. Il y avait trop de monde autour de nous. À cheval, le bruit des sabots te couvrait. À vélo, c'était le crissement des freins.

Tu m'as fait faux bond au Kenya, faux bond en Serbie, faux bond dans les villages du Togo et dans les ports d'Argentine.

J'ai été jusqu'à gravir El Tatio, au Chili, 4000 mètres au-dessus de la mer, à cinq heures du matin - persuadée de t'y surprendre. Tu étais déjà perturbé par le gargouillis de l'eau, par l'explosion des geysers sifflant l'un après l'autre.

Nous nous sommes donné rendez-vous quelques fois, toi et moi –

mais tu t'en allais sur la pointe des pieds dès que quelqu'un débarquait. Il fallait te traquer. S'obstiner. Ne jamais s'énerver. Développer cette paix intérieure qui te faisait écho.

Avec le temps, je croyais t'avoir apprivoisé. Je t'approchais comme on s'avance vers quelque chose d'infiniment précieux, d'intensément fragile. Tu te donnais alors, avec une générosité tutoyant l'infini, et cependant, sans être pleinement entier.

Comment te qualifier ?

Comme une couleur, en peinture, n'est jamais tout à fait pure, il y avait en toi toutes sortes de nuances. Des vibrations, des ambiances. Des parfums, parfois.

Avant une secousse sismique au Pakistan, tu étais là, tout à coup. La nature se calfeutrait. Les chacals se taisaient. Des indices que nous, humains, n'avions pas perçus, signalaient au monde l'arrivée d'un séisme. C'est toi qui nous mettais en alerte. Nous n'avions pas l'habitude de ta présence soudaine.

Tu as pu être oppressant, comme tu pouvais te montrer régénérant dans d'autres circonstances.

Tu es ce qui a pu me manquer le plus, et ce qui a pu également m'angoisser, quand tu étais là où tu n'aurais pas dû te trouver.

J'ai goûté ta puissance dans les paysages islandais – de la nature à perte de vue, et seule la litanie du vent pour la faire valser.

Je t'ai perçu quelquefois au Niger, en traversant le désert. Cette parure horizontale te seyait à merveille. Immensité claire, apaisante ; temps suspendu : tu semblais cette fois t'installer pour de bon - jusqu'à ce qu'un dromadaire facétieux lance son cri à l'horizon. Un blatèlement

venu du fond des âges te déchirait de part en part.

Je t'ai senti auprès de nous dans les montagnes du Cachemire, parmi les victimes d'un tremblement de terre, quand personne n'arrivait plus à parler. Qui, à part toi, aurait eu cette présence englobante, débarrassée de la maladresse des mots ?

Tu t'éloignais avec l'appel à la prière, quand la pénombre envahissait les ruines.

Je t'ai trouvé, pensai-je, à Zanzibar. Ma longue traque semblait enfin récompensée. Tu étais là, déployé, alors que les poissons venaient me chatouiller les palmes. J'avais plongé depuis la coque d'une barque taillée dans un manguier.

Sur le fond marin, le sable était couvert d'un tapis de corail. Les algues dansaient au gré des vagues. Des poissons bleu électrique, jaune phosphorescent, arc-en-ciel parfois, passaient entre les oursins et les étoiles de mer. L'ensemble formait une harmonie parfaite face à laquelle les sons paraissaient superflus. Tout était subordonné à toi, chef d'orchestre – même la lumière s'ajustait à ton diapason.

Tu étais là, me disais-je : dans cet accord entre le ciel et la mer. Harmonie au-delà des mots, petit gout d'absolu contenu dans une touche de silence.

Pourtant, était-ce vraiment toi ? En aiguissant mon écoute, j'entendais tout de même quelque chose. Le murmure des flots, le souffle de ma respiration. Et le cri perçant d'un oiseau qui me ramenait à la réalité.

À chacun de mes voyages, des sons explosaient dans mes oreilles. En revanche, leur absence, ton apogée, j'ai rarement pu y goûter.

John Cage t'a consacré une pièce muette. Ceux qui ont cru t'y déceler

ont été détrompés par le compositeur : « Le silence n'existe pas. Il y a toujours quelque chose à voir, quelque chose à entendre. » Tu es le mirage que j'ai poursuivi inlassablement, pour me rendre compte, aujourd'hui, que tu étais auprès de moi, présence discrète et fugace, aussi fragile qu'indispensable - comme une toile de fond mettant en valeur ce qui venait s'y poser.

Tu n'étais pas cette pureté sans faille qui s'évaporait à mesure que mes pieds avançaient. Tu étais là, puis tu n'y étais plus. Tu avais différentes longueurs, différentes intensités. C'est par la finesse que l'on te décelait, plus que par la persévérance.

Ta discrétion faisait presque oublier ton rôle fondamental : laisser résonner les accords, apporter souffle et énergie.

Tu étais la page blanche sur laquelle chaque mélodie était écrite, et tu refaisais surface par interstices. Comme un invité qui n'arrivait jamais les mains vides, tu t'enrichissais de ce que tu avais glané en chemin. Tu charriais, en toute légèreté, le bruissement des herbes hautes, le dialogue des insectes.

Tu étais le point de départ d'un chant ; le point d'orgue d'un discours. La respiration du musicien. La nature à l'écoute d'elle-même.

Une subtile mise en sourdine qui jouait à cache-cache avec les bruits du monde.

Estelle BEUGIN

Ce soir-là

C'était un soir.

Un soir ordinaire d'hiver.

Bougies.

Insert rougeoyant.

Pluie battante.

Vent glacial.

Vibrantes harmonies du Stabat Mater de Pergolesi.

Des larmes coulaient, pudiques, au rythme des silences et des ponctuations.

Le dehors résonnait, le dedans tintinnabulait.

La musique traversait les bruits de l'âme comme une tempête majestueuse et effrayante.

Les détonations du monde devenaient inexistantes face à ce bruissement divin.

Ce soir-là, pas de grincement du quotidien, pas de grognement de la frénésie, pas de chroniques sonnantes, pas de brouhaha politique, pas de ronflement de colère, ni de sifflements sportifs, pas de klaxons agressifs, ni même de rumeurs, juste un soir d'hiver loin du tohubohu de l'absurde, loin des publicités bruyantes, loin des mugissements des bourses, loin des râles de l'humanité.

Les pensées vagabondaient, devenant sourdes à la cacophonie humaine.

Ce soir-là, ce qu'il préférait, c'était le silence entre les notes.

La ville, elle, essayait de respirer entre les bruits.

Ils se regardaient de loin.

Comme si à cet instant, il y avait deux mondes.

L'un doux, l'autre hurleur et tonitruant.

À cet instant, ce monde tapageur ne l'atteignait pas : triple vitrage. Baffles high-tech.

Il était dans son aquarium de tranquillité.

Ce qui l'atteignait ce soir-là, c'était toute cette humanité sonore.

Alto et Soprano faisaient résonner en lui toutes les émotions de la terre.

Il entendait le vacarme de la tristesse, il entendait le craquètement des cœurs lourds, il entendait le roulement de la colère et des sanglots, il entendait l'optimisme de la vie et des espérances.

Il pensait que la musique pouvait apaiser le monde.

Que la musique était le lieu des grands amours, de la célébration, de la danse, des partages, des pardons et du commun.

Que la musique était le compagnon idéal de toutes les saisons : celles des déferlements, des ciels bleus, celle des poitrines palpitantes et des yeux bordés d'océan. Celles des clairières fleuries, des déserts arides.

Il pensait que la musique emportait dans la vie, transportait dans la joie, accompagnait dans les peines, transgressait les contradictions.

Que la musique était une pulsation du corps, une âme sœur de la mémoire.

Dans cette musique, il englobait aussi les chants du vivant, le doux son de l'alizé, l'éclat des vagues, la résonance d'un pic, le gazouillis d'un printemps, le chuchotis d'un ruisseau, le murmure d'une pleine lune, le bourdonnement d'un orage naissant, un bêlement lointain, une rumination à fleur d'herbe, même le soleil lui fredonnait une tendre mélodie.

Il aurait aimé vivre au cœur des éléments.

Il avait seulement une petite cabane sur un bout de terrain enchanteur entre mer, montagne, rivière et forêt.

Il s'y échappait souvent.

Mais il habitait dans l'urbain. Il avait acheté cet appartement aux performances insonorisantes inouïes.

L'appartement le plus haut.

Surplombant la ville.

Juste sous les étoiles. C'était son sanctuaire. Nul ne pouvait lui imposer la moindre nuisance. C'était le lieu de toutes ses reconnections.

Le jour, dans la machine assourdissante, il avait de la peine avec cette dictature du bruit, des pansements sonores imposés dans les métros, dans les magasins, il en avait marre de cette poudre de perlimpinpin jetée aux oreilles. Du crissement de la survie. Du hurlement du trop-plein. Du gueulard du toujours plus.

Pendant la journée, il était, comme beaucoup d'autres, constamment poursuivi par les agressions auditives de cette vie criarde.

Certains s'en accommodaient, d'autres tombaient en état hypnotique, d'autres devenaient sourds ou malades, d'autres se réfugiaient dans des grottes, d'autres tentaient éperdument de rentrer dans la ronde du boucan.

Il aurait aimé avoir des oreilles filtrantes, des oreilles qui sélectionnent.

Il aurait aimé faire on ou off. Allumer ou éteindre. Avoir son mot à dire sur les modulations.

Le bruit du monde n'était pas joyeux, il tambourinait, griffait, grattait, couinait, telle une craie sur un tableau.

Ce monde circulait, travaillait, piétinait, bombardait, criait, se moquait, humiliait, pleurait, il faisait tellement de décibels qu'il couvrait les humbles gémissements de la nature et les éclats de rire des enfants. Le monde était un bruit de bouche, un reniflement, un cri strident de couteau qui frotte une bouteille de verre, un frein grinçant de vélo rouillé.

Il pensait que le soir, entre chien et loup, il aimait quitter ce charivari.

Qu'il aimait ce moment où il tournait la clé dans sa porte, l'ouvrait, la refermait sur la dissonance de l'humanité !

Qu'il affectionnait cet instant où, avec volupté, il jetait ses habits, s'engouffrait sous une douche brûlante !

Corps chaud, parfumé de propre. Vêtements amples, légers, pieds nus sur le sol chaleureux. C'était le merveilleux moment du soir ordinaire.

Un soir ordinaire qu'il chérissait. Qu'il chérissait chaque soir.

Il aimait regarder le fourmillement de la ville au loin.

Il s'offrait le privilège et l'illusion de la regarder de haut, avec un certain détachement. Comme s'il n'appartenait pas à ce tumulte, à cet enfantillage.

Chaque soir, il embarquait dans le cœur du monde, dans les chœurs grégoriens ou des gospels, dans l'ivresse d'un jazz, sur des chants amérindiens. Il vibrait avec les âmes de Nina Simone, Janis Joplin, Brel, Barbara, il surfait sur le dub, la country, le rock, la pop, il imaginait les couleurs, les formes au côté des classiques. Tous les genres, tous les styles, toutes les époques n'étaient que ravissement pour lui.

Son énorme discographie lui servait de transport vers le frissonnement, l'émoi, le plaisir, le rêve, la mélancolie, l'extase. Il se sentait ainsi proche de l'intouchable, du discret. Des frissons pouvaient lui parcourir l'échine, des bonds pouvaient le faire décoller du sol, des mouvements pouvaient l'envouter, son cœur pouvait se serrer, ses poils pouvaient se dresser, des fontaines pouvaient le submerger.

La musique était son miroir, son baromètre, son pluviomètre, son anémomètre, parfois même sa boussole.

Ces soirs ordinaires, il délectait son oreille, il remplissait sa mémoire de douceur, il chantonnait, il répétait, il imprégnait, il infusait cet art ancestral, ainsi dans la journée il avait de quoi fredonner.

Il fredonnait dans sa tête, dans le brouhaha des foules, dans l'univers impitoyable des travaux, dans l'immensité des bouchons, dans les escalators, dans les usines d'assemblages, dans les mines les plus sombres.

Son fredonnement était son bouclier, sa cote de mailles, son rempart.

Son chantonnement était son socle. Il voulait être le gai pinson de ses jours, il voulait être le moqueur polyglotte de son espace intérieur.

Cela lui apportait de la légèreté.

Il se demandait comment la grande locomotive n'entendait pas la Callas, comment ce grand diésel ne s'arrêtait pas face aux mots de Pablo Neruda mis en chanson, comment les grands porte-conteneurs ne

jetaient pas l'ancre pour écouter le chant des sirènes.

Tous les soirs, il se demandait pourquoi les chamailleries, pourquoi l'impensable et le honteux, pourquoi les pas lourds des soldats, pourquoi les querelles perçantes, pourquoi les machinations tumultueuses.

Ces soirs-là, il prenait sa sensibilité dans les mains, il la regardait, il lui disait qu'elle était belle, il lui racontait qu'elle était un nom commun féminin, qu'elle avait donc le droit d'exister, qu'il prendrait toujours soin d'elle, qu'il la nourrirait, la protégerait.

Il savait qu'elle ferait de même.

Yeux dans les yeux, sans mot dire, ils savaient qu'ils vieilliraient ensemble.

Qu'il y aurait encore de nombreux jours retentissants et de nombreux soirs merveilleusement ordinaires.

Dans le firmament de la nuit, il éteignait les lumières.

S'allongeait dans les battements de son cœur, dans le doux son de sa respiration.

Petit à petit, la farandole des rêves lâchait la fanfare festive des grands voyages.

Il ronflait tout son soul, le corps ouvert au monde.

Pierre VINCKE

Le chœur de pierres

Ce sont des enfants. Ils sont sept. Ils marchent. Ils marchent depuis longtemps. Ils traversent une forêt immense, une forêt si dense que le jour et la nuit se confondent quand la pluie tombe. La pluie tombe souvent. Elle ne tombe pas, elle flique, elle flaque, elle pique, elle plaque, elle fripe, elle frappe.

Ils marchent seulement la nuit. Le jour ils se cachent. Ils ne savent pas pourquoi ils se cachent. Ils ne savent pas pourquoi ils marchent. Ils se rappellent seulement ce jour où, se réveillant d'une nuit assourdissante dans une cave, les yeux bandés et les oreilles bouchées avec de la cire, ils avaient été délivrés par le vieux. Il leur avait dit avant de mourir, de marcher, d'aller loin, de ne pas revenir. Jamais.

Au village tous les autres avaient disparu. Il ne restait qu'eux, sept enfants. Le vieux leur avait dit bien d'autres choses. Mais ils ne s'en souviennent pas. Ils marchent et chaque pas demande tant d'attention que l'esprit ne s'attarde pas au pas qui précède, ni à celui qui vient. Ils avancent pas à pas.

Ils ne parlent pas quand ils marchent. Ils ne sont pas muets, mais ils ne parlent pas. Depuis un an, ils ne parlent plus. Ils suivent celui qui les guide. Et celui qui les guide suit seulement ses propres pas. Aucun ne s'écarte jamais du groupe. La seule fois où un des enfants s'était écarté, des loups l'avaient tué.

Dormir leur fait peur, dormir c'est déjà se séparer. Ils ne rêvent plus depuis longtemps. Au début, ils se réveillaient en sursaut au milieu des

cris des uns et des autres. Ils rêvaient de batailles, de sang, de monstres qui les engloutissaient. Celle qui ne dort jamais avait alors imposé le silence. Elle avait préparé une mixture concentrée à base de graines de pavot et les avait fait boire, étendant un long voile sur leurs nuits afin que plus jamais aucun cauchemar ne les terrorise. Nul ne sait d'où elle tenait ce secret. Leurs rêves étaient recouverts d'une grosse couverture qu'aucune mémoire au matin ne pouvait enrouler.

Pendant la nuit, ils chassent. Avec le temps, leurs corps se sont amincis et leur colonne s'est effilée. Ils posent à peine le pied sur le sol. Les animaux ne les entendent pas venir. Quand ils en repèrent un, ils l'encerclent et le tuent avec leurs lances, de simples bouts de bois taillés qu'ils enfoncent dans son corps après l'avoir entouré. Cochons sauvages, serpents, gros rats sont ensuite mangés crus. Ils ne font pas de feu. Le feu attirerait des hommes. Ce sont des ennemis, ils ne savent pas pourquoi, c'est le vieux qui l'a dit.

Le jour, ils dorment les uns contre les autres. Ils se terrent dans un trou et se recouvrent des grandes feuilles des arbres de la forêt. Celle qui ne dort pas veille sur leur sommeil et les réveille au moindre bruit alarmant. Mais les prédateurs chassent surtout la nuit.

Ils n'ont plus peur. Ils peuvent identifier les moindres frémissements, celui du petit oiseau qui secoue ses plumes, du serpent qui glisse dans l'herbe ou du loup qui s'approche en rampant. Alors, ils se mettent en cercle et pointent leurs lances vers la bête qui finit par s'en aller. Parfois, le monstre se couche et les regarde, en attendant patiemment que le cercle s'élargisse, mais ils tiennent bon. Ils sont aussi patients que lui. Certains jours, quand les prédateurs sont trop nombreux, leur cercle avance en un rang serré et ils rejoignent les grottes au bas de la montagne derrière la forêt.

Ce sont des enfants. Ils ont perdu leurs noms. Ils ne s'en souviennent plus. Pourtant, ils ne se confondent jamais et savent exactement lequel

d'entre eux est le plus fort, lequel est le plus attentif, le plus nerveux, le plus méfiant, le plus généreux.

Celui qui sent est le premier à deviner la présence d'une rivière sur le chemin. Celui qui porte les autres est le plus fort d'entre eux. Celle qui chasse lance ses flèches en plein cœur des oiseaux et n'a pas peur des loups. Celle qui chante imite le cri de tous les animaux. Celui qui danse réveille la terre en la martelant. Et il y a aussi celui qui ne voit pas. Celui-là est toujours près de celui qui porte les autres. Il lui pose la main sur l'épaule. Ses pas sont pourtant aussi sereins que ceux des voyants. Quand il marche, ses pieds semblent même mieux connaître le sol que ses frères et sœurs.

Ils marchent dans la grande forêt et suivent leur guide qui suit ses propres pas. Ses pas ne savent pas ce qu'ils suivent. Chaque pied posé sur le sol ajoute une note au concert silencieux de la forêt qui ne dort pas. Tous les êtres vivants la parcourent avec la même consigne, ne pas faire de bruit. Si bien que chacun d'eux écoute le silence de l'autre, prêt à déchaîner le son qu'il retient en lui bondissant dessus.

Même en l'absence de la lune, ils peuvent reconnaître les sentiers où cheminer. Ils connaissent tous les noirs de la forêt. Le noir des grands arbres serrés les uns contre les autres, le noir des branches qui découpent le ciel, le noir des clairières, le noir des prairies, le noir des ruisseaux.

Ils ont beaucoup appris à l'école des animaux. Ils ont regardé ce qu'ils mangeaient et les ont imités quand ils manquaient de viande. Les épinettes, les marguerites, les framboises, les chenilles, les fourmis, les scarabées, même les papillons, qu'ils ramassent sur les chemins, les nourrissent assez pour qu'ils ne soient pas tentés de chercher à rejoindre les autres humains.

Leurs vêtements sont abimés depuis longtemps, mais ils les gardent et les lavent parfois au bord d'une rivière.

Ce soir-là, le froid se faisait de plus en plus crispant et des loups hurlaient au loin. Celle qui ne dormait jamais fit un feu. Elle n'avait pas oublié comment, au village, on frottait le silex sur une lame devant de l'amadou, puis des brins de paille. Il y eut une dispute, les uns voulant éteindre ce feu dont la lumière risquait d'attirer les humains, les autres souhaitant se réchauffer à tout prix. Au milieu de la dispute, des cris résonnèrent et dans le brouhaha, certains entendirent un premier mot renaître dans leur gorge : « Feu ».

Tous restèrent abasourdis par cette syllabe revenue de très loin, revenue d'avant la marche. Ils crurent voir dans cette renaissance du mot la volonté du feu lui-même et firent un grand bucher. Ils couraient tout autour des flammes, passaient au plus près en de grands bonds. Enfin, épuisés, ils s'endormirent au lieu d'aller chasser. Seule, celle qui ne dort pas regardait le feu lentement croquer puis avaler ses flammes dans le charbon du bois.

Déjà le soleil perçait l'horizon quand les autres se levèrent. Le feu digérait en crachant une petite fumée. Les bouches des enfants étaient remplies de sa poussière et de-ci de-là on les entendait se racler la gorge. Tous se regardaient. Personne n'osait parler. D'autres mots allaient-ils sortir, leur échapper ? Ils avaient peur, pressentant que quelque chose de douloureux pouvait peut-être aussi surgir au détour d'une autre syllabe.

Celle qui ne dort jamais commença à percevoir un son mélodieux, une musique envoutante. Elle crut d'abord que cela venait de la terre et écouta, l'oreille plaquée au sol. Oui, cela venait de là. Ou alors, cela venait peut-être de son oreille elle-même, au fond d'elle-même. Elle ne savait plus, mais ce son l'attirait irrésistiblement. Elle sut que quelque chose d'étrange se passait quand elle vit ses compagnons se lever et commencer eux aussi à chercher d'où venait le son. Ils se regardaient, inquiets, interloqués par la même énigme. Ils se sentaient appelés par ce murmure. Il ne venait pas de leur corps, puisque tous l'entendaient. Il

semblait sourdre de la montagne. Par moments, le bourdonnement disparaissait presque, puis il revenait. Comme s'il revenait sur ses pas, parce que les enfants ne le suivaient pas.

Celui qui guide se mit en route vers le son. Tous le suivirent. Ils marchèrent une journée entière sans pourtant s'en rapprocher. Il les emmenait chaque fois plus loin. Son intensité leur envoyait des vibrations jusqu'aux entrailles. Si le son les avait emmenés au bord d'un fleuve, ils y auraient plongé, aveugles aux dangers, ignorant les bêtes des eaux.

Pendant plusieurs jours, ils marchèrent ainsi, chahutés par les allers-retours sonores. Chaque matin, le son semblait se rapprocher, et chaque soir, il s'éloignait. Ce n'était pas un grondement, ce n'était pas une mélodie, c'était un mélange des deux, une onde, un bruissement, une vibration qui émergeait du centre de la terre. On aurait dit un chœur qui serait né du plus profond d'elle, qui traverserait sa croute, qui déchirerait ses pierres pour enfin dégorger son chant étrange. Cela dura une semaine.

Il leur sembla alors que le chœur devenait turbulence, qu'il se désordonnait, se distordait, que des accents commençaient à apparaître, bruits sourds entrecoupés de notes aigües. La fascination fit place peu à peu à la volonté. Le chœur les attirait toujours plus et ils marchaient vers lui, décidés à le connaître.

La nuit, le bruissement s'éteignait et le silence pesait. Ils ne chassaient plus qu'au crépuscule, désormais, et cuisaient la viande. Les animaux qu'ils tuaient venaient du sud, comme poussés vers eux, si bien que la chasse n'était pas difficile. Il leur semblait aussi que ces animaux étaient de moins en moins vigoureux.

Puis vint cette nuit. Ils avaient marché vers le soleil. Ils avaient disposé leurs couches et allumé le feu quand les modulations se remirent à vibrer. D'abord comme un gémissement, puis comme des battements de

tambour entremêlés de coups de fouet de plus en plus perceptibles. Au début, certains crurent à nouveau que le son venait de leurs entrailles, puis peu à peu il se détacha, comme s'il se moquait d'eux. Il n'était plus très loin.

Celui qui guide se leva et tous le suivirent. Ils allaient en silence. On ne les entendit plus respirer quand ils commencèrent à marcher plus vite puis à courir. Ils se glissaient maintenant dans les sentiers, la tête légèrement levée vers le ciel.

Et le son devint bruit, un bruit ardent. Au fur et à mesure qu'ils s'en rapprochaient, son souffle tourbillonnant leur distillait un désir de sentir ses vibrations, d'être au plus près de son boucan, de son brouhaha, de le toucher, de le boire, de le laisser glisser sur la peau.

Ils avaient beau courir, ils ne voyaient toujours pas les faiseurs de bruit, car cette fois, ils en étaient sûrs, il y avait des faiseurs de bruits. Ceux-là criaient, clamaient, hurlaient, vociféraient. En sourdine pourtant subsistait le son du commencement, comme s'il voulait survivre au-delà de son éclatement.

L'effroi commença à les crisper. Mais l'épouvante ne les arrêta pas, elle les poussa jusqu'au bord d'un grand précipice. Un gouffre hurlant au fond duquel il était impossible de distinguer les concertistes. Sur un des bords, la pente était plus douce. De grands chiens y étaient assis, impassibles. Sur l'autre bord, des centaines de rapaces, les ailes repliées, semblaient également attendre. Leurs piailllements émergeaient du tintamarre. De temps à autre, un oiseau s'envolait, s'enfonçait dans le noir profond puis resurgissait en poussant un cri.

Celle qui chante, celle qui veille et celui qui danse se sont maintenant écartés, effrayés. Ils font signe aux autres de revenir sur leurs pas et de fuir ces bruits funestes. Mais celui qui guide se met à crier pour qu'ils le suivent et incite les autres à s'avancer et descendre dans le tintamarre,

en suivant les chiens qui ont commencé à déambuler. Ils sont sept à s'enfoncer dans le mystère. Ils avancent très lentement, procession envoutée, charmée par l'horreur pressentie et pourtant irrésistible.

Soudain, un molosse se dresse devant eux en grondant. Il refuse le passage en se levant sur ses pattes arrière. Il va mordre celui qui guide. Alors, celle qui chasse se dresse devant le chien en grondant aussi fort et en lui tournant autour. Les autres restent debout en silence. Le cerbère recule peu à peu comme s'il comprenait que les enfants sont prêts à poursuivre leur quête. Il leur ouvre le passage.

Les premières lueurs de l'aube apparaissent au rythme de la longue descente. Peu à peu, le tumulte diminue et la vision s'éclaircit. Au bas du précipice, ils découvrent une grande plaine aux hautes herbes, vide. Rien, il n'y a rien. Pas d'humains, pas d'animaux. Le vacarme s'est tu. Il n'y a personne. Pas l'ombre d'une ombre. Juste un grand silence.

Pauline THIRIFAYS

Album

Tamtam vie.

Tout a commencé au tamtam d'un cœur qui bat. C'est toujours ainsi que les choses commencent. Une vie qu'il devient difficile de dénier ; des pulsations autonomes qui s'entêtent à battre leur propre mesure quel que soit le tempo du cœur maternel qui alimente leur instrument en oxygène.

J'ai un souffle au cœur. Rien de grave. Une histoire de valve qui laisse passer le flux de la vie quand elle devrait le retenir. Il paraît qu'on l'entend très fort. Je ne sais pas ; comment pourrais-je savoir ? Pour moi, c'est le rythme naturel de la vie.

Comme le quatrième temps d'une valse.

J'ai chaud. Le velcro à ma taille me gratte, me fait mal. Jeannine ! Où est Jeannine ? Elle est là, l'oreille tendue. Depuis combien de temps suis-je ici ? Est-ce que ça fait très très longtemps ou seulement un tout petit peu ? Je me retourne dans un bruit de plastique ; tout est tiède et humide. Maman a dit que c'était l'heure du dodo. Je dois faire dodo. Comment est-ce que je peux savoir si c'est fini ? Les rais de lumière qui s'échappent du centre du rideau mal fermé ont des tonalités roses. Ils viennent dessiner sur le mur derrière les barreaux de mon lit une forêt de futs allongés. Derrière la porte close, de la cage d'escalier, me parviennent les bruits d'une maison qui vit, sans moi. La porte du placard, celle du frigo, les casseroles qui s'entrechoquent, l'eau dans le poêlon et les tuyaux qui vibrent quand on fait couler l'eau chaude. Des cris, aussi. Tout est maintenant froid et humide. Je veux sortir. Je m'assois dans un bruit de plastique tendu. Encore des cris. Papa et Maman sont fâchés contre elle et maintenant ils se fâchent entre eux. La lumière rose bleuit

sur le mur. Je veux sortir. Ils crient. Je ne veux pas sortir. Je gratte l'ourlet de mon tétra près de mon oreille. J'aime ce bruit, et la sensation de l'ourlet qui roule sous mon ongle, et l'odeur de lessive et de maman qu'il dégage. Les oreilles pelucheuses de Jeannine me chatouillent le nez. Les cris se sont tus. Des pas dans l'escalier se rapprochent. La porte s'ouvre. « Ah tu es réveillée, toi ? Et tu n'as pas appelé ? Tu as vraiment beaucoup dormi, mon bébé. »

Repli

Mon audace cogne à mes oreilles, qui me cuisent, rouges et palpitantes, quand je devrais avoir l'air pâle et malade. Mais le surveillant qui m'a ouvert m'aime bien ; je suis une bonne élève. Pas le genre à carotter pour éviter une interro, et pourtant... Les interros je m'en fous. Je m'en suis toujours tirée. Parce que j'écoute beaucoup. Et je participe, souvent. Je bois tout ce qui m'instruit, ce qui m'aide à comprendre le monde, à trouver le fil d'un air connu ou cohérent dans le tintamarre de la vie que je connais encore si mal et qui me fait si peur, malgré mes airs bravaches de petit bélier fonceur.

J'ai prétexté une chute de tension et une migraine. J'en ai parfois. C'est courant juste après la puberté. Il paraît que c'est peut-être hormonal ; cette information me laisse toujours incrédule. Il semble bien que je sois une femme, moi qui déjà n'en reviens toujours pas vraiment d'exister tout court, pour moi-même. Ma féminité et les désirs dont elle serait l'objet chez les hommes me semblent pour l'heure encombrants, incongrus, fruits d'une méprise ou d'une imposture.

De l'école-fourmilière ne me parvient que le bruit de la photocopieuse de l'autre côté du mur, qui produit du pareil à l'infini dans un son de rafale. Les écoles sont le lieu où on se confronte à la dissonance de sa propre étrangeté dans une profonde solitude intérieure que contredit l'âge des potes et des bandes. Bourrage papier. Dans le silence de l'infirmerie, je peux pleurer, un peu. Je ne sais pas bien pourquoi. J'ai envie de fuir. Je dors tout le temps. Dès que je peux, comme dans la voiture qui me ramène à quatre heures dans le huis-clos malade de ma famille ; coincée au milieu de leur valse à trois qui tourne sot. Spectatrice.

Alien. Seule. Dormir, oui. Bercée seulement par le bruit bancal de mon petit dysfonctionnement cardiaque, rassurant et connu, malgré tout. Toutoum pfuit. Toutoum pfuit.

Liberté

La fuite. La liberté. Élaguées, les lianes entremêlées du lierre qui étouffent. Louvain-la-nuit est une cité sans histoire et sans passé. Tout entière tournée vers les études et l'avenir. Une ville sans voitures pour couvrir les bruits de la vie, de la joie, de l'insouciance et de la jeunesse. Les dimanches soir sont toujours étranges. J'arrive encore pleine du mal des transports que j'ai subi pendant une heure, sur la banquette arrière de la Peugeot d'une amie de mon village qui opère chaque weekend la même transhumance que moi.

En essayant de dompter une culpabilité diffuse et sans objet dicible, je tends l'oreille. Les sons du monde nous offrent toujours de nous remplir quand tout est vide ; comme une structure creuse qui nous tiendrait debout, malgré tout. Les trains qui font trembler à heure fixe la dalle de la ville lâchent en grappes des valises à roulettes dont le bourdonnement sur les pavés ne se tait que tard dans la soirée. À cette heure-là, je suis déjà dehors, dans le seul cercle ouvert le dimanche, à m'enivrer avec mes amies de « saloperie givrée » en écoutant de la musique trop fort. Load up on guns and bring your friends. It's fun to lose and to pretend. She's overbored and self-assured. Oh no, I know, a dirty word. Hello, hello, hello, how low ?

Je me suis toujours demandé si Cobain avait mis sa musique à fond en pressant sur la gâchette. Vivre au thermostat de ses émotions, ça rend toujours mélodramatiquement ridicule. J'ai conscience, honte, de ce ridicule en moi. Il y en a, des armes et du désespoir, dans les chansons de Nirvana. Mais d'après moi, on ne peut s'éclater la cervelle que dans le vide ; une détonation pour remplir le vide. Pour remplir la peur du vide. Pour faire taire les voix tapies dans le vide des silences. La peur du vide, c'est la peur de l'étouffement. Il n'y a pas de bruit dans le vide ; pas d'ondes pour relier par une chaîne nos appels aux oreilles du monde. Dans le vide, il n'y a rien pour conjurer nos solitudes d'Englishman in New York.

C'est tenace, le lierre, sauf à déraciner. Il faudra faire avec.

Duo

Lui, il vient de la tribu du déni. La petite musique exotique de son fonctionnement est douce à mes oreilles. Je ne danserai jamais sur ses rythmes à lui, mais j'aime entendre la b.o. de sa vie et l'imaginer se mélanger avec la mienne.

Il n'y a rien à dire sur la petite mélodie du bonheur. Elle s'écoule, symphonie sans envergure mais non sans beauté. Elle se déploie dans le quotidien ; dans le rond rond de la machine à laver, dans le chant cristallin des verres d'apéro qui s'entrechoquent, dans les pépiements des oiseaux qu'on écoute depuis notre lit au petit matin, fous de ne pas profiter des dernières grasses matinées d'insouciance où aucun être ne nous attend, vulnérable et dépendant.

J'habite avec lui un petit coin au vert dans un pays de vieilles pierres et de vallons. Je suis suffisamment loin du nid où je suis née pour m'y croire soustraite, hors de portée. C'est sans compter les tiraillements coupables qui dessinent une impression de plus en plus nette de déloyauté à abandonner les membres de ma famille au malheur dont ils sont les artisans ; victimes, oui, mais consentantes. Toujours hors du coup, je suis toujours seule mais j'ai maintenant un allié qui me dit sans avoir à le formuler que je ne suis pas folle. Que ce n'est pas moi qui dysfonctionne. Que j'ai raison de choisir l'ailleurs si c'est ainsi que s'appelle la vie. Que j'ai le droit de chanter, aussi, même dans la peine.

Maternités

La voix d'Ella Fitzgerald m'hypnotise. Il y a de la légèreté dans ses graves et de la gravité dans son timbre. C'est une petite berceuse russe douce et déchirante. Pourquoi les berceuses sont-elles souvent douces-amères ? Est-il nécessaire de baigner dès le début dans la douleur d'exister, pour être un petit d'homme ? Every night you'll hear her croon a Russian lullaby. Just a little plaintive tune when baby starts to cry. Rock-a-bye my baby, somewhere there may be a land that's free for you and me, and a Russian lullaby.

Tu seras mère, ma fille ; un pélican qui tient sa valeur du sacrifice, comme l'était ta mère. Et comme l'était la mère de ta mère avant elle. Le petit que j'attends est un garçon ; je brise la chaîne infernale, mi-soulagée, mi-déçue.

Ma grand-mère était née en 1910 après une grande fratrie maculée des deuils de deux garçons envolés avant même d'être des bambins. Ils s'appelaient Abel tous les deux, et ils s'étaient envolés dans la déchirante légèreté d'une brise. Abel, Hevel ; le souffle. La musique étrange de l'hébreu avait eu des accents divinatoires. Ma grand-mère racontait toujours que sa propre mère avait pleuré en apprenant la grossesse dont elle était issue. Ma mère est aussi la petite dernière, née longtemps après son frère et sa sœur aînée, qui avait elle-même grandi dans l'ombre du tout petit cercueil d'une petite fille dont on avait pour elle recyclé le prénom. Ma mère est une surprise qui a retenu de sa propre genèse qu'elle devrait être « un bâton de vieillesse » pour ses parents pour justifier son existence. Elle a grandi dans l'idée que pour être tolérée, elle devrait se sacrifier et être utile. Cette identité douloureuse s'est faite chair en elle, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus la redéfinir sans risquer de disparaître, de tomber en poussière, sans plus de consistance.

L'essence de ma mère, c'est d'être pélican. Dût-elle se vider de toute énergie vitale pour nourrir l'impossible et absolue voracité de sa fille. L'autre. Celle de la valse à trois. Au moyen âge, on rapporte des cas de chorémanie : une hystérie collective qui poussait les gens à se mettre à danser subitement de façon incontrôlable, jusqu'à l'épuisement et la mort. C'est cet appel qui l'avait happée ; comment résister à la folie si elle vous donne une raison d'être ? Pourquoi ne pas se consumer si c'est la seule façon d'exister ? Comment refuser d'être l'objet comblant de l'autre - quitte à s'oublier - si c'est pour échapper au vertige de ne plus savoir à quoi on sert et qui l'on est ?

Le pélican, c'est la mère sacrificielle. Une mauvaise observation de ces oiseaux au moyen âge avait bâti la légende qu'ils nourrissaient leurs petits de leur propre chair, semblant s'arracher du corps des morceaux sanglants qu'ils jetaient dans le bec de leurs petits.

Je serai mère, donc. Pélican ? Peut-être. Qui est-on si on refuse le rôle

qu'on nous donne ? Il y aura deux garçons ; le deuxième s'appellera Abel. Un petit Abel pour conjurer tout. Comme un pied de nez à la vie. Les deux mains sur les oreilles, chanter à tue-tête ce qu'on a dans le cœur, pour couvrir les bruits du monde, pour couvrir l'anxiété et la peur et l'angoisse et le vide et la mort. La fuite en avant, les deux pieds dans la course de la vie.

Le premier, celui qui déforme mon ventre tandis que je m'entraîne à lui chanter des berceuses, s'appellera Martin. Oui, tu t'appelleras Martin, comme un jeune ado merveilleux que j'ai connu. Tu vivras, pour faire rayonner longtemps dans tes propres couleurs la vie qu'il a perdue. Dans mon ventre où tu t'agites, la voix déformée, cotonneuse, d'Ella Fitzgerald n'arrive pas à te bercer. C'est peut-être parce que tu as soif d'exister sans douleur.

Confinement

La vie s'est arrêtée. Il faudra leur dire, plus tard, aux générations futures. Leur dire que le bruit du monde, ce tumulte qui rend fou, s'est arrêté, d'un coup, en avril 2020, et que ce n'était pas un silence de mort, mais un silence de vie. Un silence qui a fait place parfois à tous les printemps. Un silence recentré, qui a pu couper les amarres, et duquel il est sorti quelque chose ; une mélodie inédite, inouïe.

Cette obligation à se confiner et à se couper des autres m'a libérée. Le flux de la vie qui coule sur les jours comme l'eau sur les pierres polies du lit d'une rivière a été retenu. Et dans le bassin créé, une nouvelle vie a pu naître. On ne sait pas toujours comment les choses arrivent. Tout à coup, il a été clair qu'il n'y avait pas à être irréprochable pour être aimable. Pas à être coupable de vivre pour soi. Pas à être malheureuse parce qu'ils sont malheureux. Que la vie n'est rien d'autre que le droit de faire battre son cœur à sa propre mesure. Une pulsion. Des pulsations.

Hubert ROELANTS

À la recherche du son perdu

Paulo Reille se définissait comme un « cacophoniste ». « Mélodieux par moments », aimait-il préciser avec malice. Sans aucune formation musicale, ce grand dadaïste mal fagoté s'était spécialisé dans les bruitages pour documentaires, rarement pour des téléfilms, mais à trente-huit ans, il avait su saisir sa chance en remportant un concours international organisé par Steven Spielberg. L'épreuve, simplissime, consistait à inventer le cri effrayant du T. rex pour le film *Jurassic Park*. Engagé par la production, il inventa ensuite les cris des différents dinosaures du film et se fit connaître internationalement comme l'homme qui avait créé la plainte lancinante du diplodocus, les soirs de pleine lune, lorsque la peur et la mélancolie submergeaient le jurassique. Après cet immense succès en salles, la carrière de Paulo était lancée.

Il avait ensuite connu la gloire dans les années 2010 avec son concerto *Tohu-Cohue des rues*, qui avait attiré l'attention des milieux du rock progressif et de la musique sérielle dodécaphonique. Il avait désormais la reconnaissance de musiciens réputés et des fans dans le monde entier, qui admiraient le modernisme de ses compositions et la mise en scène spectaculaire de ses prestations. Son concerto, qu'il avait mis trois ans à composer, était basé sur une rythmique tribale envoutante, mélange de sirènes, de klaxons, de bruits assourdissants d'engins industriels divers, de raclements de matières creuses, de coups de marteau fous sur des futs et de staccatos de machines à vapeur joués par Paulo sur un éventail de synthétiseurs. Une basse angoissante montait, descendait, tout au long des deux heures de l'œuvre qui était striée des cris et des paroles incompréhensibles de deux choristes vêtues de l'indispensable petite robe noire qui dénudait bras et épaules.

Par moments, Paulo rythmait son concerto en soufflant comme un possédé dans une cornemuse ou dans un cor de chasse. Et de façon incroyable, miraculeuse même, l'ensemble prenait aux tripes, le public en transe se mettait à taper des mains et des pieds lorsque la musique atteignait son paroxysme et hurlait de joie quand Paulo, possédé par sa musique, imitait à la fin du concerto, dans un long râle, le fameux cri du T. rex. L'intelligentsia s'enthousiasma pour l'audace de cette œuvre originale et s'unit au concert de louanges des critiques musicaux. L'ex-président américain Bill Clinton, saxophoniste à ses heures perdues, déclara que lorsqu'il écoutait la musique de Paulo Reille, des images des rues de New York envahies de dinosaures lui venaient à l'esprit. Belle publicité pour le concerto.

Fort de ce succès Paulo avait persévéré dans ses recherches musicales et il avait écrit un opéra pour triangle et timbres étouffés : Ramdam et drame, qui prenait le contrepied de son déconcertant concerto. « Moins de bruit, plus d'émotion », affirmait-il avec un petit sourire.

Pour la première, il avait loué une église désacralisée avec pour seul éclairage des torches imbibées d'encens, qui donnaient au lieu une ambiance de messe satanique dont il serait le grand prêtre. L'opéra était une composition toute en finesse qui débutait par un long silence presque religieux, suivi de légers frémissements du triangle qui petit à petit étaient enrobés de discrets coups de sonnettes de vélo étranglées. Le minimalisme revêtait là sa tenue la plus légère. Les deux choristes se mettaient à pousser des râles, des gémissements lascifs et les coups sur le triangle s'accéléraient dans ce qui apparaissait aux oreilles de la foule comme un acte d'amour évident à cette musique sacrée. C'était moins un concert qu'une communion. Paulo, vêtu d'une longue chasuble violette, alternait poses hiératiques lorsqu'il jouait du triangle, et bonds désordonnés lorsqu'il plaçait des accords furieux sur sa guitare électrique. Le public était subjugué et l'on entendait des gens prier lors des passages triangulés. Les longs silences, parfois de plusieurs minutes, permettaient à Paulo de mimer le jeu de divers instruments, trompette, tambour, piano

et violon. En arrière-plan, des scènes atroces de guerre et de tortures étaient projetées sur un grand écran. Des femmes en pleurs s'évanouissaient dans l'église. L'opéra se terminait par un lugubre chant funéraire à capella, chanté à genoux par les trois concertistes sur fond de chants de baleines accompagnées de grandes orques. Tonnerres d'applaudissements-éclairs des appareils photos-torrents de sueur-pluie d'éloges flatteurs. Le temps était à la célébrité. Suivit une tournée mondiale qui rencontra un succès fou. Le temps était au bonheur.

Toujours à la recherche de sons nouveaux, Paulo s'engouffra dans la voie des sons émis par le corps. Mal lui en prit. L'oratorio *Acouphénoménal* fut un bide total et brisa sa carrière. Basée sur des lignes monotones de grésillements mêlés à des bruissements, des sifflements aigus surmontés de cris inhumains poussés par les deux choristes, l'œuvre était trop avant-gardiste pour le public. Le minimalisme avait atteint son point de chute et entraîna Paulo Reille dans un déclin souligné avec hargne par la critique, qui pouvait enfin cracher son venin sur un artiste qui dérangeait. Le succès attire la jalousie. Rideau ! Le temps était au changement.

Paulo disparut de la circulation, de la cohue des rues, du ramdam médiatique. Il n'était pas malheureux de la situation, car il s'était lassé des tournées interminables, des chambres d'hôtel impersonnelles où les joints faisaient le lien entre la gnôle et les nanas. Mais surtout il ne supportait plus le contact avec le public, les journalistes et ses deux choristes, qui désormais jouaient les potiches pour un gros tatoué qui insultait la planète entière, au travers d'un rap grossier craché au visage de ses fans. Les choristes étaient passées du sublime au trivial, de l'art à la vulgarité.

Enfermé dans son studio, Paulo explorait de nouvelles voies musicales, toujours à la recherche du son parfait, de bruitages innovateurs. Le bruit d'une feuille qui virevolte et tombe à terre pouvait retenir son attention pendant des jours entiers. Il était heureux d'écouter les battements légers

de son cœur ou les gargouillis désordonnés de son estomac et il cultivait, sans aucun regret, la mélancolie, dans son jardin secret rempli de souvenirs fastes.

Et un beau jour, le temps fut à l'éternité : il réussit à percevoir les vibrations de son âme, symphonie sans fin dans la cacophonie furieuse de l'univers.

Guy RAU

Prélude et fugue pour une cloche

J'étais tombé amoureux d'elle dans les premiers émois de mes dix-huit ans timides, un dimanche de novembre, alors que, comme chaque semaine, elle assistait à la messe, entourée de ses parents. Formé par les bons pères à la conquête d'un idéal élevé, je vis en elle le Graal, ma quête d'absolu, une recherche semée d'embûches qu'il me faudrait combattre par l'amour, la persévérance et le courage. Par la ruse aussi... Pragmatique et organisé, je me fixai comme limite le dernier dimanche de l'Avent pour sa conquête.

C'était un défi osé, car les occasions de rencontres étaient peu nombreuses, cantonnées de surcroît à la messe dominicale, manifestation d'à peine une heure, aux rites codés, dont l'unité de lieu et de temps ne constituait pas le théâtre idéal pour une approche amoureuse. Et pourtant...

L'église paroissiale jouxtait le pensionnat que je fréquentais, tenu par des pères franciscains qui assuraient également l'animation et les offices religieux de la paroisse. Noël approchait. Soucieux de relever le décorum de la messe de minuit prochaine, le bon père curé, organiste talentueux et titulaire de la classe que je fréquentais dans le collège tout proche, avait rassemblé à la hâte quelques hommes dévoués de la paroisse, pour constituer dans l'improvisation une chorale d'hommes. Il me pria d'en assurer la direction musicale.

Un éclair me traversa l'esprit, une inspiration, une grâce, appelez cela comme vous voulez. Je vis là le moyen d'arriver à mes fins amoureuses et de multiplier, sans éveiller les soupçons des parents, les rencontres

nécessaires à la séduction de celle avec qui j'envisageais l'accord parfait. « Et si on constituait plutôt une chorale mixte ? », répondis-je au père curé qui, d'un regard interrogatif, attendait la suite de mon argumentation. « La messe de minuit pourrait être chantée à quatre voix, on interpréterait des chorals de Bach, le Messie de Haendel, des Noëls traditionnels... »

Cette première salve d'arguments avait probablement déjà fait mouche. Elle fut accueillie par une réaction intriguée, mais imperceptiblement intéressée, suivie d'une réflexion silencieuse dont je forçai le religieux à sortir, pour qu'il entendît cette deuxième bordée, avant tout ressaisissement possible : « Imaginez en polyphonie *Les anges dans nos campagnes, Il est né le divin Enfant, Minuit chrétien...* »

Le père curé ne répondait rien encore et prolongeait sa cogitation, la tête entre les mains, ses yeux plongés dans les miens, comme si, en fin connaisseur de l'âme humaine, il cherchait dans mon regard la raison cachée de mon enthousiasme. Son hésitation n'était peut-être pas étrangère à sa probable découverte de mes pensées secrètes, et, pour faire vaciller cette intuition, je lui fis remarquer que la future chorale mixte pourrait relever d'autres grands moments de la vie paroissiale, Pâques, la Pentecôte... et même l'ordinaire de tous les dimanches : « On scinderait la chorale en deux, la chorale des filles se produirait à la messe de 8 heures 30 et la chorale des garçons animerait la grand-messe de 10 heures. »

Le prêtre accola l'une contre l'autre ses mains, qu'il porta aux lèvres, fermées et impassibles, tandis que les deux pouces soutenaient le menton. Il s'accordait encore, dans un silence grave que je n'osai plus interrompre, quelques secondes de réflexion afin de soupeser cette idée dissonante, progressiste et peu banale, dont il se demandait encore si elle lui tombait bien du ciel ou s'il la devait au diable.

Il se détendit enfin et, avec un large sourire, il ouvrit amplement ses

bras comme pour dire : « On fait comme ça. » Le père curé acquiesçait sans bémol, avec enthousiasme et conviction. La conquête pouvait commencer.

Aux répétitions comme aux exécutions, elle se tenait à quelques pas de moi, au premier rang, attentive à la note dictée par le diapason et au geste qui déclenche l'attaque de l'œuvre. Ce soir-là, je captai son attention et de mes mains, à distance, je commandai ses lèvres, je modulai sa voix, je maîtrisai sa respiration. À mon invitation, elle s'abandonna en fermant les paupières pour monter croche après croche jusqu'aux plus hauts arpèges de la partition, puis revenir apaisée sur un point d'orgue, qu'elle prolongea dans mes yeux, dans l'attente de mon bon vouloir, celui de prolonger la note ou d'y mettre fin. D'un geste sec, j'arrêtai l'exécution du chant dont la magie du point d'orgue dominé par sa voix se perpétua dans l'apaisement de l'écho et le tressaillement de mes sens.

Cherchant à renouveler cette sensation, je voulus assouvir ma gourmandise musicale et amoureuse et prétextai quelque légère imperfection dans le timbre pour inviter ma soprano préférée à se surpasser dans la répétition d'un exercice harmonieux, qui me ravissait et me soulevait jusqu'à l'extase.

Friande elle aussi des saveurs de la mélodie, elle renouvela, consentante, le mouvement, avec un plaisir non dissimulé, et au prolongement de la dernière note, me donna en cadeau le charme de son sourire et la beauté de ses yeux. Son visage de madone renvoyait en sons et lumières la réponse aux imperceptibles messages amoureux de mes mains, qui plus que de battre la mesure, apportaient autant de caresses qu'il y avait de notes sur la partition.

La répétition terminée, et alors que les choristes se détendaient dans la salle de catéchisme, je l'invitai à m'accompagner au jubé, sous le prétexte de m'aider à rechercher de nouvelles partitions. Elle me suivit,

intriguée mais confiante, dans la nef centrale de l'église, éclairée seulement par quelques vacillantes bougies qui, au pied de saintes statues, brulaient le chagrin ou les espoirs de paroissiens en peine. Je la précédai en abordant l'escalier qui accédait aux grands orgues et au clocher. Une faible ampoule jaunâtre éclairait les vieilles marches en bois rongées par les vers. Elle projetait nos ombres sur les murs abimés par le temps et dont les toiles d'araignées cachaient les lézardes. Les pigeons et tourterelles qui y avaient élu domicile s'envolèrent pour des perchoirs plus tranquilles.

Dans cette pénombre, je me rendis compte soudainement, en me retournant, et en croisant le regard interrogatif de mon invitée, que cet endroit pour moi si familier n'était peut-être pas le lieu idéal pour une déclaration d'amour. Je poursuivis néanmoins mon ascension et m'arrêtai sur le palier qui menait au clocher, et au-dessus duquel pendaient les trois cordes qui commandaient les cloches à la chaude voix de bronze, que j'avais si souvent fait résonner quand j'étais enfant de chœur.

J'agrippai l'une d'elle, ma préférée, celle qui actionnait la cloche des jours de joie et de fête, celle des baptêmes et des mariages. Je lui imprimai tout le poids de mon corps et de mon amour. « Que fais-tu ? » me dit-elle, amusée et perplexe. Je ne répondis rien et, pendu à la corde, je forçai la cloche à parler la première. Le battant frappa la paroi pour émettre un son grave, mais joyeux, qui couvrit la voix sans portée de mon premier et trop timide message d'amour. « Tu es fou », semblait-elle me dire en pointant son index sur sa tempe. J'acquiesçai avec un sourire, car j'étais fou en effet, fou d'amour. Le battant frappant avec plus de force fit vibrer l'autre paroi et mes sens aussi. Je risquai un nouveau « Je t'aime » d'une voix plus assurée, mais que la cloche qui commençait à s'emballer comme mon cœur, couvrait de son profond timbre de bronze. « Qu'est-ce que tu dis ? », me demanda-t-elle, avec un fou rire qu'elle réprima en portant une main à sa bouche. Elle leva ses yeux amusés qui commençaient à comprendre, vers mon corps qui quittait le sol et se soulevait, emporté par la corde que je maintenais fermement de mes

mains. J'obligeai la corde à me redescendre, tandis que la cloche ponctuait mes battements de cœur et prolongeait les vibrations de mon âme. Le vacarme devenait assourdissant et couvrait les messages amoureux que je criais de plus en plus fort et avec de plus en plus d'assurance vers celle qui, les entendant de moins en moins, les comprenait de plus en plus.

Elle me fit signe d'arrêter en sautillant sur le plancher qui sous ses pieds dégageait la poussière des siècles. Je maitrisai la corde, je freinai l'enthousiasme de la cloche.

Dans l'ultime soupir apaisé du bronze, une résonance me traversa le corps et l'âme alors qu'elle me disait « Oui » avec la tête et « Je t'aime » avec le cœur.

Marianne LOMBRY

Cacophonie feutrée

D'ici, tout est confus et je ne parviens pas à savoir si le bruit que j'entends est produit par mon corps ou s'il vient de l'extérieur. Ça ressemble à une grosse pompe qui ne s'arrête jamais, mais sa régularité me rassure. Un mouvement lent de balancier s'ajoute à ce son et me fait sombrer dans le sommeil, à nouveau.

J'ai dormi longtemps, il me semble, mais comme je n'ai pas la notion du temps, je ne sais pas si je suis ici depuis quelques semaines ou plusieurs mois ; cela me semble une éternité.

Mon lieu de vie, bien qu'exigu, est confortable. À force de m'y déplacer pour inspecter l'un et l'autre endroit et ainsi me tenir en forme, j'en connais tous les recoins, mais le manque de repères rend cette activité périlleuse et me fatigue beaucoup.

Pour mes autres besoins vitaux, j'ai ce qu'il faut. J'avoue que la gourmandise me joue parfois des tours, car quand j'avale trop goulument, le hoquet me surprend et s'installe pour de longues minutes ; pour m'en débarrasser, je gesticule alors dans tous les sens, mais souvent en vain. J'attends patiemment que ça passe.

Mes journées se succèdent sans réelle différenciation entre le jour et la nuit.

La nuit, mon antre est un peu plus sombre et à l'extérieur, le silence règne ; à croire qu'il n'y a plus aucune vie. L'idée d'être le seul survivant m'angoisse souvent.

Il faudrait que je me décide à sortir d'ici pour aller voir. Tout est prêt puisque je n'emporterai rien avec moi, mais la crainte de l'inconnu me tenaille.

Une lumière filtre à présent à travers la cloison et interrompt le fil de mes pensées. Je tourne légèrement la tête pour m'en protéger, car mes yeux ne sont pas habitués à ce genre d'intrusion lumineuse. Cela arrive régulièrement, mais cette fois, l'intensité est beaucoup plus forte.

Simultanément, un son mélodieux habille soudain tout mon habitacle. Je tends l'oreille car mon ouïe s'est affinée, ces derniers temps. J'ai ainsi appris à écouter plus finement et j'entends de manière feutrée une musique mystérieuse et rythmée. L'harmonie est telle que je ferme les yeux pour mieux m'en imprégner.

Les ondes musicales se transmettent à mes jambes, mon torse, mes bras et prennent possession de tout mon corps qui se met à vibrer à son tour à l'unisson. L'envie de bouger, de danser m'envahit, mais mon espace est limité et je me heurte à tout. Seuls mes doigts et mes pieds bougent et leur dextérité me réjouit. Je souris.

J'appuie ma joue contre la paroi souple, en espérant que cette sensation de bien-être ne s'arrêtera jamais.

Des voix étouffées me parviennent aussi : trois, quatre, cinq ? Deux en particulier attirent mon attention : l'une est chaude et grave, l'autre est claire et plus aigüe. D'abord bien distinctes l'une de l'autre, elles finissent par se mélanger quelques minutes plus tard. D'autres s'y ajoutent, s'interpellent, crient parfois, se terminent dans des éclats de rire. Cette étrange cacophonie me plait et m'intrigue à la fois. Parfois très proches de mon oreille, tous ces sons s'en éloignent tout aussi rapidement et m'isolent à nouveau. Craintif au début, j'attends maintenant ces moments de rapprochement avec impatience.

Lové dans mon cocon, une première secousse violente me projette la tête la première et me fait buter contre quelque chose de dur. Impossible de bouger dans cette position qui, de surcroît, est très inconfortable. Une deuxième survient, suivie de près par une troisième. C'est la première fois que cela arrive et je suis terrorisé. Je ne sais pourquoi mais je sens venir le chaos.

Un nouveau séisme m'atteint et me fait glisser encore un peu plus. Des bruissements sinistres que je ne reconnais pas décuplent ma peur. Un étau se resserre, prêt à me broyer. Mon paradis s'écroule dans un fracas de déluge et de fin du monde. Plus rien à quoi me raccrocher, tout bouge autour de moi, des choses étranges me frôlent.

Une force invisible m'emporte inexorablement ailleurs dans un bruit effroyable de succion. Lutter semble inutile, alors, épuisé, je me laisse emporter par cette vague gigantesque qui m'aspire vers l'enfer accroché à ce tuyau qui s'enroule autour de moi.

Soudain, des sons multiples et assourdissants agressent mes tympans. Je reconnais des voix familières. Des bras me soulèvent et je sens pour la première fois le poids de mon corps. L'air me manque, j'inspire et je hurle de douleur.

Des mains me déposent sur une peau douce et humide dont je ne connais pas l'odeur.

Ce contact m'apaise un peu. Le son sourd, régulier, qui m'a bercé durant neuf mois, me parvient. Je ne sais toujours pas s'il est produit par mon corps ou s'il vient de l'extérieur. Peu m'importe, rassuré, je décide d'ouvrir quelques secondes mes paupières bouffies de fatigue dans ce nouveau monde.

Catherine JACOBS

De mémoire d'Homme

Depuis plusieurs semaines, Naya était fébrile à l'idée de cette visite au musée organisée par ses professeurs, et son enthousiasme augmenta encore lorsqu'elle découvrit la grande sphère de l'exposition, tout illuminée d'une couleur ocre rouge qui lui donnait des airs de tente bédouine. Les élèves passèrent très vite les contrôles de reconnaissance faciale avec les autres visiteurs de la rétrospective Danses et Musiques en Méditerranée.

Au début du parcours, une carte interactive détaillait les pourtours de cette région terrestre, avec des indications sur les villes principales, les cours d'eau, la faune et la flore. Dans la première salle, tous les meubles et objets étaient étiquetés en lettres lumineuses. Les adolescents s'assirent sur de larges divans chamarrés, devant des tables basses, en bois, ciselées avec virtuosité. Des robots vêtus d'un caftan de soie et d'une chéchia noire leur servirent du thé à la menthe et des cornes de gazelle.

L'hologramme de la première interprète représentait une femme grande, élégante, avec une longue robe blanche aux motifs légèrement dorés et un chignon qui redressait son abondante chevelure noir corbeau. Sa chanson, langoureuse, psalmodiée, semblait vouloir hypnotiser le public. La voix était grave, le phrasé répété à l'infini comme le souffle des vagues, le rythme était scandé par les cordes de l'oud et du kanoun. La chanteuse répétait à l'envi un mot de trois syllabes, que Naya finit par distinguer clairement : *Habibi*, et dont, sans recourir à la traduction, elle devinait le sens au visage extatique de la chanteuse. Celle-ci, agitant son foulard doré, exprimait aussi bien l'espoir que la détresse, et de ses bras,

elle dessinait dans l'air des arabesques sonores qui magnétisaient l'espace. Naya, comme ses condisciples, était subjuguée, mais les professeurs rappelèrent qu'ils avaient plusieurs artistes à découvrir.

La salle suivante s'ouvrait sur un temple majestueux, aux colonnes doriques sculptées dans le marbre. À l'arrière-plan, les vagues de la Méditerranée semblaient, depuis l'horizon, rendre un hommage plein de ferveur à l'édifice religieux. Naya éprouvait une vive émotion devant cette étendue marine qu'elle n'avait jamais, et ne pourrait jamais, admirer en réalité. Soudain, à gauche, trois hommes s'avancèrent et commencèrent à danser, au son du bouzouki. Ils étaient vêtus d'une veste et d'un pantalon bouffant, noirs ; la taille était soulignée par une large ceinture rouge. Les danseurs évoluaient en ligne, lentement ; à droite, à gauche, bras sur l'épaule du voisin ; en avant, en arrière. Le rythme indolent du début devint de plus en plus rapide et saccadé, mais tous les mouvements s'épanouissaient dans une parfaite synchronie haletante. À la fin, lorsque les trois hommes saluèrent et que la musique se tut, il ne resta que le bruit régulier des vagues qui disparaissaient l'une après l'autre sur le sable du rivage.

Dans la salle consacrée à l'Espagne, un couple très élégant dansait le flamenco. Naya était captivée par la jeune femme svelte, au visage émacié, dévoré par de grands yeux incandescents soulignés au khôl, à l'épaisse chevelure noire et ondulée qui flottait, libre, sur ses épaules. Cette Espagnole lui rappelait la photo de sa trisaïeule, conservée avec dévotion par sa mamie qui ne l'avait pas connue directement et qui, lui avait-elle raconté, s'était sacrifiée au jour du grand départ, car il était logique que les rares places reviennent aux jeunes.

La troublante *bailaora* portait une longue robe moulante qui épousait ses reins, s'évasait aux poignets et mutait sous les genoux en une superbe traine colorée. Son partenaire était tout aussi mince et distingué, vêtu d'une veste et d'un pantalon noirs, contrastés par le blanc ivoire de sa chemise. Au rythme des guitares et des tambourins, à la lumière des

flammes derrière l'orchestre, les deux danseurs se rapprochaient, s'éloignaient l'un de l'autre et marquaient, de leurs talons, le tempo effréné. Leurs corps se provoquaient, ondulaient, sous les accents rauques des chanteurs, dans une parade douloureuse et sensuelle.

Rentrée chez elle, Naya se remémora avec enthousiasme tous les moments intenses qu'elle venait de vivre. Elle se réjouissait de raconter bien vite tous les détails à sa mamie, la plus sensible dans la famille à cette thématique. Cependant, comme elle n'arrivait pas à s'endormir, elle ouvrit la fenêtre et contempla le ciel étoilé, ce qui l'apaisa. À gauche, un peu au-dessus de la constellation du Cygne, Naya distinguait le système solaire et imaginait la Terre. Comme elle aurait voulu voir le jour et grandir sur cette planète, connaître la vie de ses ancêtres ! Plus rien à faire, hélas ; elle était une enfant d'Exo 3 et, comme le disait sa mamie : « Je sais combien il est illusoire et douloureux d'oublier la Terre mais, ma petite Naya chérie, nous n'avons de prise que sur le Présent et l'Avenir. »

Textes des lauréats "En collectif"

TUNISIE

BOUTHEINA Chebil et GHARBI May
La fête de la musique

BELGIQUE

CHEVUTSCHI Roxane et DE BAROCHEZ Noémie
Tu entends ?

DE MOL Fatima-Zahra et MEROUAL Fatima
J'entends venir...

TOUNKARA El Hadj et Ousmane
Renaissance d'une espérance

FERRANT Garance et LACROIX Christine
Battements de cœurs

Une trentaine d'élèves de l'École Provinciale des Métiers de Nivelles
On va créer, on va crier

May GHARBI et Chebil BOUTHEINA

La fête de la musique

Journal,

Mon secret, mon étui.

Saison estivale, fête musicale...

Moi l'adolescent, moi le collégien qui s'ennuie,

Je reste sans voie, sans alibi...

Moi, qui vois le monde, qui l'écoute,

Moi qui fais des pas hésitants vers un avenir pas trop sécurisant...

Mon journal, je t'invite.

Viens écouter ma musique, viens, envole-toi auprès de moi.

Mon journal,

Écoute- moi... écoute ma voix, elle t'appelle et te dit : J'ai mal, ce monde me broie.

Moi, l'enfant de ce temps, je me demande si je me connais, si ce bruit qui sonne faux,

si ces questions qui m'intriguent, me chagrinent,

qui me révoltent, m'assassinent...

si ce tout a un sens et si j'existe dans tout cet ennui.

Franchement, je ne sais rien de la vie.

Mon journal,

Mon professeur de musique m'a dit avec son sourire angélique et sa voix qui apaise toutes les peines qui remplissent mon jeune cœur, mon jeune esprit :

« Toi, je sais que tu écoutes de la musique de temps à autre... Viens au tableau, viens nous raconter ce que la musique t'a offert... Viens, mon enfant, on veut t'écouter. »

Mon journal, mon ami... comment dire à ces adultes que je ne veux pas bouger de ma place, je ne veux pas ouvrir la bouche et dire ce qu'ils veulent entendre, je ne veux pas répondre... oui je suis timide, oui, je vis dans un monde à part, oui, ça m'arrive de me sentir ailleurs, loin de tous mes camarades... comment j'aurais pu dire à mon professeur que le regard perçant de mes camarades me déstabilise, que je veux m'éloigner de tous ces regards.

Mon journal,
Allongé sur mon lit en désordre, regardant le plafond... tant de fois j'ai voulu le peindre ce plafond blanc.

J'aime dessiner mes héros préférés tenant une guitare, une harpe, une clarinette... Zut, si j'étais un instrument musical, je serais heureux. Je crois que mon bonheur réside dans ces cordes, ces notes musicales qui me transportent, qui me font oublier mon âge, mon sexe, ma langue, ma religion et pourquoi pas mon âme...

Mon journal, mon ami,
La musique est vitale, libératrice. On en écoute constamment depuis la naissance, et même avant, pour tout dire. Rien que dans le ventre de notre maman chérie. On écoute la voix, le chant, la respiration, les battements de son cœur et oui, c'est beau tout ça.
Puis un jour, on grandit et ça ne change pas ; on s'habitue et on survit.

Mon journal,
C'est tard, je ne dors pas. Mon esprit est ailleurs... je veux fermer les yeux et me retrouver dans le ventre de ma maman, me blottir et décider de ne pas sortir.
Tu sais, mon journal : le bruit de la mer est la musique favorite de maman, elle dit que c'est relaxant, apaisant, elle dit aussi que le crépitement de la pluie frappant toits, vitres, fenêtres, calme son âme et apaise son esprit. Tendre maman... je ne sais comment lui dire que sa musique à elle, a bercé ma folie, elle ne sait pas que son enfant a grandi, comment te dire maman que ta musique siffle encore, frappe fort et surtout, maman, ta

musique me fait pousser des ailes...

Je vole, je m'envole, mon journal... le toit orange s'ouvre et voilà, je suis parti.

Mon journal,

Je suis en colère. En classe, mes camarades ont dit ce qu'ils pensaient : la musique n'est juste qu'un bruit, un son, une vibration, un supplice pour leurs oreilles. J'ai bien voulu les dissuader. J'ai voulu leur offrir la chance de ressentir ce que j'éprouvais à chaque fois que je mettais mes écouteurs noirs...

Une joie indescriptible m'envahissait. La musique a toujours fait partie de ma vie, que ce soit la musique classique ou la musique moderne. Ce qui me plaisait était que chaque musique me transportait à un endroit différent, mais le plus apaisant était de savoir que, n'importe où j'étais, je savais que quelqu'un ressentait ce que j'éprouvais, que ce soit de la joie, de la peine ou de la colère ...La musique est ce lien qui unissait ciel et terre, océan et désert.

Mon journal, mon ami,

Musique vibrante, musique lente, musique, quand tu nous emportes vers des cieux inconnus, musique... tu m'as envahi, tu m'as percé, tu m'as bercé, tu es en moi comme un esprit qui me hante, je t'écoute et je t'entends en classe, sur le chemin, auprès des camarades, au centre-ville et au milieu de nulle part...

MUSIQUE... Je suis ton ombre, tu es ma voie, ma passion, ma joie et ma foi.

Lorsque j'éteins, le soir, la lumière, tu illumines mes rêves et je me sens libre, libre comme le vent, comme une brise, comme un papillon...

Je suis tes pas, tes notes ; j'ouvre les yeux à ta lumière et je suis tes pas vers ce songe qui se répète chaque soir.

Je te vois m'enlaçant et m'emmenant vers un ailleurs rose, bleu, un ailleurs qui rythme les battements de mon cœur.

Je referme les yeux et je me lance des étincelles grises, jaunes et vertes... les couleurs suivent le chant qui berce mon âme et voilà, je me lève.

Mon ami, mon journal,

Je suis heureux : mon papa m'a offert un instrument musical, devine lequel ?

C'est un piano, oui c'est un piano ancien et tout noir.

Mon professeur de musique nous rend visite deux fois par semaine, il dit que suis un génie.

Ma maman est toute rouge ; elle attend son départ pour venir dans ma chambre et me prendre dans ses bras : je suis habitué à ses tendresses, à ses élans... elle me dit et me répète : je sais que tu es unique, tu es l'enfant bercé par Beethoven, ce musicien qui a imprégné mes neuf mois.

Mon journal,

Je suis ému, je suis aux anges, je suis heureux.

Mon journal, je vais partir en voyage, je vais jouer au piano, oui, oui, je vais partager ma passion avec d'autres enfants, d'autres comme moi... des enfants qui s'ennuient et qui ont trouvé refuge dans la musique.

Dans un mois, nous prendrons l'avion et je serai accueilli comme les grands musiciens, je jouerai un morceau que tu connais... Tu te rappelles, ce morceau que maman chérie écoutait fréquemment, « Lettre à Elise ».

Mon Journal,

Et voilà, on m'a applaudi...

La salle est pleine, des gens heureux, des sourires et des encouragements.

Mon journal, j'ai levé la tête et j'ai vu le visage de ma maman, j'ai joué son morceau musical en contemplant ce visage enfantin que j'aime tant.

Comme je t'aime, maman !

Comment te dire que le son des notes musicales sortait de mon cœur, de mon âme...

J'ai su écouter mon cœur et là c'est le bonheur, j'ai touché au bonheur... Les notes souples et fluides sortaient et volaient là-haut. Je les vois tourner autour de maman, je regarde encore et je sens les lettres s'ouvrir et maman devient Elise, elle se lève, tient mes lettres, elle les lit et les embrasse, les enlace... ces lettres d'amour survolent les spectateurs, les

musiciens et partent loin, partent vers les années 1810, « Lettre à Elise ».

Mon journal, mon ami, le 21 juin,
Je suis dans ma chambre, je me prépare, je vais fêter mes 15 ans.
Mon papa est fier de moi, il n'est pas bavard mais son regard est révélateur. Il a du mal à me punir, il tente de comprendre mon silence, mon isolement... Un bruit de pas vers ma chambre, je te raconterai la fête de mon anniversaire après, attends-moi.

Mon journal,
Les cadeaux sont partout.
Les guirlandes, les bougies et le visage doux et tendre de maman.
Maman, quel élan de tendresse, élan de cœur... tu es ma muse, maman.
Je suis ému, je suis un autre moi... je suis une autre personne, je me découvre et je découvre ma nouvelle vie...
J'ai changé... mon piano, ces touches noires et blanches, mon piano ancien et tout noir m'a changé.
Je suis l'Ode à la joie, je ne suis plus l'enfant introverti, félicite-moi, je me vois et j'entends ma joie... plus d'ennui, plus d'idées noires, je vole auprès de ma joie, je l'enlace...
Étreinte éternelle, ne me laisse plus,
je vais ouvrir les yeux,
je vais percevoir ce qui m'entoure avec un regard d'espoir.

Mon journal,
Mes camarades sont venus, mon professeur de musique et d'autres invités sont parmi les spectateurs...
Moi, le timide, je respire, je sors... je prends ma place derrière mon piano et je commence la symphonie n°9... je suis transporté.

Roxane CHEVUTSCHI et Noémie DE BAROCHEZ

Tu entends ?

Une chaleur suffocante le réveilla. Il ouvrit lentement les yeux sur la classe, mais voulut les refermer instantanément en voyant une tête penchée sur lui. Elle fronçait les sourcils et ses yeux lançaient des éclairs. Sa professeure, furieuse de le voir ainsi dormir en plein cours, lui fit comprendre à grands gestes énergiques qu'il devait se ressaisir s'il ne voulait pas finir cette heure en colle. Il ne prit même pas la peine de lui répondre, se leva et quitta la salle en claquant la porte. Personne n'entendit ce fracas qui retentit dans le silence pesant du couloir.

Il sortit de son établissement et déambula nonchalamment dans les rues ensoleillées de sa ville. Cela faisait quatorze ans qu'il était sourd, et depuis quatorze ans, il ne l'avait toujours pas accepté. Pourtant, il ne savait pas ce qu'entendre signifiait vraiment... Il aperçut au coin d'un bâtiment un parc de jeux pour enfants dans lequel se trouvaient deux petites balançoires qui oscillaient paisiblement au rythme du vent. Des souvenirs d'enfance lui revinrent, ceux que l'on voudrait oublier mais qui finissent toujours par resurgir un jour ou l'autre. Il se vit, lui, petit, sur cette balançoire, seul, les autres marmots qui gambadaient et jouaient ensemble, autour de lui. Et lui, il les regardait, plein d'envie... Mais le monde des enfants est cruel et impitoyable, il ne laisse pas de place pour les différences. Il avait donc vécu sa petite enfance isolé, avec pour seule compagnie le silence qui le suivait comme son ombre. Il détourna les yeux et continua son chemin dans la ville. Il arpenta inlassablement les rues inanimées de son quartier pendant le reste de la journée, sans véritable but, simplement avec l'espoir de s'éloigner toujours un peu plus de la réalité. Depuis sa naissance, il avait toujours ressenti ce creux en lui, ce vide qui n'attendait qu'à se remplir... Ce vide se transforma bientôt

en obsession : l'envie d'être comme les autres. L'envie d'entendre.

Le garçon se réveilla de nouveau, mais cette fois-ci dans son lit. Il se redressa, puis n'osa plus bouger. Il restait assis sur son lit, droit comme un piquet, à attendre. Une sueur froide coulait lentement le long de son dos. Quelque chose clochait... Il ne comprenait pas quoi, mais quelque chose n'allait pas. Le jeune homme ne savait pas ce qui lui arrivait, mais il pressentait que quelque chose allait se produire. Quelque chose d'important... Ce pressentiment puissant lui donna la force de se lever enfin de son lit. Il fit quelques pas dans la pièce et la réalité le frappa en pleine face : il entendait. Très faiblement, certes, mais il entendait. Il écouta le monde remuer faiblement : le grincement du plancher sous ses pieds, les oiseaux à sa fenêtre, ses parents parler, dans la cuisine, la radio vibrer doucement, le vent souffler sur les feuilles... Il chancela, son cœur menaçant d'exploser à force de battre la chamade, il ferma les yeux et essaya de se ressaisir. Il voyait, ou plutôt il entendait son rêve se réaliser, et pourtant il se sentait dépassé.

Dans un état second, il s'habilla, sortit en trombe de chez lui et courut sans s'arrêter jusqu'à la forêt. Il s'arrêta sous les branchages, il erra sans but et atteignit le centre du bois où il se sentait le plus en sécurité. Il y passait la plupart de ses après-midis et pouvait rester des heures à ne rien faire, juste à attendre, assis sur un tronc de bois, la tête posée sur les genoux, et à rêver... Mais cet endroit familier lui semblait tout à coup différent et inconnu. Il lui semblait que chaque fleur, chaque feuille, chaque brin d'herbe avait soudain pris vie. Comme si le film avait été arrêté, en pause, puis quelqu'un l'aurait mis en marche pour la première fois. Son propre corps semblait lui aussi s'être réveillé d'un long coma. Il pouvait entendre pour la première fois son cœur chamboulé par toutes ces émotions tambouriner dans sa poitrine, ses poumons inspirer l'air dans de grands bruits de respiration haletante, et le frottement de ses pieds contre les feuilles mortes qui jonchaient le sol. La vie refluit autour de lui. Il se sentit rempli d'un bonheur exceptionnel, gagné par l'euphorie il eut envie de crier à pleins poumons. Et c'est ce qu'il fit. Il hurla, à la fois

heureux et surpris d'entendre enfin sa propre voix. Alors, rempli de ce grand bonheur, il se remit à courir, mais cette fois attentif au monde qui l'entourait. Un ruisseau clapotait. Un rougegorge se mit à chanter doucement tandis qu'un pic vert becquetait les majestueux arbres en quête de nourriture. Au loin, un cerf brama et au même moment un renardeau poussa son premier cri. Un écureuil dégustait une noisette sur la plus haute branche de son arbre. Le garçon finit par arriver à la lisière de la forêt, essoufflé, les étoiles plein les yeux et les oreilles soules de bruit. Il quitta le bois avec un pincement au cœur et prit la direction de la ville. Une force supérieure à sa propre conscience le poussait à avancer.

Il arriva dans une petite ruelle où de jeunes gens jouaient de la musique. Le garçon n'aurait pu dire si la mélodie était lente, douce, rythmée ou encore harmonieuse... Il n'avait jamais entendu aucun air avant cet instant... Comment aurait-il pu le juger ? Il le trouva pourtant magnifique et resta quelque temps avec ces musiciens, à savourer la joie de goûter à une mélodie. Il s'écarta enfin et s'éloigna des derniers accords des instruments. Son ouïe toute neuve perçut de nouveaux sons presque imperceptibles derrière lui. Il se retourna et vit un petit groupe assis en cercle. Tous avaient le nez plongé dans un livre et lisaient avec attention. Ils étaient tous extrêmement silencieux, mais l'oreille attentive et fascinée du garçon avait repéré l'effleurement des mains tournant délicatement les pages, le bruit d'un doigt furtif remettant en place machinalement une mèche de cheveux rebelle, le sifflement de la respiration régulière qui formait un chœur parmi les lecteurs et les rires ou les larmes des plus sensibles d'entre eux...

Mais de nouveau, le garçon sentit cette force pressante qui le poussait à repartir à la découverte du monde des sons... Il se dirigea cette fois vers le centre-ville... ou du moins avait-il eu l'intention de s'y rendre. Il crut prendre un coup de poing au visage. La violence de l'abominable bourdonnement l'empêcha d'avancer alors qu'il se trouvait au seuil du cœur de la ville. Il voulut se boucher les oreilles pour arrêter cette torture auditive, mais son ouïe était désormais trop adroite pour rater le moindre

son : il entendait le crissement des voitures qui s'arrêtaient un peu trop brusquement, les pleurs des nourrissons qui gémissaient dans leur berceau, les hurlements des chauffeurs mécontents, les klaxons des camions, le froissement du caoutchouc sur le béton, les mugissements des machines tournant à plein régime dans les usines, les crachotements des motos, les vociférations des alarmes des véhicules, les claquements violents des portières, les aboiements pitoyables de quelques chiens de rue... Le garçon ne pouvait plus bouger, comme figé, accroupi, les deux mains toujours enfoncées sur ses oreilles, forcé à écouter ce boucan, les larmes aux yeux, à deux doigts de rendre tripes et boyaux. Finalement, après un effort surhumain, il se releva et s'envola loin de cet enfer... loin de ces sons parasites et inhumains...

Il fila tel le vent vers d'autres lieux, vers d'autres sons... Priant pour que ceux-ci soient plus cléments pour ses sensibles oreilles. Ses pieds le guidèrent de nouveau jusqu'à la forêt. Il s'arrêta quelques minutes pour reprendre son souffle. Il s'assit sur une buche et ferma les yeux. Il voulait retrouver les mêmes sons doux qu'il avait entendus plus tôt dans la journée, les véritables sons. Et c'est ce qui se passa : les sons l'envahirent... Mais ils n'étaient plus aussi séduisants que le matin. Cette fois-ci, au lieu de percevoir le clapotement des ruisseaux ou le chant harmonieux des oiseaux, il entendit le cri meurtrier des rapaces déchiquetant leurs proies de leurs serres, les petits couinements répugnants des rats, le bruit mou des serpents plongeant cruellement leurs dents dans la chair tendre du crapaud, le claquement sec des mandibules de la mante religieuse dévorant son amant avec voracité, le cri plaintif du lapereau poussant son dernier couinement avant d'être mis en charpie par le renard rusé, le frottement lointain de la scie de l'homme abattant les nobles arbres de la forêt... Il entendit ainsi la forêt se briser en mille éclats de verre devant ses oreilles... Alors quelque chose se rompit. La réalité sembla se dissoudre et il sombra dans un puits sans fond. Le monde se tut.

Il se réveilla enfin, il ouvrit les yeux et la lumière l'éblouit. Il sut que le

miracle avait pris fin. Il n'entendait plus. Il ne ressentait plus cette force qui l'avait poussé à partir en quête de sons. Il était maintenant au dénouement du spectacle de la vie, les rideaux venaient de se refermer. Le silence assourdissant était revenu... et il ne s'y était jamais senti autant en sécurité.

Fatima-Zahra DE MOL et Fatima MEROUAL

J'entends venir...

Une poésie entre le rap et le slam,
Les rimes donneront-elles assez de charme ?

J'entends au loin les sons,
Arriver par les vents du monde,
Formant ensemble une partition,
Mélangeant bonnes et mauvaises ondes.
Je n'ai jamais donné raison,
À toutes ces cases qui nous séparent,
À ces musiques qui ne réparent,
Car certaines notes n'ont plus de sons.

J'entends venir du sud,
Les maracas de la famine,
Dans les savanes la vie est rude,
Quand la sécheresse fait sa maligne.
Peut-être que si plus haut la vue,
Se tournait sur ces autres rues,
Au lieu de chercher les richesses,
Les mots ne crieraient plus détresse.

J'entends venir de l'est,
Ces airs de flute qui se traduisent,
Par les efforts de ceux qui restent,
Dans les usines pour nos chemises.
Mais l'inquiétude fait de ces airs,
Une mélodie qu'on veut faire taire,

Les inquiétudes d'une mère,
Travaillera-t-il plus tard qu'hier ?

J'entends venir d'ailleurs,
Les tambours violents des bombes,
Sur les maisons, sur les mineurs,
Est-ce qu'il y aura assez de tombes ?
Et j'entends venir en trombe,
Ces chants pour la paix ukrainienne,
Mais un silence de catacombes,
Pour toutes ces vies palestiniennes.

J'entends au loin les sons,
Arriver par les vents du monde,
Formant ensemble une partition,
Mélangeant bonnes et mauvaises ondes.
Je n'ai jamais donné raison,
À toutes ces cases qui nous séparent,
À ces musiques qui ne réparent,
Car certaines notes n'ont plus de sons.

J'entends venir de près,
Ces notes de piano sans arrêt,
Le stress, la joie et le regret,
Qu'on veuille ou non la vie s'y plait.
Rentrer chez soi prendre un repas,
Dire bonne nuit encore une fois,
Avec la harpe de l'aisance,
Que de caprice dans la cadence !

J'entends venir de partout,
Dans les forts de production,
Sonner les cors de la progression,
Maintenant l'avenir n'est plus trop flou.

Est-ce que tout cela est en respect ?
Compter les arbres ou les billets ?
Et à chacun ses intérêts ?
Beau est-il l'hymne de nos progrès ?

J'entends venir en cœur,
Le concert des sylves et des mers,
La nature à elle seule prospère,
Mais le destin veut qu'elle se meure.
Encore heureux l'oiseau chante encore,
Les océans concordent encore,
Et certains voient avoir tort,
Pour que la paix existe encore.

J'entends au loin les sons,
Arriver par les vents du monde,
Formant ensemble une partition,
Mélangeant bonnes et mauvaises ondes.
Je n'ai jamais donné raison,
À toutes ces cases qui nous séparent,
À ces musiques qui ne réparent,
Car certaines notes n'ont plus de sons.

J'entends venir les murmures à table,
Il faut détester pour juger,
Avec des critiques instables,
L'homme a besoin de rivaliser.
Voici nos discours détestables,
Devenus une banalité,
Médire n'est pas honorable,
Non plus juger de nos pensées.

J'entends venir le soleil,
Par les plaintes en été,

Les degrés deviennent vermeils,
Fini les hivers enneigés.

J'entends venir les larmes,
Pour cet enfant perdu dans un puits,
Mais résonne plus le son du tram,
L'égoïsme, une vraie pandémie.

J'entends au loin les sons,
Arriver par les vents du monde,
Formant ensemble une partition,
Mélangeant bonnes et mauvaises ondes.
Je n'ai jamais donné raison,
À toutes ces cases qui nous séparent,
À ces musiques qui ne réparent,
Car certaines notes n'ont plus de sons.

J'entends en moi les « si », pourquoi ?
Parfois je me dis que c'est utopique,
Mais si importait chaque endroit,
Disparaitrait le côté tragique.
Car si les notes aimaient partager,
L'orchestre ne jouerait plus divisé.

El Hadj TOUNKARA et Ousmane TOUNKARA

Renaissance d'une espérance

Mon cœur d'humain bat,
Il bat si fort que le pouls n'est plus qu'une palpitation de mélodies
Il accélère et j'me débats

Dans le débat de tous les jours passant par Farba Talah à Élodie

Musique, unique ou plurielle
Langage d'universalité

Havre de paix ou maquis rebelle
Des bruits, une musique, que de l'amour qui se transvase dans le cœur
de l'humanité

Faisceaux de liens, dangereuses ou intimes liaisons
Le monde est parfait et égratigne nos humaines raisons
Tenues dans le cachot de nos émotions où la seule façon d'entrer est la
clé de sol
Des mots au parfum de jasmin, des mots à l'odeur de corossol

Musique et bruits du monde,
Sensationnel et sonde
Un bruissement, le lointain retentissement,
L'écho d'un silence retentissant et grandissant
Gigantesque destin de rythmes et de couleurs
Une même explosion de joies et de douleur
Musique et bruits, somme de goûts et d'arômes
Velouté de miel ou volupté de rhum

Litanies et plaintes
Pleurs et complaints

Pluralité de continents perdus dans les ressacs de nos appétences

Vivier riche qu'on défriche comme et autres différences
Pylône de soutien d'une diverse existence

Rempart et détient la controverse sans intermittence

La croix et la bannière
L'art et la manière
Le pneu et la lanière
Le verbe volatile comme l'aviaire

Concert de casseroles ou chant polyphonique
Où les airs s'envolent dans une symphonique...

Une flute criant son spleen ou une mâle kora berçant des yeux fixés sur
le levant

Universelle musique, bruit d'ici et d'ailleurs,
Bruits du monde, vision bestiale et immonde

Musique sacrée profane

Musique du diable ou cantiques pour bercer les ancestraux mânes
Mémoire pastorale nomade ou Nayabinghi sédentaire
Universelle et identitaire

À la fois berceau et tombeau des humaines déceptions
Dans lesquelles se transcendent toutes les émotions

La musique habite les ondes
Elle connaît du monde
Des froids polaires
Aux sons solaires

De la Sibérie au Kalahari
Aux plus rudes déserts
Dans les basfonds de la mer...

Des chaînes de l'Himalaya
Aux pyramides mayas
Les lettres prennent la forme de mots
Et d'écho en écho effacent nos maux

Ce bruit que tu appelles jazz, cette plainte qui a accouché du rap
musique de révolte
Jusqu'au revendicatif reggae, le fiévreux makossa ou l'endiablé dombolo
congolais
Je n'oublierai pas les rythmes de ma Guinée Soli, Doundoumba, Dansez
hommes forts, le toupou sesse porte les douceurs vespérales de mon
Fouta Djallon, terre d'éternité, tel un bruit, mon cœur résonne bat au
rythme des retrouvailles

Dans ce mélimélo, je cherche la petite bête,
Cette note qui me guette
Musique et bruits du monde, en toile de fond
Comme au contact des larmes du mascara qui fond

Infinité de senteurs, de fleurs et de battements de cœurs
Je suis loin du gospel, je ne suis pas enfant de chœur
Je ne connais pas Mozart encore moins Beethoven
Ma seule arme ma passion d'où je mets de l'eau dans mon vin
Non !

La musique est errance, joies et danses
Elle peut être concurrence ou espérance
Pleine d'insouciance, une goutte d'innocence,
Les bruits se forment et s'envolent à tire-d'aile
Ma plume est un oiseau de Minerve et fait parler d'elle
Paroles belles et immortelles de son
Parole de tamtam, de kora ou de balafon
Parole de flute ou de guitare
Parole de luth ou de cithare
Parole de cymbales ou de trompettes
Parole de timbales ou de castagnettes

Parole aromatisée en provenance de l'Eden
Laissez-moi m'évader, crier mon spleen
Laissez-moi chanter mes peines
Qui résonnent tant de mes veines

Âme en errance, en quête de plaisirs exquis
Musique et bruits du monde me portent
Tel un baluchon sur le dos du voyageur
Telle une bouteille d'air sur le dos du nageur
J'explore des villes, pays et continents
Peu m'importe d'avoir un chez-moi
Chaque ciel est pour moi un toit
Chaque mélodie est un pas, une barque
Chaque mélodie est une arme qui braque
Une acoustique attention
Le monde renaît de ses cendres comme un phénix
Les mélodies bruissent comme les feux du Styx
Petit bruit, petite musique
Infinie passion qui vassalise les plus grands
Zouk, kompas ou zouglou
Corps sveltes nus athlétiques

Corps en chaleur ou enduits de beurre
En sueur devant les fous du rythme
Vous altières déesses de la contorsion
Montrez votre grâce, cette souplesse
De liane verte enroulée sur un tuteur
Dites de vos corps nubiles
Le secret des passions utiles
Ces passions dissoutes dans la minute de silence
L'instant de vérité quand deux âmes se mettent en osmose
Silence de vers, silence de proses
Devant l'étoile l'universelle musique qui résonne
aux quatre coins du monde
Musique qui colonise les ondes
Va, cours, batifole comme un papillon ivre dans un ciel d'été
Coule sirupeuse
Musique de l'universel
Coule sous la protection de l'Éternel
Frivole, pars réveiller les vieilles pulsions de l'Homme
Réunis des cœurs où sont passés serpent et pomme
Bruits de tonnerre, force tutélaire
Bruits et musique du monde
Facteur d'union
Brin de révélation
Musique d'amour sculptée dans le marbre d'une conscience fertile
Histoire écrite à l'encre de nos sangs
Dans le bruit de nos mâles silences
Les mots se fondent aux chants gutturaux
Permis unique pour une place VIP dans le spectacle de nos émotions
vernies
De nos cœurs emmurés dans le ghetto de nos acoustiques hernies
Je n'ai pas besoin de pass, non pas besoin de permis encore moins de
passeport
Pour franchir les cardiaques limites humaines

Le thème, c'est bruits et musique du monde
Sept-milliards de voisins sous le charme de voix plurielles, de cultes et
de cultures
Différents nous sommes, certes, mais nous sommes tous riches comme
les terres d'Afrique.

Garance FERRANT et Christine LACROIX

Battements de cœurs

Badoum, badoum, badoum
Badoum badoum badoum

Petit bout de vie lové en moi
Et qui, déjà, ne m'appartient pas,

Je voudrais te conter le murmure du vent courant sur la plaine
Je voudrais te chanter la mélopée d'amour des baleines
Je voudrais te partager le bruit du ressac sur les galets, le clapotis des
gouttes de pluie sur la feuille qui tremble

Mais je veux te protéger du rugissement de l'océan qui se déchaine, du
grondement assourdissant du tonnerre, du claquement sinistre de la
foudre.

Badoum, badoum, badoum cogne mon cœur
Badoum badoum badoum répond le tien

Petit bout de vie lové au creux de moi
Et qui, déjà je sais, perçoit les sons,

Je voudrais te faire écouter le gazouillis du pinson, la vocalise stridente
de la cigale
Je voudrais te faire écouter le babil du poupon, le rire de l'enfant qui
joue
Je voudrais te fredonner les plus beaux airs de musique, te faire sentir le
frémissement de l'archet sur les cordes du violon

Mais je veux éloigner les roulements de tambours, les claquements de bottes, les déflagrations d'obus.

Oui, je t'apprendrai le froissement d'aile de la libellule qui prend son envol, mon souffle sur ta joue

Badoum, badoum, badoum cogne mon cœur
Badoum badoum badoum répond, plus rapide, le tien

Petit bout de vie lové au creux de moi
Et qui, déjà, s'ouvre au monde,

Je voudrais doucement te bercer au roulis des vagues, aux notes claires et gaies d'une comptine créole ou, mieux, d'une mélodie très tendre, celle que me murmurait ma maman

Petit être, je veux, de tout mon corps, de tout mon être, t'ouvrir à la musique et aux vibrations du monde

Sens-tu la chaleur de ma main posée ?
Entends-tu le monde qui vient vers toi ?
Entends-tu son souffle ?
Petit bout de vie, protégé au creux de moi
Et qui, déjà, n'est plus moi, je t'emmène, tout doux, à la Vie.

Badoum, badoum, badoum cogne mon cœur
Badoum badoum badoum répond le tien
Je t'aime, je t'aime, je t'aime cogne mon cœur...

D'abord un écho
Lointain
Rythmé
La mer ? Le vent ?
Des bulles ou un cétacé qui se déplace dans l'océan ?

Badoum, badoum, badoum
Badoum badoum badoum

Bain des premiers instants
La matrice maternelle accueille
Vibrations sonores, gargouillis à peine perceptibles
Magie de la vie

C'est l'Univers qui chante
Plénitude de l'instant
Je suis un être aquatique, les vagues et le vent me bercent
Lointains, me viennent de légers murmures

Ni le vide ni le plein, juste l'immensité.
Ni début ni fin, juste l'instant ressenti.
Je suis.

J'existe dans ces pulsations de vie.
Les battements de cœur maternels résonnent avec les miens

Badoum, badoum, badoum
À qui répondent plus rapides, les miens
Badoum badoum badoum

Dans ce dialogue filial, c'est tout le cosmos qui bat la mesure, à l'unisson
avec les rythmes du monde : battements d'ailes de l'oiseau, clapotis des
gouttes sur la coquille d'un escargot, bruissements des feuilles sous le
pas de la biche, souffle du vent dans une frondaison majestueuse.

Écho écho écho dans un souffle...

Petite vie tout immergée dans l'élément Eau.
L'élément Terre viendra plus tard, pour tes premiers pas.
Mais avant, l'élément Air en tout premier et en ultime voyage pour

rejoindre le cosmos.

Le Feu, lui, brille déjà au tréfonds de toi, là où résident ta liberté et ton royaume.

Badoum badoum badoum...

École Provinciale des Métiers (EPM)

On va créer, on va crier.

Le visage tout entier participe à la naissance de l'échange. Quand la classe est trop bruyante et que je cherche à amener le silence, je demande aux élèves de fermer les yeux. C'est alors seulement qu'ils tendent l'oreille. On va créer ensemble. « On va crier ensemble ? », me demande l'un d'entre eux. C'est possible. La création d'aujourd'hui est vivante par le son et peut sans doute ressembler au cri de l'expression. Mais la création peut aussi être le moment de silence partagé où émergent les idées.

Le poème se déroule dans l'École Provinciale des Métiers, à Nivelles (EPM). « C'est une école où il y a un peu de nature, les bruits bizarres des oiseaux. » J'encourage les élèves à décrire l'ambiance sonore qui nous entoure pour mieux imaginer la scène.

« Je ne trouve pas que les bruits de l'école soient intéressants. Il y a les bancs bancals, les chaussures qui frottent sur le sol, les portes dans le hall, tous les grincements, ceux qui imitent les animaux comme le cochon et ceux qui font des bruits chelous. Il y a les rigolades, les feuilles d'un livre qui tournent (pages), les profs qui crient sur celui qui fait des bêtises et les machines qui fonctionnent. Si on veut être focalisé, ces bruits dérangent. Quand tu es concentré à faire quelque chose et qu'il y a un con qui fait le con à côté de toi... Je déteste quand il y a trop de bruit ; avec les premières années, on se croit en primaire. Ceux qui gueulent, ce sont des sons imposés. »

« L'école est trop calme. Dès fois, je crie, et dès fois non, même moi ça me soule. Ça dépend de la manière dont je me lève le matin. Quand

je suis de bonne humeur, je fais du bruit. Moi j'aime bien faire du bruit, parce que ça amuse les autres et ça m'amuse aussi. Les bruits qu'on fait avec la bouche, qui font passer le temps. »

« La sonnerie, ça fait dring. Il faudrait mettre autre chose comme son. À ce moment-là, les portes s'ouvrent et tous les élèves traînent leur chaise en même temps. J'aime bien parce que c'est le moment de la récré. C'est chiant parce qu'il faut aller en cours. J'écoute h24 ma musique, donc je n'entends pas les bruits de l'école. »

Le décor est posé, les perceptions sonores peuvent se matérialiser dans l'imaginaire. Pourtant, un groupe d'élèves semble préférer explorer un certain type de bruit plutôt que d'en parler. Pour être précise : des bruits de pets réalisés avec les dessous-de-bras. Les autres sont trop occupés à rire pour répondre à mes questions. Un grand fou rire collectif, léger, profond et lumineux à la fois. J'ai envie de rire aussi, mais l'idée me vient d'utiliser la situation pour reprendre la réflexion sonore. Après tout, le rire est un fameux bruit du monde. Je demande à une élève de simplement décrire ce qu'il se passe dans le cours. « Il fait des bruits de pets et ça nous fait péter de rire. » Mon masque de sérieux tombe et nous rions tous ensemble.

Pour continuer dans la joie, quel est le bruit du plus beau jour de ta vie ?

« Le mot youpi quand on est content, par exemple quand on gagne à un jeu vidéo. Le mot chouette, la radio en fond d'ambiance, écouter du vieux rock avec notre groupe de riders le weekend, le son de ma voiture sans ligne d'échappement, les vacances en Espagne, ma première moto, un festival, la télé, le bruit unique du premier démarrage de ma PS4, le bruit de l'opening de mon animé qui commence. La musique du carnaval : clarinette, grosse caisse, tambour, xylophone. Danser et chanter avec les amis dans la joie. Je suis heureuse quand mon cœur bat. Les oiseaux qui chantent, ça m'évoque le bonheur. »

« La naissance de mon petit frère. Je pense que ça sera les pleurs de mon futur enfant. C'est quand je vais entendre mon enfant crier pour la première fois et qu'il dira son premier mot. C'est quand j'aurai un bébé. »

« Mon meilleur bruit de mon meilleur jour n'est pas encore arrivé, mais bientôt. C'est en juin, normalement, le jour où je serai diplômé après plusieurs années à travailler durement, juste pour un bout de papier. Je serai content. »

Dire un son ne ressemble pas à faire le son. En classe, les élèves s'élancent dans l'abstrait pour parler des bruits en image. Spontanément, la poésie vient jouer sur la partition des mots. Quel est le bruit de l'amour ? À cette question, certains élèves échangent des regards entre la surprise et l'amusement.

« Boum, boum, boum, comme un cœur, le cœur qui bat la chamade. Le lit qui grince, les femmes qui crient, les petits sons de gémissement pendant un câlin. Une caresse dans les cheveux, deux personnes qui s'aiment et qui s'embrassent, le rythme d'une musique entraînante, un mélange de chaleur et de crépitement. Le piano parce que c'est romantique, le cinéma, la nature, les rires, un message vocal, les mots doux, les papouilles à ta copine. Le regard des gens avec un cœur d'enfant. »

« Écouter la voix de la personne qu'on aime et qui remplit de bonheur. Des sentiments à la fois silencieux et bruyants, une respiration plus profonde. Les fleurs qui tombent et les oiseaux qui chantent, le vent qui souffle et fait voler les cheveux longs. Le son de l'amour est un poème. Quand deux personnes s'aiment et ne le disent pas. Ils se regardent dans les yeux et ils rient en même temps. »

Quel est le bruit de la colère ?

« Trop de bruit. Les sons des humains, le brouhaha général. Ça

dépend de moi. Je ne suis pas disponible pour le moment, laissez un message après le bip sonore. Hurler, s'engueuler, frapper, se déchaîner sur un punchingball dans le garage, relâcher la pression. Quelqu'un qui mange la bouche ouverte. Une sorte de pression ou de sifflement, comme la théière qui chauffe. J'imagine un visage rouge avec de la fumée qui sort par les oreilles, comme dans les anciens dessins animés. Quand tu retiens tout à l'intérieur, quand on crie sur quelqu'un. Les tics, tics, tics du bic, la craie qui crisse sur le tableau, les gouttes d'eau qui tombent dans le radiateur en continu, mes poings qui craquent, du verre cassé, une explosion, boum. Un accident de voiture. Les gens qui parlent pour rien. Je ne sais pas pourquoi certaines personnes parlent pour rien. Les paroles qui commencent par le rabaissement et le harcèlement, par exemple les gros mots un peu sévères. Dire stop et ça continue quand même, et dire merde à la fin. Dire des gros mots ça fait du bien, ça libère. Il n'y a pas de bruits qui décrivent la colère, seulement un silence menaçant. »

Toutes sortes de bruits nous entourent en permanence, même le silence ronronne de rumeurs variées. Il semble convenir tant à l'amour qu'à la colère. Quels sont les sons qui le tissent ? Existe-t-il vraiment ?

« C'est compliqué. Le silence existe quand il n'y a personne. Tout le monde se tait sauf les oiseaux. Les petits couic couic, je ne sais pas pourquoi mais ça me fait plaisir. »

« Il n'y a pas de bruit à part tes pensées. J'aime bien le soir penser tout seul, réfléchir à ce que je veux faire et à ce que j'ai fait. Le silence est agréable, mais rare. La nuit quand tout le monde dort, il permet de réfléchir à tout et à rien. Le bruit du vide. Il ne se passe rien, ça fait du bien. J'entends seulement ma respiration et mes organes vitaux qui travaillent. On se retrouve livré à soi-même, ça permet d'être calme et c'est bien de temps en temps. Le calme, ça aide à se plonger dans ses pensées. Quand je suis dans mon monde, je peux aussi aller chercher mon mental et le mettre dans la réalité. »

« C'est le violon sans personne qui chante, les voitures qui passent sans arrêt, la pluie qui tombe sur la vitre les nuits d'orage ou le plancher qui grince dans la maison. Être assis sur un banc, de l'eau qui coule, être seul à la mer, écouter de la musique pour être dans sa bulle. C'est reposant. C'est surtout parce que je suis seul. Quand il n'y a pas tes frères ni tes parents à la maison. Quand je mets mes écouteurs pour ne pas entendre crier. Quand il y a un peu de vent et à peine un peu de bruit des oiseaux. Quand je suis dans le calme, la nuit, j'entends le bruit des trains au loin. Vers 2 heures du matin, je suis sur ma terrasse et j'entends de gros ventilateurs dans un hangar derrière les champs, c'est l'une des seules choses qui bourdonnent quelque part. »

« Quand tu es tout seul dans ta chambre et qu'il n'y a rien d'allumé, je n'aime pas cette sensation. Le silence total est trop calme, je n'aime pas du tout. Des fois, ça peut être chouette pour réfléchir, mais ça devient vite chiant. Ça m'angoisse quand il n'y a pas de bruits, je vis dans le bruit et je ne connais pas le silence. Bah, ça rend parano, c'est un antibruit. »

« Le silence, c'est juste le début du sommeil. Dans nos rêves, on n'entend pas. Quand je dors, je ne sais pas ce qu'il se passe, je n'entends plus les bruits du monde. La mort. Un cimetière dans le vent. Quand quelqu'un meurt, il ne parle plus et les autres se taisent. »

Je croise et mélange les mots pour obtenir ce visage multiple et foisonnant. La vie est grouillante de sons et comme l'ont si bien formulé les élèves : le silence peut s'apparenter à la mort. Il fait résonner longtemps les paroles une fois que les bouches se sont tues. Il met en relief le cri de l'expression. Il est le temps du repos et de la pensée, avant de revenir au monde et à l'autre. La parole a le dernier mot. En guise de conclusion, voici la réponse d'un élève à la question du bruit du plus beau jour de sa vie : « Parler avec des amis, les histoires qu'on se raconte. »



MUSIQUE ET BRUITS DU MONDE - Recueil des meilleurs textes 2021/2022

Dépôt légal : D/2022/3233/1

Editeur responsable : Anne-Rosine Delbart, Présidente du CA de la Maison de la Francité

Coordination du projet : Anne Vandendorpe

Relectures et corrections : Anne Vandendorpe

Graphisme : Olivier David